



... H. Simpson,

Apparently not in

Bengesco or ...

LA HENRIADE,

POËME,

PAR M. DE VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION.

AVEC LES VARIANTES.



A LA HAYE,

Chez PIERRE GOSSE JUNIOR.

M. DCC. LX.

AVANT-PROPOS.

LE Poëme de la *Henriade* eſt connu de toute l'Europe. Les éditions multipliées qui s'en ſont faites l'ont répandu chez toutes les nations qui ont des livres & qui ſont aſſez policées pour avoir quelque goût pour les Lettres. *

Monſieur *de Voltaire*, peut-être l'unique auteur qui préfére la perfection de ſon art aux intérêts de ſon amour propre, ne s'eſt point laſſé de corriger ſes fautes, & depuis la premiére édition où la *Henriade* parut, ſous le titre du *Poëme de la Ligue*, juſqu'à celle qu'on donne aujourd'hui au public, l'Auteur s'eſt toujours élevé d'efforts en efforts, juſqu'à ce point de perfection que les grands génies & les maîtres de l'art ont ordinairement mieux dans l'idée qu'il ne leur eſt poſſible d'y atteindre.

* Malgré la multiplicité de ces Editions, cet Ouvrage eſt devenu ſi rare, qu'on le trouve avec difficulté ; ce qui a engagé l'Editeur à donner celle ci pour ſatisfaire l'avidité du Public : & il lui a donné cette forme pour la commodité des jeunes-gens, qui le porteront aiſément pour s'en amuſer dans leurs momens de loiſir.

L'édition qu'on donne à présent au public est considérablement augmentée par l'Auteur ; c'est une marque évidente que la fécondité de son génie est comme une source intarissable, & qu'on peut toujours s'attendre, sans se tromper, à des beautés nouvelles, & à quelque chose de parfait d'une aussi excellente plume que l'est celle de Mr. *de Voltaire.*

Les difficultés que ce prince de la poësie française a trouvé à surmonter lorsqu'il composa ce poëme épique, sont innombrables. Il avait contre lui les préjugés de toute l'Europe, & ceux de sa propre nation, qui étaient du sentiment que l'épopée ne réussirait jamais en français ; il avait devant lui le triste exemple de ses précurseurs, qui avaient tous bronché dans cette pénible carrière ; il avait encore à combattre ce respect superstitieux du peuple savant pour *Virgile* & pour *Homère*, & plus que tout cela, une santé faible & délicate qui aurait mis tout autre homme, moins sensible que lui à la gloire de sa nation, hors d'état de travailler. C'est cependant indépendament de ces obstacles que Mr. *de Voltaire* est venu à bout d'exécuter son dessein, quoiqu'aux dépens de sa fortune, & souvent de son repos.

Un génie aussi vaste, un esprit aussi sublime, un homme aussi laborieux que l'est Mr. *de Voltaire*, se serait ouvert le chemin aux emplois les plus illustres, s'il avoit voulu sortir de la sphère des Sciences qu'il cultive ;

pour se vouer à ces affaires, que l'intérêt & l'ambition des hommes ont coutume d'appeller de solides occupations: mais il a preféré de suivre l'impulsion irrésistible de son génie pour ces arts & pour ces sciences, aux avantages que la fortune aurait été forcée de lui accorder; aussi a-t-il fait des progrès qui répondent parfaitement à son attente. Il fait autant d'honneur aux sciences que les sciences lui en font; on ne le connaît dans la *Henriade* qu'en qualité de poëte; mais il est philosophe profond, & sage historien en même tems...

Les sciences & les arts sont comme de vastes pays, qu'il nous est presque aussi impossible de subjuguer tous, qu'il l'a été à *César*, ou bien à *Alexandre*, de conquérir le monde entier; il faut beaucoup de talens & beaucoup d'application pour s'assujettir quelque petit terrein; aussi la plûpart des hommes ne marchent-ils qu'à pas de tortue dans la conquête de ce pays. Il en a été cependant des sciences comme des empires du monde, qu'une infinité de petits souverains se sont partagés; & ces petits souverains réunis ont composé ce qu'on appelle des académies, & comme dans ces gouvernemens aristocratiques, il s'est souvent trouvé des hommes nés avec une intelligence supérieure, qui se sont élevés au dessus des autres; de même les siécles éclairés ont produit des hommes qui ont uni en eux les sciences, qui devaient don-

ner une occupation suffisante à quarante têtes pensantes; ce que les *Leibnitz*, ce que les *Fontenelles* ont été de leur tems, Mr. de *Voltaire* l'est aujourd'hui ; il n'y a aucune science qui n'entre dans la sphère de son activité, & depuis la géométrie la plus sublime jusqu'à la poësie, tout est soumis à la force de son génie.

Malgré une vingtaine de sciences qui partagent Mr. de *Voltaire*, malgré ses fréquentes infirmités, & malgré les chagrins que lui donnent d'indignes envieux, il a conduit sa *Henriade* à un point de maturité où je ne sache pas qu'aucun poëme soit jamais parvenu.

On trouve toute la sagesse imaginable dans la conduite de la *Henriade*. L'Auteur a profité des défauts qu'on a reproché à *Homère* ; ses chants & l'action ont peu ou point de liaison les uns avec les autres, ce qui leur a mérité le nom de rapsodies : dans la *Henriade* on trouve une liaison intime entre tous les chants ; ce n'est qu'un même sujet divisé par l'ordre des tems en dix actions principales ; le dénouement de la *Henriade* est naturel : c'est la conversion de HENRI IV. & son entrée à Paris qui met fin aux guerres civiles des Ligueurs qui troublaient la France, & en cela le poëte français est infiniment supérieur au poëte latin, qui ne termine pas son *Enéide* d'une maniére aussi intéressante qu'il l'avait commencée ; ce ne sont plus alors

que les étincelles du beau feu que le lecteur admirait dans le commencement de ce poëme ; on dirait que *Virgile* en a composé le premier chant dans la fleur de sa jeunesse, & qu'il a composé les derniers dans cet âge où l'imagination mourante, & le feu de l'esprit à moitié éteint, ne permet plus aux guerriers d'être héros, ni aux poëtes d'écrire.

Si le poëte français imite en quelques endroits *Homère* & *Virgile*, c'est pourtant toujours une imitation qui tient de l'original, & dans laquelle on voit que le jugement du poëte français est infiniment superieur au poëte grec. Comparez la descente d'*Ulisse* aux enfers avec le septième chant de la *Henriade*, vous verrez que ce dernier est enrichi d'une infinité de beautés que Mr. *de Voltaire* ne doit qu'à lui-même.

La seule idée d'attribuer au rêve de Henri IV. ce qu'il voit dans le ciel, dans les enfers, & ce qui lui est pronostiqué au Temple du Destin, vaut seule toute l'*Iliade* ; car le rêve de Henri IV. ramène aux règles de la vraisemblance tout ce qui lui arrive, au lieu que le voyage d'*Ulisse* aux enfers est dépourvu de tous les agrémens qui auraient pu donner l'air de vérité à l'ingénieuse fiction d'*Homère*.

De plus, toutes les épisodes de la *Henriade* sont placées dans leur lieu ; l'art est si bien caché par l'Auteur, qu'il est difficile de l'appercevoir ; tout y paraît naturel, & l'on di-

point dans l'inflexibilité ni dans la tyrannie que consiste la vraie grandeur, mais bien dans ces sentimens que l'Auteur exprime avec tant de noblesse :

Amitié, don du ciel, plaisirs des grandes ames,
Amitié, que les Rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas.

Le caractère de *Philippe de Mornay* peut aussi être compté parmi les chefs-d'œuvre de la *Henriade* ; ce caractère est tout nouveau. Un philosophe guerrier, un soldat humain, un courtisan vrai & sans flatterie ; un assemblage de vertus aussi rare doit mériter nos suffrages, aussi l'auteur y a-t-il puisé comme dans une riche source de sentimens. Que j'aime à voir *Philippe Mornay*, ce fidèle & stoïque ami, à côté de son jeune & vaillant maître, repousser par tout la mort & ne la donner jamais ! Cette sagesse philosophique est bien éloignée des mœurs de notre siécle, & il est à déplorer pour le bien de l'humanité qu'un caractère aussi beau que celui de ce sage, ne soit qu'un être de raison.

D'ailleurs la *Henriade* ne respire que l'humanité : cette vertu si nécessaire aux Princes, ou plutôt leur unique vertu, est relevée par M. *de Voltaire* ; il montre un roi victorieux qui pardonne aux vaincus ; il conduit ce Héros aux murs de Paris, où au lieu de saccager cette ville rebelle, il fournit les alimens nécessaires à la vie de ses habitans desolés

par la famine la plus cruelle : mais d'un autre côté, il dépeint des couleurs les plus vives l'affreux massacre de la *S. Barthelemi*, & la cruauté inouie avec laquelle *Charles* IX. hâtait lui-même la mort de ses malheureux sujets calvinistes.

La sombre politique de *Philippe II.* les artifices & les intrigues de *Sixte-Quint*, l'indolence léthargique de *Valois*, & les faiblesses que l'amour fit commettre à HENRI IV. sont estimées à leur juste valeur. Mr. *de Voltaire* accompagne tous ces recits de réflexions courtes, mais excellentes, qui ne peuvent que former la jeunesse, & donner des vertus & des vices les idées qu'on en doit avoir. On trouve de toute part dans ce poëme, que l'auteur recommande aux peuples la fidélité pour leurs loix & pour leurs souverains. Il a immortalisé le nom du président *du Harlay*, dont la fidélité inviolable pour son maître méritait une pareille récompense; il en fait autant pour les conseillers *Brisson*, *l'Archet*, *Tardif*, qui furent mis à mort par les factieux; ce qui fournit la réflexion suivante de l'Auteur :

Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire,
Et qui meurt pour son Roi, meurt toujours avec gloire.

Le discours de *Poitier* aux factieux est aussi beau pour la justesse des sentimens que par la force de l'éloquence ; l'Auteur fait partir un grave magistrat dans l'assemblée de la Ligue;

il s'oppose courageusement au dessein des rebelles, qui voulaient élire un Roi d'entr'eux: il les renvoye à la domination légitime de leur Souverain à laquelle ils voulaient se soustraire; il condamne toutes les vertus des *Guises*, en tant que vertus militaires, puisqu'elles devenaient criminelles dés-la qu'ils en faisaient usage contre leur Roi & leur patrie. Mais tout ce que je pourrais dire de ce discours ne sauroit en approcher; il faut le lire avec attention. Je ne prétends que d'en faire remarquer les beautés à ceux des lecteurs auxquels elles pourraient échapper.

Je passe à la guerre de religion qui fait le sujet de la *Henriade*. L'auteur a dû exposer naturellement les abus que les superstitieux & les fanatiques ont coutume de faire de la religion; car on a remarqué que par je ne sais quelle fatalité, ces sortes de guerres ont toujours été plus sanguinaires que celles que l'ambition des Princes, ou l'indocilité des sujets ont suscitées; & comme le fanatisme & la superstition ont été de tout tems les ressorts de la politique détestable des grands & des ecclésiastiques, il fallait nécessairement y opposer une digue. L'auteur a employé tout le feu de son imagination, & tout ce qu'ont pu l'éloquence & la poësie, pour mettre devant les yeux de ce siècle les folies de nos ancêtres, afin de nous en préserver à jamais. Il voudrait purifier *les camps & les soldats* des argumens pointilleux & subtils de l'école, pour

les renvoyer au peuple pédant des ſcholaſti-ques. Il voudrait déſarmer à perpetuité les hommes du glaive ſaint qu'ils prennent ſur l'autel, & dont ils égorgent impitoyablement leurs frères : en un mot, le bien & le repos de la ſociété fait le principal but de ce poëme, & c'eſt pourquoi l'Auteur avertit ſi ſouvent d'éviter dans cette route l'écueil dangereux du fanatiſme & du faux zèle.

Il paraît cependant, pour le bien de l'humanité, que la mode des guerres de religion eſt finie, & ce ſerait aſſurément une folie de moins dans le monde; mais j'oſe dire que nous en ſommes en partie redevables à l'eſprit philoſophique, qui prend depuis quelques années beaucoup le deſſus en Europe. Plus on eſt éclairé, moins on eſt ſuperſtitieux. Le ſiècle où vivait HENRI IV. était bien différent; l'ignorance monacale qui ſurpaſſait toute imagination, & la barbarie des hommes qui ne connaiſſaient pour toute occupation que d'aller à la chaſſe & de s'entretenir, donnaient de l'accès aux erreurs les plus palpables. *Marie de Medicis*, & les Princes factieux, pouvaient donc alors abuſer d'autant plus facilement de la crédulité des peuples, puiſque ces peuples étaient groſſiers, aveuglés & ignorans.

Les ſiècles polis qui ont vu fleurir les ſciences, n'ont point d'exemples à nous préſenter de guerres de religion, ni de guerres ſéditieuſes. Dans les beaux tems de l'empire ro-

main, je veux dire vers la fin du règne d'*Auguste*, tout l'empire, qui composait presque les deux tiers du monde, était tranquille & sans agitation; les hommes abandonnaient les interêts de la religion à ceux dont l'emploi était d'y vaquer, & ils préferaient le repos, les plaisirs & l'étude, à l'ambitieuse rage de s'égorger les uns les autres, soit pour des mots, soit pour l'intérêt, ou pour une funeste gloire.

Le siècle de *Louis le Grand*, qui peut-être égale sans flatterie celui d'*Auguste*, nous fournit de même un exemple d'un règne heureux & tranquille pour l'intérieur du Royaume, mais qui malheureusement fut troublé vers sa fin par l'ascendant que le père *Le Tellier* prenait sur l'esprit de *Louis XIV.* qui commençait à baisser; mais c'est la faute proprement d'un particulier, & l'on n'en saurait charger ce siècle, d'ailleurs si fecond en grands hommes, que par une injustice manifeste.

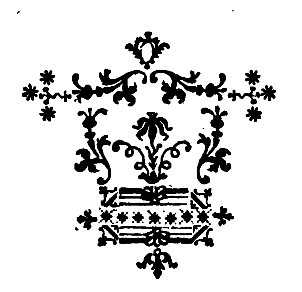
Les sciences ont ainsi toujours contribué à humaniser les hommes, en les rendant plus doux, plus justes & moins portés aux violences; elles ont pour le moins autant de part que les loix au bien de la société & au bonheur des peuples. Cette façon de penser aimable & douce se communique insensiblement, de ceux qui cultivent les arts & les sciences, au public & au vulgaire; elle passe de la cour à la ville, & de la ville à la province; on voit alors avec évidence que la nature ne nous for-

na point assurément pour que nous nous exterminions dans le monde, mais pour que nous nous assistions dans nos communs besoins; que le malheur, les infirmités & la mort nous poursuivent sans cesse, & que c'est une démence extrême de multiplier les causes de nos misères & de notre destruction. On reconnaît indépendament de la différence des conditions, l'égalité que la nature a mise entre nous, la nécessité qu'il y a de vivre unis & en paix, & de quelque nation, de quelque opinion que nous soyons, que l'amitié & la compassion sont des devoirs universels. En un mot, la réflexion corrige en nous tous les défauts du tempérament.

Tel est le véritable usage des sciences, & voilà par conséquent la régle & l'obligation que nous devons avoir à ceux qui les cultivent & qui tâchent d'en fixer l'usage parmi nous. Mr. *de Voltaire*, qui embrasse toutes ces sciences, m'a toujours paru mériter une part à la gratitude du public, & d'autant plus qu'il ne vit & ne travaille que pour le bien de l'humanité, cette reflexion jointe à l'envie que j'ai eue toute ma vie de rendre hommage à la vérité, m'ont determiné à procurer cette édition au public, que j'ai rendue aussi digne qu'il me l'a été possible de Mr. *de Voltaire* & de ses lecteurs.

En un mot, il m'a paru que donner des marques d'estime à cet admirable Auteur, était en quelque façon honorer notre siécle.

& que du moins la postérité se redirait d'âge en âge, que si notre siècle a porté de grands hommes, il en a reconnu toute l'excellence, & que l'envie ni les cabales n'ont pu opprimer ceux que leur mérite & leurs talens distinguaient du vulgaire, & même des grands hommes.



PRÉFACE

PAR Mr. MARMONTEL.

On ne se lasse point de réimprimer les ouvrages que le public ne se lasse point de relire ; & le public relit toujours avec un nouveau plaisir ceux qui, comme la Henriade, ayant d'abord mérité son estime, ne cessent de se perfectionner sous les mains de leurs auteurs.

Ce poëme, si différent dans sa naissance de ce qu'il est aujourd'hui, parut pour la premiére fois en 1723, imprimé à Londres sous le titre de *la Ligue*. Mr. *de Voltaire* ne put donner ses soins à cette édition : aussi est-elle remplie de fautes, de transpositions, & de lacunes considérables.

L'Abbé Desfontaines en donna peu de tems après une édition à Evreux, aussi imparfaite que la premiére, avec cette différence qu'il glissa dans les vuides quelques vers de sa façon, tels que ceux-ci, où il est aisé de reconnaître un tel écrivain.

Et malgré les Perraults, & malgré les Houdarts,
L'on verra le bon goût naître de toutes parts.
Chant VI. de son édition.

En 1726. on en fit une édition à Londres, par souscription, sous le titre de la *Henriade*, in-4°. avec des figures, dédiée à la Reine d'Angleterre, & qui a servi de prétexte a mille calomnies contre l'Auteur. Il a dédaigné d'y répondre; mais il a remis dans la Bibliothèque du Roi, c'est à-dire, sous les yeux du public & de la postérité, des preuves authentiques de la conduite généreuse qu'il tint dans cette occasion. Je n'en parle qu'après les avoir vues.

Il serait long & inutile de compter ici toutes les éditions qui ont précédé celle ci, dans laquelle on les trouvera réunies par le moyen des *Variantes*.

En 1736, le roi de Prusse, alors Prince Royal, avoit chargé Mr. Algaroti, qui étoit à Londres, d'y faire graver ce poëme avec des vignettes à chaque page. Ce Prince, ami des arts qu'il daigne cultiver, voulant laisser aux siècles à venir un monument de son estime pour les lettres, & particuliérement pour la *Henriade*, daigna en composer la préface; * & se mettant ainsi au rang des auteurs, il apprit au monde qu'une plume éloquente sied bien dans la main d'un héros. Récompenser les beaux arts est un mérite commun à un grand nombre de princes; mais les encourager par l'exemple, & les éclairer par d'excellens écrits, en est un d'autant plus recom-

* Elle est à la tête de ce volume, sous le titre d'*Avant-propos*.

mandable dans le roi de Prusse, qu'il est plus rare parmi les hommes. La mort du Roi son pére, les guerres survenues, & le départ de Mr. Algaroti de Londres, interrompirent ce projet si digne de celui qui l'avait conçu.

La Henriade a été traduite en plusieurs langues. En vers Anglais par Mr. Lokman. Une partie l'a été en vers Italiens, par Mr. Querini, noble vénitien, & une autre en vers latins, par le cardinal de ce nom, bibliothécaire du Vatican, si connu par sa grande littérature. Ce sont ces deux hommes célébres qui ont traduit le poëme de Fontenoy. Messieurs Ortolani & Nenci ont aussi traduit plusieurs chants de la Henriade. Elle l'a été entiérement en vers hollandais & allemans.

Cette justice rendue par tant d'étrangers contemporains, semble suppléer à ce qui manque d'ancienneté à ce poëme; & puisqu'il a été généralement approuvé dans un siècle qu'on peut appeller celui du goût, il y a apparence qu'il le sera des siécles à venir. On pourrait donc, sans être téméraire, le placer à côté de ceux qui ont le sceau de l'immortalité. C'est ce que semble avoir fait M. Cocchi, Lecteur de Pise, dans sa Lettre qui est à la fin de ce volume, où il parle du sujet, du plan, des mœurs, des caractères, du merveilleux & des principales beautés de ce poëme, en homme de goût & de beaucoup de littérature; bien différent d'un Français, auteur des Feuilles périodiques, qui, plus jaloux qu'éclairé, l'a

comparé à la Pharſale. Une telle comparaiſon ſuppoſe dans ſon auteur, ou bien peu de lumiéres, ou bien peu d'équité; car en quoi ſe reſſemblent ces deux poëmes? Le ſujet de l'un & de l'autre eſt une guerre civile; mais dans la Pharſale, *l'audace eſt triomphante & le crime adoré*; dans la Henriade, au contraire, tout l'avantage eſt du côté de la juſtice. Lucain a ſuivi ſcrupuleuſement l'hiſtoire, ſans mélange de fiction; au lieu que Mr. de Voltaire a changé l'ordre des tems, tranſporté les faits & employé le merveilleux. Le ſtyle du premier eſt ſouvent empoulé, défaut dont on ne voit pas un ſeul exemple dans le ſecond. Lucain a peint ſes héros avec de grands traits, il eſt vrai, & il a des coups de pinceau dont on trouve peu d'exemples dans Virgile & dans Homère. C'eſt peut-être en cela que lui reſſemble notre poëte. On convient aſſez que perſonne n'a mieux connu que lui l'art de marquer les caractéres: un vers lui ſuffit quelquefois pour cela, témoins les ſuivans..

Médicis la (*a*) reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de ſa vengeance,
San remords, ſans plaiſir, &c

Connaiſſant les périls & ne redoutant rien;
Heureux (*b*) guerrier, grand prince, & mauvais citoyen.

(*a*) La tête de Coligni. *Chant II*.
(*b*) Guiſe. *Chant III*.

Il (c) se présente aux Seize & demande des fers
Du front dont il aurait condamné ces pervers.

Il (d) marche en philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son maître & le suit.

Mais si Mr. de Voltaire annonce avec tant d'art ses personnages, il les soutient avec beaucoup de sagesse, & je ne crois pas que dans le cours de son poëme on trouve un seul vers où quelqu'un deux se démente. Lucain, au contraire, est plein d'inégalités; & s'il atteint quelquefois la véritable grandeur, il donne souvent dans l'enflure. Enfin ce poëte Latin qui a porté à un si haut point la noblesse des sentimens, n'est plus le même lorsqu'il faut ou peindre ou décrire; & j'ose assurer qu'en cette partie, notre langue n'a jamais été si loin que dans la Henriade.

Il y aurait donc plus de justesse à comparer la Henriade avee l'Enéïde. On pourrait mettre dans la balance le plan, les mœurs, le merveilleux de ces deux poëmes; les personnages, comme Henri IV. & Enée, Achates & Mornay, Sinon & Clément, Turnus, & d'Aumale, &c. Les épisodes qui se répondent, comme le repas des Troyens sur la côte de Carthage, & celui de Henri chez le Solitaire de Jersai, le massacre de la saint Barthelemi & l'incendie de Troye; le quatriéme chant de l'Enéïde, & le neuviéme de la Henriade; la descente d'Enée aux enfers, & le

(c). Harlay. *Chant VI.*
(d) Mornay. *Chant. VI.*

ſonge de Henri IV. l'antre de la Sibile, & le ſacrifice des Seize; les guerres qu'ont à ſoutenir les deux héros, & l'intérêt qu'on prend à l'un & à l'autre; la mort d'Euriale, & celle du jeune Dailly; les combats ſinguliers de Turenne contre d'Aumale, & d'Enée contre Turnus : enfin le ſtyle des deux Poëtes, l'art avec lequel ils ont enchaîné les faits, & leur goût dans le choix des épiſodes; leurs comparaiſons, leurs deſcriptions. Et aprés un tel examen, on pourrait décider d'aprés le ſentiment.

Les bornes que je ſuis obligé de me preſcrire dans cette Préface, ne me permettent pas d'appuyer ſur ce parallèle; mais je crois qu'il me ſuffit de l'indiquer à des lecteurs éclairés & ſans prévention.

Les rapports vagues & généraux dont je viens de parler, ont fait dire à quelques critiques, que la Henriade manquait du côté de l'invention. Que ne fait-on le même reproche à Virgile, au Taſſe, &c? Dans l'Enéïde ſont réunis le plan de l'Odiſſée & celui de l'Iliade. Dans la Jéruſalem délivrée, on trouve le plan de l'Iliade exactement ſuivi, & orné de quelques épiſodes tirées de l'Enéïde.

Avant Homère, Virgile & le Taſſe, on avait décrit des tempêtes. On avait peint toutes les paſſions. On connoiſſait les enfers & les champs éliſées. On diſait qu'Orphée, Hercule, Pirithoüs, Ulyſſe y étaient deſcen-

dûs pendant leur vie. Enfin ces Poëtes n'ont rien dont l'idée générale ne ſoit ailleurs. Mais ils ont peint les objets avec les couleurs les plus belles. Ils les ont modifiés & embellis, ſuivant le caractére de leur génie & les mœurs de leur tems. Ils les ont mis dans leur jour & à leur place. Si ce n'eſt pas-la créer, c'eſt du moins donner aux choſes une nouvelle vie, & on ne ſaurait diſputer à Mr. de Voltaire la gloire d'avoir excellé dans ce genre de production. Ce n'eſt là, dit-on, que de l'invention de détail, & quelques critiques voudraient de la nouveauté dans le tout. On faiſait un jour remarquer à un homme de lettre ce beau vers où Mr. de Voltaire exprime le myſtère de l'Euchariſtie :

Et lui découvre un Dieu ſous un pain qui n'eſt plus.

Oui, dit-il, ce vers eſt beau ; mais je ne ſai, l'idée n'en eſt pas neuve. Malheur, dit Mr. de Fénélon, (*a*) à qui n'eſt pas émû en liſant ces vers !

(*b*) *Fortunate ſenex, hic inter flumina nota*
Et fontes ſacros, frigus captabis opacum.

N'aurais-je pas raiſon d'adreſſer cette eſpèce d'anathême au critique dont je viens de parler ? J'oſe prédire à tous ceux qui comme lui veulent du neuf, c'eſt-à-dire, de l'inoui, qu'on ne les ſatisfera jamais qu'aux dépens du bon ſens. Milton lui-même n'a pas inventé

(*a*) Lettre de l'Académie Françaiſe.
(*b*) Virgile, *Eglogue I.*

les idées générales de ſon poëme, quelque extraordinaires qu'elles ſoient. Il les a puiſées dans les poëtes, dans l'Ecriture Sainte, &c. L'idée de ſon pont, toute giganteſque qu'elle eſt, n'eſt pas neuve. Sadi s'en était ſervi avant lui, & l'avait tiré de la Théologie des Turcs. Si donc un poëte qui a franchi les limites du monde & peint des objets hors de la nature, n'a rien dit dont l'idée générale ne ſoit ailleurs, je crois qu'on doit ſe contenter d'être original dans les détails & dans l'ordonnance, ſurtout quand on a aſſez de génie pour s'élever au-deſſus de ſes modèles.

Je ne réfuterai pas ici ceux qui ont été aſſez ennemis de la poëſie pour avancer qu'il peut y avoir des vers en proſe. Ce paradoxe paraît téméraire à tous les gens de bon goût & de bon ſens. Mr. de Fénélon, qui avait beaucoup de l'un & de l'autre, n'a jamais donné ſon Télémaque que ſous le nom des *Avantures de Télémaque*, & jamais ſous celui de Poëme. C'eſt ſans contredit le premier de tous les Romans; mais il ne peut pas même être mis dans la claſſe des derniers poëmes; je ne dis pas ſeulement parce que les avantures qu'on y raconte ſont preſque toutes indépendantes les unes des autres, & parce que le ſtyle, tout fleuri & tendre qu'il eſt, ſeroit trop uniforme; je dis parce qu'il n'a pas le nombre, le rithme, la meſure, la rime, les inverſions; en un mot, rien de ce qui conſtitue cet art ſi difficile de la poëſie, art qui n'a pas plus de

rapport

rapport avec la prose, que la musique n'en a avec le ton ordinaire de la parole.

Il ne me reste plus qu'à dire un mot sur l'ortographe qu'on a suivie dans cette édition; c'est celle de l'auteur, il l'a justifiée lui-même; & puisqu'il n'a contre lui qu'un usage condamné par ceux-mêmes qui le suivent, il paraît assez inutile de prouver qu'il a eu raison de s'en écarter; je me contenterai donc, pour faire voir combien cet usage est pernicieux à notre poësie, de citer quelques endroits de nos meilleurs poëtes, où ils ne l'ont que trop scrupuleusement suivi.

(a) Attaquons dans leurs murs ces conquérans si fiers,
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres foyers.
Ma colère revient & je me reconnois,
Immolons en partant trois ingrats à la fois.
(b) Je ne fais que recueillir les voix,
Et dirois vos défauts, si je vous en savois.

Il est sûr qu'une ortographe conforme à la prononciation eût obvié à ces défauts, & que ces deux poëtes, si exacts & si heureux dans leurs rimes, ne se sont contentés de celles-ci que parce qu'elles satisfaisaient les yeux. Ce qui le prouve, c'est qu'on ne s'est jamais avisé de faire rimer *Beauvais*, qu'on prononce comme *savais*, avec *voix*, qu'on a cru cependant pouvoir rimer avec *savois*.

Dans ces deux vers de Boileau,

(a) Mithridate.
(b) Le Flateur.

[c] La diſcorde en ces lieux menace de *s'accroître*,
Demain avant l'aurore un Lutrin va *paroître*.

l'on prononce *s'acraître* pour la rime, & cela eſt aſſez uſité. Madame Deshoulliéres dit :

[d] Puiſſe durer, puiſſe *croître*
L'ardeur de mon jeune amant,
Comme feront ſur ce hêtre
Les marques de mon tourment.

Mais ce qui paraît ſingulier, c'eſt que *paroître*, en faveur de quoi on prononce *s'acraître*, change lui même ſa prononciation en faveur de *Cloître*.

[e] L'honneur & la vertu n'osèrent plus paroître,
La piété chercha les déſerts & le *cloître*.

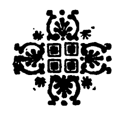
Une bizarrerie ſi marquée vient de ce qu'on a changé l'ancienne prononciation, ſans changer l'orthographe qui la repréſente. La réformation générale d'un tel abus eût été une affaire d'éclat. Mr. de Voltaire n'a porté que les premiers coups ; il a cru judicieuſement qu'on devait rimer pour l'oreille, & non pour les yeux : en conſéquence il a fait rimer *François* avec *ſuccès*, &c. Et pour ſatisfaire en même-tems les oreilles & les yeux, il a écrit *Français*, ſubſtituant à la diphtongue *oi*, la diphtongue *ai*, qui, accompagnée d'une *s*, exprime

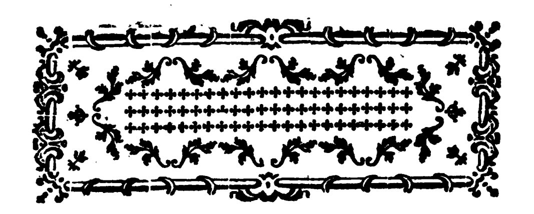
[c] Lutrin. *Chant II.*
[d] Célimène, *Eglogue.*
[e] Epître IV. *Boil.*

à la fin des mots le ſon de l'*è*, comme dans bienfaits, ſouhaits, &c. Mr. de Voltaire a été d'autant plus autoriſé à ce changement d'ortographe, qu'il lui falloit diſtinguer dans ſon poëme certains mots, qui, écrits par tout ailleurs de la même façon, ont néanmoins une prononciation & une ſignification différentes: ſous le froc de *François*, & des courtiſans *Français*, &c.

C'eſt là ce que j'avais à dire ſur cette nouvelle édition de la Henriade. Le grand nombre de vers qu'on y trouve nouvellement ajoutés, & l'attention avec laquelle elle a été faite, font préſumer favorablement du ſuccès.

Quant à ce que j'ai dit ſur le mérite de ce poëme, je déclare qu'il ne m'a été permis que de laiſſer entrevoir mon ſentiment; & que ſi je n'ai pas heurté de front la prévention de quelques critiques, ce n'eſt pas que je ne leur ſois entiérement oppoſé. Peut-être un jour pourrai-je ſans contrainte parler comme penſera la poſtérité.





LA HENRIADE.

CHANT PREMIER.

HENRI III. *réuni avec Henri de Bourbon, roi de Navarre, contre la Ligue, ayant déja commencé le blocus de Paris, envoye secrettement Henri de Bourbon demander du secours à Elizabeth, reine d'Angleterre. Le Héros essuye une tempête. Il relâche dans une isle, où un vieillard catholique lui prédit son changement de religion, & son avénement au trône. Description de l'Angleterre & de son gouvernement.*



Je chante ce Héros, qui regna sur la France,
Et par droit de conquête, & par droit de naissance;
Qui par de longs malheurs apprit à gouverner;
Calma les factions, sut vaincre & pardonner,
Confondit & Mayenne, & la Ligue & l'Ibère,

La première Edition, donnée in-8°. en 1723, com-

Et fut de ses sujets le vainqueur & le père.

---

mence tout autrement que les autres. En voici les Vers:

Je chante les combats & ce Roi généreux,
Qui força les Français à devenir heureux,
Qui dissipa la Ligue & fit trembler l'Ibère;
Qui fut de ses sujets le vainqueur & le père;
Dans Paris subjugué fit adorer ses loix,
Et fut l'amour du monde & l'exemple des rois.
Muse, raconte-moi, quelle haine obstinée
Arma contre Henri la France mutinée,
Et comment nos ayeux, à leur perte courans,
Au plus juste des rois préféraient des tyrans.
Valois regnait encore, & ses mains incertaines
De l'état ébranlé laissaient flotter les rênes;
Les loix étoient sans force & les droits confondus,
Ou, pour en mieux parler, Valois ne regnait plus.
Ce n'était plus ce prince, &c.

Ce commencement ne me paraît ni moins beau ni moins exact, il est même plus court & plus nerveux que ce qui a été mis depuis, si l'on en croit l'Abbé Lenglet.

Voici une anecdote singulière. Mr. de Voltaire faisait imprimer à Londres en 1726 une édition de la Henriade. Il y avait dans cette ville un Grec, natif de Smirne, nommé *Dadiky*, Interprète du Roi d'Angleterre. Il vit par hazard la première feuille du Poëme où étoit ce vers:

Qui força les Français à devenir heureux.

Il alla trouver l'Auteur, & il lui dit: *Monsieur, je suis du pays d'Homère. Il ne commençait point ses poëmes par un trait d'esprit, par une énigme.* L'Auteur le crut, & corrigea ce commencement de la manière qu'on le voit aujourd'hui.

Au reste, l'édition de 1723 fut faite par l'Abbé *des Fontaines* sur un manuscrit informe dont il s'était emparé, & le même *des Fontaines* en fit une autre à Evreux qui est extrêmement rare, & dans laquelle il inséra des vers de sa façon.

Deſcends du haut des cieux, auguſte Vérité,
Répans ſur mes écrits ta force & ta clarté :
Que l'oreille des rois s'accoutume à t'entendre.
C'eſt à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre :
C'eſt à toi de montrer aux yeux des nations,
Les coupables effets de leurs diviſions.
Dis, comment la diſcorde a troublé nos provinces ;
Dis les malheurs du peuple, & les fautes des princes,
Viens, parle ; & s'il eſt vrai que la Fable autrefois
Sut à tes fiers accens mêler ſa douce voix,
Si ſa main délicate orna ta tête altière,
Si ſon ombre embellit les traits de ta lumière ;
Avec moi ſur tes pas permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits, & non pour les cacher.
Valois regnait encore, & ſes mains incertaines
De l'état ébranlé laiſſaient flotter les rênes :
Les loix étaient ſans force, & les droits confondus,
Ou plutôt en effet Valois ne regnait plus.
Ce n'était plus ce prince environné de gloire,
Aux combats dès l'enfance inſtruit par la victoire,
Dont l'Europe en tremblant regardait les progrès,
Et qui de ſa patrie emporta les regrets,
Quand du Nord, étonné de ſes vertus ſuprêmes,
Les peuples à ſes pieds mettaient les diadêmes.
Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier,
Il devint lâche roi, d'intrépide guerrier :
Endormi ſur le trône au ſein de la molleſſe,
Le poids de ſa couronne accablait ſa faibleſſe.
Quélus & Saint-Maigrin, Joyeuſe & d'Eſpernon,

VERS 21. Henri III. Roi de France, l'un des principaux perſonnages de ce poëme, y eſt toujours nommé Valois, nom de la branche royale dont il étoit.

VERS 26. Henri III (*Valois*) étant duc d'Anjou, avait commandé les armées de Charles IX ſon frère, contre les proteſtans, & avait gagné à dix-huit ans les batailles de Jarnac & de Moncontour.

VERS 35. C'étaient les *Mignons* de Henri III. Il s'a-

Jeunes voluptueux qui regnaient sous son nom ;
D'un maître efféminé corrupteurs politiques ,
Plongeaient dans les plaisirs ses langueurs léthargiques.
Des Guises cependant le rapide bonheur ,
Sur son abaissement élevait leur grandeur.
Ils formaient dans Paris cette Ligue fatale ,
De sa faible puissance orgueilleuse rivale.
Les peuples aveuglés, vils esclaves des grands ,
Persécutaient leur prince, & servaient des tyrans.
Ses amis corrompus bientôt l'abandonnèrent,
Du Louvre épouvanté ses peuples le chassèrent.
Dans Paris révolté l'étranger accourut ;
Tout périssait enfin, lorsque Bourbon parut.
Le vertueux Bourbon, plein d'une ardeur guerrière ;
A son prince aveuglé vint rendre la lumière :
Il ranima sa force, il conduisit ses pas
De la honte à la gloire, & des jeux aux combats.
Aux remparts de Paris les deux rois s'avancèrent,
Rome s'en allarma , les Espagnols tremblèrent ;
L'Europe intéressée à ces fameux revers,
Sur ces murs malheureux avait les yeux ouverts.
On voyait dans Paris la discorde inhumaine ,
Excitant aux combats & la Ligue & Mayenne,
Et le peuple & l'église , & du haut de ses tours ,

---

bandonnait avec eux à des débauches mêlées de superstition. Quélus fut tué en duel, Saint-Maigrin fut assassiné près du Louvre. *Voyez* les remarques sur Joyeuse au troisième chant.

VERS 42. L'édition de 1723 met.

De son faible pouvoir insolente rivale.
Cent partis opposés du même orgueil épris ,
De son trône à ses yeux disputaient les débris.

VERS 48. Henri IV , le Héros de ce poëme, y est appellé indifféremment *Bourbon* ou *Henri*. Il nâquit à Pau en Bearn le 13 Décembre 1553.

VERS 59. Ce vers & les quinze suivans ne sont pas ainsi dans les éditions, soit de 1723, soit de 1727 , ou de 1732 , soit dans les suivantes. Voici ce qu'on trouve dans la première.

De la superbe Espagne appellant les secours.
Ce monstre impétueux, sanguinaire, inflexible,
De ses propres sujets est l'ennemi terrible:
Aux malheurs des mortels il borne ses desseins:
Le sang de son parti rougit souvent ses mains:
Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inspire.
Du côté du couchant, près de ces bords fleuris,
Où la Seine serpente en fuyant de Paris,
Lieux aujourd'hui charmans, retraite aimable & pure,
Où triomphent les arts, où se plaît la nature,
Théâtre alors sanglant des plus mortels combats,
Le malheureux Valois rassemblait ses soldats.
Là, sont mille héros, fiers soutiens de la France,
Divisés par leur secte, unis par la vengeance.
C'est aux mains de Bourbon que leur sort est commis:
En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.
On eût dit, que l'armée à son pouvoir soumise,
Ne connaissait qu'un chef, & n'avait qu'une église.
Le père des Bourbons, du sein des immortels,
Louis, fixait sur lui ses regards paternels;
Il présageait en lui la splendeur de sa race;
Il plaignait ses erreurs, il aimoit son audace;
De sa couronne un jour il devait l'honorer;
Il voulait encor plus, il voulait l'éclairer.

Troublant tout dans Paris, & du haut de ses tours,
De Rome & de l'Espagne appellant les secours;
De l'autre paraissaient les soutiens de la France,
Divisés par leur secte, unis par la vengeance:
Henri de leur dessein était l'ame & l'apui,
Leurs cœurs impatiens volaient tous après lui.
On eût dit, que l'armée, à son pouvoir soumise,
Ne connaissait qu'un chef, & n'avait qu'une église.
Vous le vouliez ainsi, grand Dieu, dont les desseins
Par de secrets ressorts inconnus aux humains,
Confondant des Ligués, la superbe espérance,
Distinaient aux Bourbons l'empire de la France.
Déja les deux partis, &c.

Mais Henri s'avançait vers ſa grandeur ſuprême,
Par des chemins cachés, inconnus à lui-même :
Louis du haut des cieux lui prêtait ſon appui ;
Mais il cachait le bras qu'il étendait pour lui,
De peur que ce Héros, trop ſûr de ſa victoire.
Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire.
  Déja les deux partis aux pieds de ces remparts
Avaient plus d'une fois balancé les hazards ;
Dans nos champs déſolés le démon du carnage
Déja juſqu'aux deux mers avait porté ſa rage,
Quand Valois à Bourbon tint ce triſte diſcours,
Dont ſouvent ſes ſoupirs interrompaient le cours :
  Vous voyez à quel point le deſtin m'humilie ;
Mon injure eſt la vôtre, & la Ligue ennemie,
Levant contre ſon prince un front ſéditieux,
Nous confond dans ſa rage, & nous pourſuit tous deux.
Paris nous méconnait, Paris ne veut pour maître,
Ni moi qui ſuis ſon roi, ni vous qui devez l'être,
Ils ſavent que les loix, le mérite & le ſang,
Tout, après mon trépas, vous appelle à ce rang,
Et redoutant déja votre grandeur future,
Du trône, où je chancelle, ils penſent vous exclure.
De la Religion terrible en ſon courroux,

VERS 79. Saint Louis neuvième du nom, roi de France, eſt la tige de la branche des Bourbons.

VERS 107. Henri IV, roi de Navarre, avoit été ſolemnellement excommunié par le pape Sixte, dès l'an 1585, trois ans avant l'événement dont il eſt queſtion Le pape dans ſa bulle l'appelle *génération batarde & déteſtable de la maiſon de Bourbon*, le prive, lui & toute la maiſon de Condé, à jamais, de tous leurs domaines & fiefs, & les déclare ſurtout incapables de ſuccéder à la couronne.

Quoiqu'alors le roi de Navarre & le prince de Condé fuſſent en armes à la tête des proteſtans, le parlement, toujours attentif à conſerver l honneur & les libertés de l'état, fit contre cette bulle les remontrances les plus fortes, & Henri IV fit afficher dans Rome à la

Le fatal anathême eſt lancé contre vous.
Rome, qui ſans ſoldats porte en tous lieux la guerre,
Aux mains des Eſpagnols a remis ſon tonnerre :
Sujets, amis, parens, tout a trahi ſa foi,
Tout me fuit, m'abandonne, on s'arme contre moi,
Et l'Eſpagnol avide, enrichi de mes pertes,
Vient en foule inonder mes campagnes déſertes.
 Contre tant d'ennemis ardens à m'outrager,
Dans la France à mon tour appellons l'étranger :
Des Anglais en ſecret gagnez l'illuſtre reine.
Je ſai qu'entr'eux & nous une immortelle haine
Nous permet rarement de marcher réunis ;
Que Londre eſt de tout tems l'émule de Paris ;
Mais après les affronts, dont ma gloire eſt flétrie,
Je n'ai plus de ſujets, je n'ai plus de patrie,
Je hais, je veux punir des peuples odieux,
Et quiconque me venge, eſt Français à mes yeux.
Je n'occuperai point dans un tel miniſtère
De mes ſecrets agens la lenteur ordinaire :
Je n'implore que vous ; c'eſt vous de qui la voix
Peut ſeule à mon malheur intéreſſer les rois.

---

porte du Vatican, que Sixte Quint, ſoi diſant-pape, en avoit menti, & que c'étoit lui-même qui étoit hérétique, &c.

VERS 117. Dans l'édition de 1733, il y avoit :

Des Anglais en ſecret allez fléchir la reine.

Mais l'auteur a parlé plus exactement dans l'édition de Londres ; il s'agiſſoit de gagner Elizabeth en faveur des deux rois, & non pas de la *fléchir*, parce qu'elle n'avoit aucun ſujet de mécontentement de la part de ces princes.

VERS 128. On trouve dans l'édition de 1723. ces quatre vers, ſupprimés dans les autres éditions.

Les momens nous ſont chers, & le vent nous ſeconde,
Allez, qu'à mes deſſeins votre zèle réponde ;
Partez, je vous attends pour ſignaler mes coups ;
Qui veut vaincre & regner ne combat point ſans vous.
Il dit, & le héros, &c.

Allez en Albion ; que votre renommée
Y parle en ma défense, & m'y donne une armée ;
Je veux par votre bras vaincre mes ennemis ;
Mais c'est de vos vertus que j'attends des amis.
Il dit, & le Héros, qui jaloux de sa gloire,
Craignait de partager l'honneur de la victoire,
Sentit en l'écoutant une juste douleur.
Il regrettait ces tems si chers à son grand cœur,
Où fort de sa vertu, sans secours, sans intrigue,
Lui seul avec Condé faisant trembler la Ligue.
Mais il fallut d'un maître accomplir les desseins :
Il suspendit les coups qui partaient de ses mains ;
Et laissant ses lauriers cueillis sur ce rivage,
A partir de ces lieux il força son courage.
Les sodats étonnés ignorent son dessein ;
Et tous de son retour attendent leur destin.
Il marche. Cependant la ville criminelle
Le croit toujours présent, prêt à fondre sur elle,
Et son nom, qui du trône est le plus ferme appui,
Semait encor la crainte, & combattait pour lui.
Déja des Neustriens il franchit la campagne :

Mais ces vers quoique beaux, faisaient languir l'action, & l'auteur a bien fait de les supprimer, même pour d'autres raisons.

VERS 138. C'était Henri, prince de Condé, fils de Louis tué à Jarnac. Henri de Condé était l'espérance du parti protestant. Il mourut à Saint-Jean-d'Angely à l'âge de trente-cinq ans, en 1685. Sa femme Charlotte de la Trimouille, fut accusée de sa mort. Elle étoit grosse de trois mois lorsque son mari mourut, & accoucha six mois après de Henri de Condé, II du nom, qu'une tradition populaire & ridicule fait naître treize mois après la mort de son père.

Larrey a suivi cette tradition dans son histoire de Louis XIV, histoire où le style, la vérité & le bon sens sont également négligés.

VERS 149. Edition de 1723.

De tous ses favoris, Mornay seul l'accompagne,
Mornay son confident, mais jamais son flateur,
Trop vertueux soutient du parti de l'erreur,

Déja des Neustriens il franchit la campagne,
De tous ses favoris Sully seul l'accompagne,
Sully, qui dans la guerre & dans la paix fameux,
Intrépide soldat, courtisan vertueux,
Dans les plus grands emplois signalant sa prudence,
Servit également & son Maître & la France.
Heureux si mieux instruit de la divine loi,
Il eût fait pour son Dieu ce qu'il fit pour son roi.
A travers deux rochers, &c.

Comme le nom de Mr. de Sully se trouve dans l'édition de 1723, Mr. de Voltaire y avait joint une remarque fort curieuse sur ce Seigneur, que je mets dans les notes historiques pour ne rien omettre de ce qui se trouve dans les éditions différentes de ce beau poëme. L'auteur a substitué Mornay à Sully, parce qu'en effet Mornay dans ce tems-là alla en Angleterre de la part de Henri le grand.

VERS 151. Duplessis Mornay, le plus vertueux & le plus grand homme du parti protestant, nâquit à Buy le 5. Novembre 1549. Il sçavoit le latin & le grec parfaitement, & l'hébreu autant qu'on le peut sçavoir; ce qui était un prodige alors dans un gentilhomme. Il servit sa religion & son maître de sa plume & de son épée. Ce fut lui que Henri IV, étant roi de Navarre, envoya à Elisabeth reine d'Angleterre. Il n'eut jamais d'autres instructions de son maître qu'un blanc-signé. Il réussit dans presque toutes ses négociations, parce qu'il était un vrai politique, & non un intriguant. Ses lettres passent pour être écrites avec beaucoup de force & de sagesse.

Lorsque Henri IV eut changé de Religion, Duplessis Mornay lui fit de sanglans reproches, & se retira de sa cour. On l'appellait le Pape des Huguenots. Tout ce qu'on dit de son caractère dans le poëme est conforme à l'histoire.

Qui signalant toujours son zèle & sa prudence,
Servit également son église & la France;
Censeur des courtisans, mais à la cour aimé,
Fier ennemi de Rome, & de Rome estimé.
A travers deux rochers où la mer mugissante
Vient briser en courroux son onde blanchissante,
Dieppe aux yeux du Héros offre son heureux port:
Les matelots ardens s'empressent sur le bord;
Les vaisseaux sous leurs mains fiers souverains des ondes.
Etaient prêts à voler sur les pleines profondes:
L'impétueux borée, enchaîné dans les airs,
Au souffle du zéphire abandonnait les mers.
On leve l'ancre, on part, on fuit loin de la terre;
On découvroit déja les bords de l'Angleterre:

VERS 166. & les suivans, édition de 1723.
On leve l'ancre, on part, on fuit loin de la terre,
On aborde bientôt les champs de l'Angleterre.
Henri court au rivage, & d'un œil curieux
Contemple ces climats, alors aimés des cieux.
Sous de rustiques toits les laboureurs tranquilles,
Amassent les trésors des campagnes fertiles,
Sans craindre, qu'à leurs yeux des soldats inhumains
Ravagent ces beaux champs, cultivés par leurs mains.
La paix au milieu d'eux comblait leur espérance,
Amene les plaisirs, enfans de l'abondance:
Peuple heureux, dit Bourbon, quand pourront les Français
Voir d'un regne aussi doux fleurir les justes loix?
Quel exemple pour vous, monarques de la terre,
Une femme a fermé les portes de la guerre;
Et renvoyant chez vous la discorde & l'horreur,
D'un peuple qui l'adore, elle fait le bonheur!
En achevant ces mots il découvre un bocage,
Dont un léger zéphire agitait le feulllage,
Flore étalait au loin ses plus vives couleurs,
Une onde transparente y fuit entre les fleurs;
Une grotte est auprès dont la simple structure, &c.
Il y a plusieurs observations à faire sur cet endroit.

L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit ;
L'air siffle, le ciel gronde, & l'onde au loin mugit,
Les vents sont déchaînés sur les vagues émues,
La foudre étincelante éclatte dans les nues,
Et le feu des éclairs, & l'abîme des flots,
Montraient partout la mort aux pâles matelots.
Le Héros qu'assiégeait une mer en furie,
Ne songe en ce danger qu'aux maux de sa patrie,
Tourne ses yeux vers elle, & dans ses grands desseins,
Semble accuser les vents d'arrêter ses destins.
Tel, & moins généreux, aux rivages d'Epire,
Lorsque de l'univers il disputait l'empire.
Confiant sur les flots aux aquillons mutins,
Le destin de la terre, & celui des Romains,
Défiant à la fois, & Pompée & Neptune,
César à la tempête opposait sa fortune.

La première, que le poëte dans l'édition de 1723. met en Angleterre une scène, que dans les autres éditions il place dans l'isle de Jersey. La seconde, que pour donner lieu de mettre la rencontre du vieillard, il feint que son héros est battu par la tempête, qui est très-bien décrite ; ce qui, après être parti de Dieppe, le fait relâcher dans l'isle de Jersey. La troisième remarque est, qu'il place ci après six beaux vers au sujet de l'Angleterre & d'Elisabeth, celui-ci :

Peuple heureux, dit Bourbon, quand pourront les Français.

Et les cinq qui suivent. Il écrit Français par un *a*, & a grande raison, parce qu'il écrit comme on parle. Mais il ne rime pas avec *loix*.

Vers 182. Jules César étant en Epire dans la ville d'Appollonie, aujourd'hui Cérès, s'en déroba secrettement, & s'embarqua sur la petite rivière de Bolina, qui s'appellait alors l'Anius. Il se jetta seul pendant la nuit dans une barque à douze rames, pour aller lui-même chercher ses troupes qui étaient au royaume de Naples. Il essuya une furieuse tempête. *Voyez* Plutarque.

Dans ce même moment le Dieu de l'univers;
Qui vole sur les vents, qui soulève les mers,
Ce Dieu dont la sagesse inéfable & profonde,
Forme, élève, & détruit les empires du monde;
De son trône enflammé qui luit au haut des cieux,
Sur le héros français daigna baisser les yeux.
Il le guidait lui-même. Il ordonne aux orages
De porter le vaisseau vers ces prochains rivages,
Où Jersey semble aux yeux sortir du sein des flots;
Là, conduit par le ciel aborda le héros.
Non loin de ce rivage, un bois sombre & tranquille
Sous des ombrages frais présente un doux asyle:
Un rocher, qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux aquilons d'en troubler le repos.
Une grotte est auprès, dont la simple structure
Doit tous ses ornemens aux mains de la nature.
Un viellard vénérable avait loin de la cour
Cherché la douce paix dans cet obscur séjour.
Aux humains inconnus, libre d'inquiétude,
C'est-là que de lui-même il faisait son étude;
C'est-là qu'il regrettait ses inutiles jours,
Plongés dans les plaisirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il foulait à ses pieds les passions humaines:
Tranquille, il attendait, qu'au gré de ses souhaits
La mort vînt à son Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adorait, prit soin de sa vieillesse,
Il fit dans son désert descendre la sagesse:
Et prodigue envers lui de ses trésors divins,
Il ouvrit à ses yeux le Livre des Destins.
Ce vieillard au héros que Dieu lui fit connaître,
Au bord d'une onde pure offre un festin champêtre.
Le prince à ces repas était accoutumé:
Souvent sous l'humble toît du laboureur charmé,
Fuyant le bruit des cours, & se cherchant lui-même,
Il avait déposé l'orgueil du diadême.
Le trouble répandu dans l'empire chrétien,
Fut pour eux le sujet d'un utile entretien.
Mornay qui dans sa secte était inébranlable,
Prêtait au Calvinisme un appui redoutable;

Henri doutait encore, & demandait aux cieux,
Qu'un rayon de clarté vînt dessiller ses yeux.
De tout tems, disait il, la vérité sacrée,
Chez les faibles humains fut d'erreurs entourée:
Faut-il que de Dieu seul attendant mon appui,
J'ignore les sentiers qui mènent jusqu'à lui?
Hélas! un Dieu si bon, qui de l'homme est le maître,
En eût été servi, s'il avait voulu l'être.
  De Dieu, dit le vieillard, adorons les desseins,
Et ne l'accusons pas des fautes des humains.
J'ai vû naître autrefois le calvinisme en France;
Faible, marchant dans l'ombre, humble dans sa naissance;
Je l'ai vû sans support exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obscurs.
Enfin mes yeux ont vu du sein de la poussiére,
Ce fantôme effrayant lever sa tête altiére;
Se placer sur le trône, insulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverser nos autels.
  Loin de la cour alors en cette grotte obscure,
De ma religion je vins pleurer l'injure.
Là, quelque espoir au moins console mes vieux jours,
Un culte si nouveau ne peut durer toujours.
Des caprices de l'homme il a tiré son être:
On le verra périr ainsi qu'on l'a vu naître.
Les œuvres des humains sont fragiles comme eux.
Dieu dissipe à son gré leurs desseins orgueilleux.
Lui seul est toujours stable. En vain notre malice
De sa sainte cité veut sapper l'édifice;
Lui-même en affermit les sacrés fondemens.
Ces fondemens vainqueurs de l'enfer & des tems.
C'est à vous, grand Bourbon, qu'il se fera connaître,
Vous serez éclairé, puisque vous voulez l'être.
Ce Dieu vous a choisi. Sa main dans les combats,
Au trône des Valois va conduire vos pas.
Déja sa voix terrible ordonne à la victoire
De préparer pour vous les chemins de la gloire.
Mais si la vérité n'éclaire vos esprits,
N'espérez point entrer dans les murs de Paris.
Surtout des plus grands cœurs évitez la faiblesse,

Fuyez d'un doux poison l'amorce enchanteresse,
Craignez vos passions, & sachez quelque jour
Résister aux plaisirs & combattre l'amour.
Enfin quand vous aurez par un effort suprême,
Triomphé des Ligueurs, & surtout de vous même,
Lorsqu'en un siège horrible, & célèbre à jamais
Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits,
Ces tems de vos états finiront les misères,
Vous leverez les yeux vers le Dieu de vos pères,
Vous verrez qu'un cœur droit peut espérer en lui;
Allez, qui lui ressemble est sûr de son appui,
Chaque mot qu'il disait était un trait de flâme,
Qui pénétrait Henri jusqu'au fond de son ame.
Il se crut transporté dans ces tems bienheureux,
Où le Dieu des humains conversoit avec eux,
Où la simple vertu prodiguant les miracles,
Commandait à des rois, & rendait des oracles.
Il quitte avec regret ce vieillard vertueux;
Des pleurs en l'embrassant coulérent de ses yeux,
Et dès ce moment même il entrevit l'aurore
De ce jour qui pour lui ne brillait pas encore.
Mornay parut surpris, & ne fut point touché:
Dieu, maître de ses dons, de lui s'était caché.
Vainement sur la terre il eut le nom de sage,
Au milieu des vertus l'erreur fut son partage.
Tandis que le vieillard instruit par le Seigneur,
Entretenait le prince, & parlait à son cœur,
Les vents impétueux à sa voix s'appaisérent,
Le soleil reparut, les ondes se calmérent.
Bientôt jusqu'au rivage il conduisit Bourbon;
Le héros part, & vole aux plaines d'Albion.
En voyant l'Angleterre, en secret il admire
Le changement heureux de ce puissant empire,
Où l'éternel abus de tant de sages loix,
Fit long-tems le malheur & du peuple & des rois.
Sur ce sanglant théâtre où cent héros périrent,
Sur ce trône glissant dont cent rois descendirent,
Une femme à ses pieds enchaînant les destins,
De l'éclat de son régne étonnait les humains.
C'était Elizabeth; elle dont la prudence

De l'Europe à son choix fit pancher la balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglais indompté,
Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.
Ses peuples sous son règne ont oublié leurs pertes;
De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes,
Les guérets de leurs bleds, les mers de leurs vaisseaux.
Ils sont craints sur la terre, ils sont rois sur les eaux.
Leur flotte impérieuse asservissant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune.
Londres, jadis barbare, est le centre des arts,
Le Magasin du monde, & le temple de Mars.
Au murs de Westminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
Les députés du peuple, & les grands, & le roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la loi;
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.
Heureux, losque le peuple instruit dans son devoir,
Respecte autant qu'il doit, le souverain pouvoir!
Plus heureux, lorsqu'un roi, doux juste & politique,
Respecte, autant qu'il doit, la liberté publique!
Ah! s'écria Bourbon, quand pourront les Français
Réunir comme vous la gloire avec la paix?
Quel exemple pour vous, monarques de la terre!
Une femme a fermé les portes de la guerre;
Et renvoyant chez vous la discorde & l'horreur,
D'un peuple qui l'adore, elle fait le bonheur.
Cependant il arrive à cette ville immense,
Où la liberté seule entretient l'abondance.
Du vainqueur des Anglais il apperçoit la Tour.

VERS 313. C'est à Westminster que s'assemble le parlement d'Angleterre; il faut le concours de la chambre des communes, de celle des pairs, & le consentement du roi, pour faire des loix.

VERS 331. La Tour de Londres est un vieux château bâti près de la Tamise par Guillaume le Conquérant, duc de Normandie.

Plus loin d'Elisabeth, est l'auguste séjour.
Suivi de Mornay seul, il va trouver la reine,
Sans appareil, sans bruit, sans cette pompe vaine;
Dont les grands, quels qu'ils soient, en secret sont épris,
Mais que le vrai héros regarde avec mépris.
Il parle, sa franchise est sa seule éloquence.
Il expose en secret les besoins de la France,
Et jusqu'à la priére humiliant son cœur,
Dans ses soumissions découvre sa grandeur.
Quoi! vous servez Valois, dit la reine surprise!
C'est lui qui vous envoye aux bords de la Tamise!
Quoi! de ses ennemis devenu protecteur,
Henri vient me prier pour son persécuteur!
Des rives du couchant, aux portes de l'aurore,
De vos longs différends l'univers parle encore:
Et je vous vois armer en faveur de Valois,
Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois!
Ses malheurs, lui dit-il, ont étouffé nos haines;
Valois était esclave, il brise enfin ses chaînes:
Plus heureux, si toujours assuré de ma foi,
Il n'eût cherché d'appui que son courage & moi.
Mais il employa trop l'artifice & la feinte;
Il fut mon ennemi par faiblesse & par crainte.
J'oublie enfin sa faute, en voyant son danger:
Je l'ai vaincu, Madame, & je vais le venger.
Vous pouvez, grande reine, en cette juste guerre

VERS 333. Edition de 1723.
Le Héros en secret est conduit chez la reine,
Il la voit, il lui dit le sujet qui l'amène.
Et jusqu'à la priére humiliant son cœur,
Dans ses soumissions découvre sa grandeur.
Quoi! vous servez Valois, &c.
VERS 353. Edition de 1723.
Mais n'employant jamais que la ruse & la feinte,
Il fut mon ennemi par faiblesse & par crainte:
Je l'ai vaincu, Madame, & je vais le venger;
Le bras qui l'a puni saura le protéger.

Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,
Couronner vos vertus, en défendant nos droits,
Et venger avec moi la querelle des rois.
  Elizabeth alors avec impatience,
Demande le récit des troubles de la France,
Veut sçavoir quels ressorts, & quel enchaînement
Ont produit dans Paris un si grand changement.
Déja, dit elle au roi, la prompte renommée
De ces revers sanglans m'a souvent informée;
Mais sa bouche indiscrette en sa légereté,
Prodigue le mensonge avec la vérité.
J'ai rejetté toujours ses récits peu fidèles.
Vous donc, témoin fameux de ces longues querelles,
Vous, toujours de Valois le vainqueur ou l'appui,
Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui.
Daignez développer ce changement extrême.
Vous seul pouvez parler dignement de vous-même.
Peignez-moi vos malheurs, & vos heureux exploits.
Songez que votre vie est la leçon des rois.
  Hélas! reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire
Rapelle de ces tems la malheureuse histoire!
Plût au ciel irrité, témoin de mes douleurs,
Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs!
Pourquoi demandez-vous que ma bouche raconte
Des Princes de mon sang les fureurs & la honte?
Mon cœur frémit encore à ce seul souvenir:

VERS 360. Après ce vers on trouve dans l'édition de 1723. les huit vers suivans, dont les quatre premiers sont assez peu épiques, les quatre derniers ont été transportés au troisième chant.

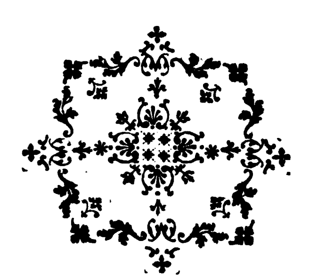
La reine accorda tout à sa noble prière,
De Mars à ses sujets elle ouvre la barrière,
Mille jeunes héros vont bientôt sur ses pas,
Fendre le sein des mers & chercher les combats.
Essex est à leur tête, Essex donc la vaillance,
Vingt fois de l'Espagnol confondit la prudence;
Et qui ne croyait pas, qu'un indigne destin
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueillis sa main.

Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir.
Un autre, en vous parlant, pourrait avec adreſſe
Déguiſe leurs forfaits, excuſer leur faibleſſe.
Mais ce vain artifice eſt peu fait pour mon cœur,
Et je parle en ſoldat plus qu'en ambaſſadeur.

VERS 384. Il y avait auparavant :

Surtout en écoutant ces triſtes aventures
Pardonnez, grande reine, à des vérités dures, &c.

L'auteur apparemment a changé ces vers, parce que ces vérités qui pouvaient être dures pour les rois de France, ne l'étaient pas pour la reine Elizabeth.



CHANT SECOND.

Henri le grand *raconte à la reine Elizabeth l'hiſtoire des malheurs de la France: il remonte à leur origine, & entre dans le détail des maſſacres de la Saint Barthelemi.*

REINE, l'excès des maux où la France eſt livrée,
Eſt d'autant plus affreux, que leur ſource eſt ſacrée.
C'eſt la Religion, dont le zèle inhumain
Met à tous les Français les armes à la main.
Je ne décide point entre Genève & Rome.
De quelque nom divin que leur parti les nomme,
J'ai vu des deux côtés la fourbe & la fureur;
Et ſi la perfidie eſt fille de l'erreur,
Si dans les différends où l'Europe ſe plonge,
La trahiſon, le meurtre eſt le ſceau du menſonge,
L'un & l'autre parti cruel également,
Ainſi que dans le crime, eſt dans l'aveuglement.
Pour moi, qui de l'état embraſſant la défenſe,
Laiſſai toujours aux cieux le ſoin de leur vengeance,
On ne m'a jamais vu ſurpaſſant mon pouvoir,
D'une indiſcrette main profaner l'encenſoir:
Et périſſe à jamais l'affreuſe politique,
Qui prétend ſur les cœurs un pouvoir deſpotique,
Qui veut le fer en main convertir les mortels,
Qui du ſang hérétique arroſe les autels:

Il n'y a que ce ſeul chant dans lequel l'Auteur n'ait jamais rien changé.

Vers 5. Pluſieurs hiſtoriens ont peint Henri IV. flottant entre les deux religions. On le donne ici pour un homme d'honneur, tel qu'il était, cherchant de bonne foi à s'éclairer, ami de la vérité, ennemi de la perſécution, & déteſtant le crime partout où il ſe trouve.

Et ſuivant un faux zèle ou l'intérêt pour guides,
Ne ſert un Dieu de paix que par des homicides.
Plût à ce Dieu puiſſant dont je cherche la loi,
Que la cour des Valois eût penſé comme moi !
Mais l'un & l'autre Guiſe ont eu moins de ſcrupule.
Ces chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des cieux,
Ont conduit dans le piége un peuple furieux,
Ont armé contre moi ſa piété cruelle.
J'ai vu nos citoyens s'égorger avec zèle,
Et la flâme à la main courir dans les combats,
Pour de vains argumens qu'ils ne comprenaient pas.
Vous connaiſſez le peuple, & ſavez ce qu'il oſe,
Quand du ciel outragé penſant venger la cauſe,
Les yeux ceints du bandeau de la religion,
Il a rompu le frein de la ſoumiſſion.
Vous le ſavez, Madame, & votre prévoyance

VERS 25. François, duc de Guiſe, appellé communément alors le grand duc de Guiſe, était père du Balafré. Ce fut lui, qui, avec le cardinal ſon frère, jetta les fondemens de la Ligue. Il avoit de très-grandes qualités qu'il faut bien ſe donner de garde de confondre avec de la vertu.

Le préſident de Thou, ce grand hiſtorien, rapporte que François de Guiſe voulut faire aſſaſſiner Antoine de Navarre, pere de Henri IV, dans la chambre de François II. Il avait engagé ce jeune roi à permettre ce meurtre. Antoine de Navarre avait le cœur hardi, quoique l'eſprit faible. Il fut informé du complot, & ne laiſſa pas d'entrer dans la chambre où on devait l'aſſaſſiner. S'ils me tuent, dit-il à Reinſy, gentilhomme à lui, prenez ma chemiſe toute ſanglante, portez-la à mon fils & à ma femme, ils liront dans mon ſang ce qu'ils doivent faire pour me venger. François II n'oſa pas, dit Mr. de Thou, ſe ſouiller de ce crime, & le duc de Guiſe en ſortant de la chambre, s'écria : Le pauvre roi que nous avons !

Etouffa

Etouffa dès long-tems ce mal en sa naissance.
L'orage en vos états à peine était formé,
Vos soins l'avaient prévu, vos vertus l'ont calmé :
Vous règnez, Londre est libre, & vos loix florissantes.
Médicis a suivi des routes différentes.
Peut-être que sensible à ces tristes récits,
Vous me demanderez quelle étoit Médicis.
Vous l'apprendez du moins d'une bouche ingenue.
Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue,
Peu de son cœur profond ont sondé les replis,
Pour moi nourri vingt ans à la cour de ses fils,
Qui vingt ans sous ses pas vis les orages naître,
J'ai trop à mes périls appris à la connaître.
Son époux expirant dans la fleur de ses jours,
A son ambition laissait un libre cours.
Chacun de ses enfans nourri sous sa tutelle,
Devint son ennemi dès qu'il regna sans elle.
Ses mains autour du trône avec confusion,
Semaient la jalousie & la division :
Opposant sans relâche avec trop de prudence
Les Guises aux Condés, & la France à la France :

VERS 41. M. de Castelnau, envoyé de France auprès de la reine Elizabeth, parle ainsi d'elle.

« Cette princesse avoit toutes les grandes qualités qui » sont requises pour regner heureusement. On pour- » rait dire de son regne ce qui advint au tems d'Au- » guste lorsque le temple de Janus fut fermé, &c. »

VERS 53. Catherine de Médicis se brouilla avec son fils Charles IX, sur la fin de la vie de ce prince, & ensuite avec Henri III. Elle avait été si ouvertement mécontente du gouvernement de François II, qu'on l'avait soupçonnée, quoiqu'injustement, d'avoir hâté la mort de ce roi.

VERS 58. Dans les mémoires de la Ligue on trouve une lettre de Catherine de Médicis au prince de Condé, par laquelle elle le remercie d'avoir pris les armes contre la cour.

Toujours prête à s'unir avec ſes ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux & d'amis;
Eſclave des plaiſirs, mais moins qu'ambitieuſe;
Infidelle à ſa ſecte, & ſuperſtitieuſe:
Poſſédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de ſon ſexe, & peu de ſes vertus.
Ce mot m'eſt échappé, pardonnez ma franchiſe;
Dans ce ſexe, après tout, vous n'êtes point compriſe:
L'auguſte Eliſabeth n'en a que les appas:
Le ciel qui vous forma pour régir des états,
Vous fait ſervir d'exemple à tous tant que nous ſommes,
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.

Déja François Second, par un ſort imprévu,
Avait rejoint ſon pere au tombeau deſcendu;
Faible enfant, qui de Guiſe adorait les caprices,
Et dont on ignorait les vertus & les vices.
Charles plus jeune encore avait le nom de roi.
Médicis regnait ſeule; on tremblait ſous ſa loi.
D'abord ſa politique aſſurant ſa puiſſance,
Semblait d'un fils docile éterniſer l'enfance,
Sa main de la diſcorde allumant le flambeau,
Marqua par cent combats ſon empire nouveau;
Elle arma le courroux de deux ſectes rivales:
Dreux qui vit déployer leurs enſeignes fatales,
Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits.

VERS 61. Elle fut accuſée d'avoir eu des intrigues avec le Vidame de Chartres mort à la Baſtille, & avec un gentilhomme Breton nommé Moſcouet.

VERS 62. Quand elle crut la bataille de Dreux perdue, & les proteſtans vainqueurs: Eh bien, dit-elle, nous prierons Dieu en français.

Même VERS. Elle était aſſez faible pour croire à la magie, témoin les Taliſmans qu'on trouva après ſa mort.

VERS 82. La bataille de Dreux fut la première bataille rangée qui ſe donna entre le parti catholique, & le parti proteſtant. Ce fut en 1562.

Le vieux Montmorenci près du tombeau des rois,
D'un plomb mortel atteint par une main guerrière,
De cent ans de travaux termina la carrière.
Guise auprès d'Orléans mourut assassiné.
Mon père malheureux, à la cour enchaîné,
Trop faible, & malgré lui servant toujours la reine,
Traîna dans les affronts sa fortune incertaine;
Et toujours de sa main, préparant ses malheurs,
Combattit & mourut pour ses persécuteurs
Condé, qui vit en moi le seul fils de son frère,
M'adopta, me servit & de maître & de père.

VERS 84. Anne de Montmorenci, homme opiniâtre & inflexible, le plus malheureux général de son tems, fait prisonnier à Pavie & à Dreux, battu à S. Quentin par Philippe II, fut enfin blessé à mort à la bataille de S. Denis, par un Anglais nommé Stuart, le même qui l'avait pris à la bataille de Dreux.

VERS 87. C'est ce même François de Guise cité ci-dessus, fameux par la défense de Metz contre Charles-Quint. Il assiégeait les protestans dans Orléans en 1563, lorsque Poltrot-de-Meré, gentilhomme angoumois, le tua par derriere d'un coup de pistolet chargé de trois balles empoisonnées. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, comblé de gloire & regretté des catholiques.

VERS 88. Antoine de Bourbon, roi de Navarre, pere de Henri IV, était un esprit faible & indécis. Il quitta la religion protestante où il étoit né, dans le tems que sa femme renonça à la religion catholique. Il ne sçut bien de quel parti ni de quelle religion il était. Il fut tué au siége de Rouen, où il servait le parti des Guises qui l'opprimaient contre les protestans qu'il aimait. Il mourut en 1562, au même âge que François de Guise.

VERS 93. Le prince de Condé dont il est ici question, étoit frere du roi de Navarre, & oncle de Henri IV. Il fut long-tems le chef des protestans, & le grand ennemi des Guises. Il fut tué après la bataille de Jarnac par Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou (depuis Henri III.) Le comte de Soissons, fils du mort,

Son camp fut mon berceau : là, parmi les guerriers,
Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers,
De la cour avec lui dédaignant l'indolence,
Ses combats ont été les jeux de mon enfance.
O plaines de Jarnac ! ô coup trop inhumain !
Barbare Montesquiou, moins guerrier qu'assassin,
Condé, déja mourant, tomba sous ta furie.
J'ai vu porter le coup, j'ai vu trancher sa vie.
Hélas ! trop jeune encor, mon bras, mon faible bras
Ne put ni prévenir, ni venger son trépas.
  Le ciel, qui de mes ans protégeait la faiblesse,
Toujours à des héros confia ma jeunesse.
Coligny, de Condé le digne successeur,
De moi, de mon parti devint le défenseur.
Je lui dois tout, Madame, il faut que je l'avoue ;
Et d'un peu de vertu si l'Europe me loue,
Si Rome a souvent même estimé mes exploits,
C'est à vous, ombre illustre, à vous que je le dois.
Je croissais sous ses yeux, & mon jeune courage
Fit long-tems de la guerre un dur apprentissage :
Il m'instruisait d'exemple au grand art des héros.
Je voyais ce guerrier, blanchi dans les travaux,
Soutenant tout le poids de la cause commune,
Et contre Médicis, & contre la fortune ;
Chéri dans son parti, dans l'autre respecté ;
Malheureux quelquefois, mais toujours redouté ;
Savant dans les combats, savant dans les retraites,
Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ses défaites,

---

chercha partout Montesquiou & ses parens, pour les sacrifier à sa vengeance

Henri IV. était à la journée de Jarnac, quoiqu'il n'eût pas quatorze ans, & il remarqua les fautes qui firent perdre la bataille.

VERS 107. Gaspard de Coligny, amiral de France, fils de Gaspard de Coligny, maréchal de France, & de Louise de Montmorenci, sœur du connétable, né à Châtillon le 16. Février 1516.
Voyez les remarques suivantes.

Que Dunois ni Gaston ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant de leur prospérité.
Après dix ans entiers de succès & de pertes,
Médicis qui voyait nos campagnes couvertes
D'un parti renaissant qu'elle avait cru détruit,
Lasse enfin de combattre & de vaincre sans fruit,
Voulut sans plus tenter des efforts inutiles,
Terminer d'un seul coup les discordes civiles.
La cour de ses faveurs nous offrit les attraits,
Et n'ayant pu nous vaincre, on nous donna la paix.
Quelle paix, juste Dieu! Dieu vengeur que j'atteste!
Que de sang arrosa son olive funeste!
Ciel! faut-il voir ainsi les maîtres des humains,
Du crime à leurs sujets applanir les chemins!
Coligny dans son cœur à son prince fidelle,
Aimait toujours la France en combattant contr'elle,
Il chérit, il prévint l'heureuse occasion,
Qui semblait de l'état assurer l'union.
Rarement un héros connaît la défiance:
Parmi ses ennemis il vint plein d'assurance;
Jusqu'au milieu du Louvre il conduisit mes pas.
Médicis en pleurant me reçut dans ses bras,
Me prodigua long-tems des tendresses de mère,
Assura Coligny d'une amitié sincère,
Voulait par ses avis se régler désormais,
L'ornait de dignités, le comblait de bienfaits;
Montrait à tous les miens séduits par l'espérance,
Des faveurs de son fils la flatteuse apparence.
Hélas! nous espérions en jouir plus long-tems.
Quelques-uns soupçonnaient ces perfides présens:
Les dons d'un ennemi leur semblaient trop à craindre.
Plus ils se défiaient, plus le roi savait feindre:
Dans l'ombre du secret depuis peu Médicis
A la fourbe, au parjure avait formé son fils,
Façonnait aux forfaits ce cœur jeune & facile,
Et le malheureux prince à ses leçons docile,
Par son penchant féroce à les suivre excité,
Dans sa coupable école avait trop profité.
Enfin, pour mieux cacher cet horrible mystère,
Il me donna sa sœur, il m'appella son frère.

O nom qui m'as trompé, vains fermens, nœud fatal!
Hymen, qui de nos maux fus le premier signal!
Tes flambeaux, que du ciel alluma la colère,
Eclairaient à mes yeux le trépas de ma mère.
Je ne suis point injuste, & je ne prétends pas
A Médicis encore imputer son trépas :
J'écarte des soupçons peut-être légitimes,
Et je n'ai pas besoin de lui chercher des crimes.
Ma mère enfin mourut. Pardonnez à des pleurs
Qu'un souvenir si tendre arrache à mes douleurs.
Cependant tout s'apprête, & l'heure est arrivée
Qu'au fatal denoûment la reine a réservée.
Le signal est donné sans tumulte & sans bruit.
C'était à la faveur des ombres de la nuit :
De ce mois malheureux l'inégale courière,
Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière.
Coligny languissait dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ses sens à ce calme agréable :
Il se lève, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités :
Il voit briller partout les flambeaux & les armes ;
Son palais embrâsé, tout un peuple en allarmes,

VERS 162. Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, fut mariée à Henri IV en 1572, peu de jours avant les massacres.

VERS 166. Jeanne d'Albret, mère d'Henri IV, attirée à Paris avec le reste des huguenots, mourut presque subitement entre le mariage de son fils & la saint Barthelemi ; mais Caillart son médecin, & Desnœuds son chirurgien, protestans passionnés, qui ouvrirent son corps, n'y trouverent aucune marque de poison.

VERS 177. Ce fut la nuit du 23 au 24 Août, fête de saint Barthelemi en 1572, que s'exécuta cette sanglante tragédie. L'amiral était logé dans la rue Betizi, dans une maison qui est à présent une auberge appellée l'Hotel S. Pierre, où on voit encore sa chambre.

Ses serviteurs sanglans dans la flâme étouffés,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix : " Qu'on n'épargne personne,
„ C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le roi qui l'ordonne. „
Il entend retentir le nom de Coligny.
Il apperçoit de loin le jeune Téligny,
Téligny, dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
Qui sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandait vengeance, & lui tendait les bras.
Le héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr, & périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
Avec toute sa gloire & toute sa vertu.
Déja des assassins la nombreuse cohorte,
Du salon qui l'enferme alloit briser la porte ;
Il leur ouvre lui-même, & se montre à leurs yeux
Avec cet œil serein, ce front majestueux,
Tel que dans les combats, maître de son courage,
Tranquille il arrêtait ou pressait le carnage.
A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect ;
Une force inconnue a suspendu leur rage.
Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,
Que le sort des combats respecta quarante ans ;
Frappez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne.
Ma vie est peu de chose, & je vous l'abandonne....
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous.
Ces tigres à ces mots tombent à ses genoux ;
L'un saisi d'épouvante abandonne ses armes,
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes ;

VERS 192. Le comte de Téligny avait épousé il y avait dix mois la fille de l'amiral. Il avait un visage si agréable & si doux, que les premiers qui étaient venus pour le tuer, s'étaient laissés attendrir à sa vue ; mais d'autres plus barbares le massacrerent.

Et de ses assassins ce grand homme entouré,
Semblait un roi puissant par son peuple adoré.
Besme, qui dans la cour attendait sa victime,
Monte, accourt indigné qu'on différe son crime.
Des assassins trop lents il veut hâter les coups.
Aux pieds de ce héros il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est infléxible ;
Lui seul à la pitié toujours inaccessible,
Aurait cru faire un crime & trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentait surpris.
A travers les soldats il court d'un pas rapide ;
Coligny l'attendait d'un visage intrépide :
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
Lui plonge son épée, en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage ;
Ne fit trembler son bras, & glaçât son courage.
Du plus grand des Français tel fut le triste sort.
On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort.
Son corps percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorans fut l'indigne pâture ;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle, & digne de son fils.

VERS 221. Besme était un Allemand, domestique de la maison de Guise. Ce misérable étant depuis pris par les protestans, les Rochellois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur place publique ; mais il fut tué par un nommé Bretanville.

VERS 236. On pendit l'amiral de Coligny par les pieds avec une chaîne de fer, au gibet de Montfauçon. Charles IX alla avec sa Cour jouir de ce spectacle horrible. Un des courtisans disant que le corps de Coligny sentait mauvais, le roi répondit comme Vitellius : Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.

Les protestans prétendent, que Catherine de Médicis envoya au pape la tête de l'amiral. Ce fait n'est point assuré : mais il est sûr, qu'on porta sa tête à la reine, avec un coffre plein de papiers, parmi lesquels était l'histoire du tems écrite de la main de Coligny.

Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présens.
Qui pourrait cependant exprimer les ravages,
Dont cette nuit cruelle étala les images !
La mort de Coligny, prémices des horreurs,
N'était qu'un faible essai de toutes leurs fureurs:
D'un peuple d'assassins les troupes effrénées,
Par devoir & par zèle au carnage acharnées,
Marchaient, le fer en main, les yeux étincelans,
Sur les corps étendus de nos frères sanglans.
Guise était à leur tête, & bouillant de colère,
Vengeait sur tous les miens les mânes de son père.
Nevers, Gondy, Tavanne, un poignard à la main
Echauffaient les transports de leur zèle inhumain:
Et portant devant eux la liste de leurs crimes,
Les conduisaient au meurtre, & marquaient les victimes.

VERS 253. C'était Henri, duc de Guise, surnommé le Balafré, fameux depuis par les Barricades, & qui fut tué à Blois: Il était fils du duc François, assassiné par Poltrot.

VERS 255. Fréderic de Gonzague, de la maison de Mantoue, duc de Nevers, l'un des auteurs de la Saint Barthelemi.

Ibid. Albert de Gondy, maréchal de Retz, favori de Catherine de Médicis.

Ibid. Gaspard de Tavanne, élevé page de François I. Il courait dans les rues de Paris la nuit de la S. Barthelemi, criant : Saignez, saignez, la saignée est aussi bonne au mois d'Août qu'au mois de Mai. Son fils qui a écrit des mémoires, rapporte que son pere étant au lit de la mort, fit une confession générale de sa vie, & que le confesseur lui ayant dit d'un air étonné : Quoi! vous ne parlez point de la S. Barthélemi ? Je la regarde, répondit le maréchal, comme une action méritoire qui doit effacer mes autres péchés.

Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son père,
Le frere avec la sœur, la fille avec la mère,
Les époux expirans sous leurs toîts embrasés,
Les enfans au berceau sur la pierre écrasés :
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre;
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encore à peine vous croirez :
Ces monstres furieux de carnage altérés,
Excités par la voix des prêtres sanguinaires,
Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs frères,
Et le bras tout souillé du sang des innocens,
Osaient offrir à Dieu cet exécrable encens.
O combien de héros indignement périrent !
Renel & Pardaillan chez les morts descendirent,
Et vous, brave Guerchy, vous, sage Lavardin,
Digne de plus de vie & d'un autre destin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
Marsillac & Soubise, au trépas condamnés,
Défendent quelque tems leurs jours infortunés.

VERS 274. Antoine de Clermont Renel, se sauvant en chemise, fut massacré par le fils du baron des Adrets, & par son propre cousin, Bussi d'Amboise.

Le marquis de Pardaillan fut tué à côté de lui.

VERS 275. Guerchy se défendit long-tems dans la rue, & tua quelques meurtriers avant d'être accablé par le nombre ; mais le marquis de Lavardin n'eut pas le tems de tirer l'épée.

VERS 279. Marsillac, comte de la Rochefoucault, était favori de Charles IX, & avait passé une partie de la nuit avec le roi. Ce prince avait eu quelque envie de le sauver, & lui avoit même dit de coucher dans le Louvre ; mais enfin il le laissa aller, en disant : *Je vois bien que Dieu veut qu'il périsse.*

Ibid. Soubise portait ce nom, parce qu'il avait

Sanglans, percés de coups, & respirans à peine,
Jusqu'aux portes du Louvre, on les pousse, on les traîne;
Ils teignent de leur sang ce palais odieux,
En implorant leur roi, qui les trahit tous deux.
Du haut de ce palais excitant la tempête,
Médicis à loisir contemplait cette fête;
Ses cruels favoris, d'un regard curieux,
Voyaient les flots de sang regorger sous leurs yeux,
Et de Paris en feu les ruines fatales
Etaient de ces héros les pompes triomphales.
Que dis-je, ô crime! ô honte! ô comble de nos maux!
Le roi, le roi lui-même, au milieu des bourreaux,
Poursuivant des proscrits les troupes égarées,
Du sang de ses sujets souillait ses mains sacrées:
Et ce même Valois que je sers aujourd'hui,
Ce roi, qui par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de son barbare frère,
A ce honteux carnage excitoit sa colère.
Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain:
Rarement dans le sang il a trempé sa main;
Mais l'exemple du crime assiégeait sa jeunesse,
Et sa cruauté même était une faiblesse.
Quelques-uns, il est vrai, dans la foule des morts,
Du fer des assassins trompérent les efforts.

épousé l'héritiére de la maison de Soubise. Il s'appellait Dupont Quellenec. Il se défendit très-longtems, & tomba percé de coups sous les fenêtres de la reine. Les dames de la cour allérent voir son corps nud & tout sanglant, par une curiosité barbare, digne de cette cour abominable.

VERS 292. J'ai entendu dire au dernier maréchal de Tessé, qu'il avait connu dans sa jeunesse un vieillard de quatre-vingt-dix ans, lequel avait été page de Charles IX, & lui avait dit plusieurs fois, qu'il avait chargé lui-même la carabine avec laquelle le roi avait tiré sur ses sujets protestans la nuit de la S. Barthelemi.

De Caumont, jeune enfant, l'étonnante aventure
Ira de bouche en bouche à la race future.
Son vieux pere, accablé sous le fardeau des ans,
Se livrait au sommeil entre ses deux enfans;
Un lit seul enfermait & les fils & le pere.
Les meurtriers ardens, qu'aveuglait la colére,
Sur eux à coups pressés enfoncent le poignard,
Sur ce lit malheureux la mort vole au hazard.
L'Eternel en ses mains tient seul nos destinées:
Il sait quand il lui plaît veiller sur nos années;
Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé.
D'aucun coup, d'aucun trait, Caumont ne fut frappé;
Un invisible bras armé pour sa défense,
Aux mains des meurtriers dérobait son enfance;
Son pere à son côté sous mille coups mourant,
Le couvrait tout entier de son corps expirant,
Et du peuple & du roi trompant la barbarie,
Une seconde fois il lui donna la vie.

Cependant, que faisais-je en ces affreux momens?
Hélas! trop assuré sur la foi des sermens,
Tranquille au fond du Louvre, & loin du bruit des armes,
Mes sens d'un doux repos goûtaient encor les charmes.
O nuit! nuit effroyable! ô funeste sommeil!
L'appareil de la mort éclaira mon réveil:
On avait massacré mes plus chers domestiques;
Le sang de tous côtés inondait mes portiques;
Et je n'ouvris les yeux que pour envisager
Les miens que sur le marbre on venait d'égorger.
Les assassins sanglans vers mon lit s'avancérent,
Leurs parricides mains devant moi se levérent,
Je touchais au moment qui terminait mon sort;

Vers 305. Le Caumont, qui échappa à la S. Barthelemi, est le fameux maréchal de la Force, qui vêcut jusqu'à l'âge de quatre vingt quatre ans. Il a laissé des mémoires, qui n'ont point été imprimés, & qui doivent être encore dans la maison de la Force. Il dit

Je présentai ma tête, & j'attendis la mort.
Mais, soit qu'un vieux respect pour le sang de leurs maîtres
Parlât encor pour moi dans le cœur de ces traîtres;
Soit que de Médicis l'ingénieux courroux
Trouvât pour moi la mort un supplice trop doux;
Soit qu'enfin, s'assurant d'un port durant l'orage,
Sa prudente fureur me gardât pour ôtage;
On réserva ma vie à de nouveaux revers,
Et bientôt de sa part on m'apporta des fers.
Coligny, plus heureux & plus digne d'envie,
Du moins en succombant ne perdit que la vie;
Sa liberté, sa gloire au tombeau le suivit.....
Vous frémissez, Madame, à cet affreux recit;
Tant d'horreur vous surprend; mais de leur barbarie,
Je ne vous ai conté que la moindre partie.
On eût dit que du haut de son Louvre fatal,
Médicis à la France eût donné le signal;
Tout imita Paris; la mort sans résistance
Couvrit en un moment la face de la France.
Quand un roi veut le crime, il est trop obéi:
Par cent mille assassins son courroux fut servi;
Et des fleuves Français les eaux ensanglantées,
Ne portaient que des morts aux mers épouvantées.

---

dans ses mémoires, que son pere & son frére furent massacrés dans la rue des Petits-Champs: mais ces circonstances ne sont point du tout essencielles.



CHANT TROISIÉME.

LE Héros continue l'hiſtoire des guerres civiles de France. Mort funeſte de Charles IX. Regne d'Henri III. Son caractère. Celui du fameux duc de Guiſe, connu ſous le nom du Balafré. Bataille de Coutras. Meurtre du duc de Guiſe. Extrêmités où Henri III. eſt réduit. Mayenne eſt le chef de la Ligue. D'Aumale en eſt le héros. Réconciliation d'Henri III & d'Henri roi de Navarre. Secours que promet la reine Elizabeth. Sa réponſe à Henri de Bourbon.

QUAND l'arrêt des deſtins eut, durant quelques jours,
A tant de cruautés permis un libre cours,
Et que des aſſaſſins fatigués de leurs crimes,
Les glaives émouſſés manquerent de victimes,
Le peuple, dont la reine avoit armé le bras,
Ouvrit enfin les yeux & vit ſes attentats.
Il entendit gémir la voix de ſa patrie:
Aiſément ſa pitié ſuccéde à ſa furie.
Bientôt Charles lui même en fut ſaiſi d'horreur;
Le remords dévorant s'éleva dans ſon cœur.
Des premiers ans du roi la funeſte culture
N'avait que trop en lui corrompu la nature;
Mais elle n'avait point étouffé cette voix,
Qui juſques ſur le trône épouvante les rois.
Par ſa mère élevé, nourri dans ſes maximes,
Il n'était point comme elle endurci dans les crimes.
Le chagrin vint flétrir la fleur de ſes beaux jours;
Une langueur mortelle en abrégea le cours:
Dieu déployant ſur lui ſa vengeance ſévère,
Marqua ce roi mourant du ſceau de ſa colère;
Et par ſon châtiment voulut épouvanter,
Quiconque à l'avenir oſeroit l'imiter.

Je le vis expirant. Cette image effrayante,
A mes yeux attendris semble être encore présente.
Son sang à gros bouillons de son corps élancé,
Vengeait le sang Français par ses ordres versé;
Il se sentait frappé d'une main invisible;
Et le peuple étonné de cette fin terrible,
Plaignit un roi si jeune & sitôt moissonné,
Un roi par les méchans dans le crime entraîné,
Et dont le repentir promettait à la France
D'un empire plus doux quelque faible espérance.
Soudain du fond du nord, au bruit de son trépas,
L'impatient Valois accourant à grands pas,
Vint saisir dans ces lieux, tout fumans de carnage,
D'un frère infortuné le sanglant héritage.
La Pologne en ce tems avait, d'un commun choix,
Au rang des Jagellons placé l'heureux Valois;
Son nom plus redouté que les plus puissans princes,
Avait gagné pour lui les voix de cent provinces.
C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux:
Valois ne soutint pas ce fardeau dangereux.
Qu'il ne s'attende point que je le justifie;
Je lui peux immoler mon repos & ma vie,
Tout, hors la vérité que je préfère à lui:
Je le plains, je le blâme, & je suis son appui.
Sa gloire avait passé comme une ombre legère.
Ce changement est grand, mais il est ordinaire.
On a vu plus d'un roi, par un triste retour,

VERS 23. Il fut toujours malade depuis la S. Barthelemi, & mourut environ deux ans après, le 30 Mai 1574, tout baigné dans son sang, qui lui sortait par les pores.

VERS 37. La réputation qu'il avait acquise à Jarnac & à Moncontour, soutenue de l'argent de la France, l'avait fait élire roi de Pologne en 1573. Il succéda à Sigismond II, dernier Prince de la race des Jagellons.

Vainqueur dans les combats, eſclave dans ſa cour:
Reine, c'eſt dans l'eſprit qu'on voit le vrai courage.
Valois reçut des cieux des vertus en partage:
Il eſt vaillant, mais faible, & moins roi que ſoldat,
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
Ses honteux favoris flattant ſon indolence,
De ſon cœur à leur gré gouvernaient l'inconſtance;
Au fond de ſon palais avec lui renfermés,
Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés,
Ils dictaient par ſa voix leurs volontés funeſtes,
Des tréſors de la France ils diſſipaient les reſtes,
Et le peuple accablé, pouſſant de vains ſoupirs,
Gémiſſait de leur luxe & payait leurs plaiſirs.
Tandis que ſous le joug de ſes maîtres avides,
Valois preſſait l'état du fardeau des ſubſides;
On vit paraître Guiſe, & le peuple inconſtant
Tourna bientôt ſes yeux vers cet aſtre éclatant:
Sa valeur, ſes exploits, la gloire de ſon père,
Sa grace, ſa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu ſait regner ſur les cœurs,
Attiraient tous les vœux par des charmes vainqueurs.
Nul ne ſut mieux que lui le grand art de ſéduire,
Nul ſur ſes paſſions n'eut jamais plus d'empire;
Et ne ſut mieux cacher ſous des dehors trompeurs,
Des plus vaſtes deſſeins les ſombres profondeurs.
Altier, impérieux, mais ſouple & populaire,
Des peuples en public il plaignait la miſère,
Déteſtait des impôts le fardeau rigoureux;
Le pauvre allait le voir, & revenait heureux:
Il ſavait prévenir la timide indigence;
Ses bienfaits dans Paris annonçaient ſa préſence:
Il ſe faiſoit aimer des grands qu'il haïſſait;
Terrible & ſans retour alors qu'il offenſait;

Vers 65. Henri de Guiſe, le Balafré, né en 1550, de François de Guiſe, & d'Anne d'Eſt. Il exécuta le grand projet de la Ligue, formé par le cardinal de Lorraine ſon oncle, au concile de Trente, & entamé par François ſon pere.

Téméraires en ses vœux, sage en ses artifices,
Brillant par ses vertus, & même par ses vices,
Connaissant le péril, & ne redoutant rien ;
Heureux guerrier, grand prince & mauvais citoyen.
  Quand il eut quelque-tems essayé sa puissance,
Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconstance,
Il ne se cacha plus, & vint ouvertement
Du trône de son roi briser le fondement.
Il forma dans Paris cette Ligue funeste,
Qui bientôt de la France infecta tout le reste :
Monstre affreux, qu'ont nourri les peuples & les grands,
Engraissé de carnage, & fertile en tyrans.
  La France dans son sein vit alors deux monarques :
L'un n'en possédait plus que les frivoles marques,
L'autre, portant partout l'espérance & l'effroi,
A peine avait besoin du vain titre de roi.
  Valois se réveilla du sein de son yvresse.
Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le presse,
Ouvrirent un moment ses yeux appesantis :
Mais du jour importun ses regards éblouis,
Ne distinguèrent point au fort de la tempête,
Les foudres menaçans qui grondaient sur sa tête :
Et bientôt fatigué d'un moment de réveil,
Las, & se rejettant dans les bras du sommeil,
Entre ses favoris, & parmi les délices,
Tranquille il s'endormit au bord des précipices.
  Je lui restais encore, &, tout près de périr,
Il n'avait plus que moi qui pût le secourir,
Héritier après lui du trône de la France,
Mon bras sans balancer s'armait pour sa défense :
J'offrais à sa faiblesse un nécessaire appui ;
Je courais le sauver, ou me perdre avec lui.
  Mais Guise trop habile, & trop savant à nuire,
L'un par l'autre en secret songeait à nous détruire.
Que dis-je ! il obligea Valois à se priver.
De l'unique soutien qui le pouvait sauver.
De la religion le prétexte ordinaire
Fut un voile honorable à cet affreux mystère.
Par sa feinte vertu tout le peuple échauffé

Ranima son couroux encor mal étouffé.
Il leurs représentait le culte de leurs pères,
Les derniers attentats des sectes étrangères,
Me peignait ennemi de l'Eglise & de Dieu :
„ Il porte, disait-il, ses erreurs en tout lieu,
„ Il suit d'Elizabeth les dangereux exemples,
„ Sur vos temples détruits il va fonder ses temples,
„ Vous verrez dans Paris ses prêches criminels.
Tout le peuple à ces mots trembla pour ses autels.
Jusqu'au palais du roi l'alarme en est portée.
La Ligue, qui feignait d'en être épouvantée,
Vient de la part de Rome annoncer à son roi,
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
Hélas ! le roi trop faible obéit sans murmure,
Et lorsque je volais pour venger son injure,
J'apprens que mon beau-frère, à la Ligue soumis,
S'unissait, pour me perdre, avec ses ennemis,
De soldats malgré lui couvrait déja la terre,
Et par timidité me déclarait la guerre.
Je plaignis sa faiblesse, & sans rien ménager,
Je courus le combattre au lieu de le venger.
De la Ligue, en cent lieux, les villes allarmées,
Contre moi dans la France enfantaient des armées :
Joyeuse, avec ardeur, venait fondre sur moi,
Ministre impétueux des faiblesses du roi.
Guise, dont la prudence égalait le courage,
Dispersait mes amis, leur fermait le passage.
D'armes & d'ennemis pressé de toutes parts,
Je les défiai tous, & tentai les hazards.
Je cherchai dans Coutras ce superbe Joyeuse.
Vous savez sa défaite, & sa fin malheureuse.

VERS 151.

L'arbitre des combats, à mes armes propice;
De ma cause en ce jour protégea la justice,
Je combattis Joyeuse, il fut vaincu; mon bras
Lui fit mordre la poudre aux plaines de Coutras.

Ce récit court n'avait rien ni de l'intérêt ni de la majesté, que demande un poëme épique.

Je dois vous épargner des recits superflus.

Non, je ne reçois point vos modestes refus :
Non, ne me privez point, dit l'auguste princesse,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéresse ;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuse, & son trépas.
L'auteur de tant d'exploits doit seul me les apprendre
Et peut-être je suis digne de les entendre.
Elle dit. Le Héros, à ce discours flateur,
Sentit couvrir son front d'une noble rougeur,
Et réduit à regret à parler de sa gloire,
Il poursuivit ainsi cette fatale histoire.

De tous les favoris qu'idolâtrait Valois,
Qui flattaient sa molesse, & lui donnaient des loix,
Joyeuse, né d'un sang chez les Français insigne,
D'une faveur si haute étoit le moins indigne :
Il avoit des vertus, &, si de ses beaux jours
La Parque en ce combat n'eût abregé le cours,
Sans doute aux grands exploits son ame accoutumée,
Aurait de Guise un jour atteint la renommée.
Mais nourri jusqu'alors au milieu de la cour,
Dans le sein des plaisirs, dans les bras de l'amour,
Il n'eut à m'opposer qu'un excès de courage,
Dans un jeune héros dangereux avantage.

VERS 160. Anne, duc de Joyeuse, avait épousé la sœur de la femme d'Henri III. Dans son ambassade à Rome il fut traité comme frère du roi. Il avait un cœur digne de sa grande fortune. Un jour ayant fait attendre trop long-tems les deux secretaires d'état dans l'anti-chambre du roi : il leur en fit ses excuses en leur abandonnant un don de cent mille écus que le roi venait de lui faire. Il donna la bataille de Coutras contre Henri IV, alors roi de Navarre, le 20 Octobre 1587. On comparait son armée à celle de Darius, & l'armée d'Henri IV. à celle d'Alexandre. Joyeuse fut tué dans la bataille par deux capitaines d'infanterie, nommés Bordaux & Descentiers.

Les courtisans en foule attachés à son sort,
Du sein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendresses,
Traçaient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses;
Leurs armes éclataient du feu des diamans,
De leurs bras énervés frivoles ornemens.
Ardens, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portaient au combat leur superbe imprudence,
Orgueilleux de leur pompe, & fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre il s'avançaient d'un pas impétueux.
D'un éclat différent mon camp frappait leur vue.
Mon armée en silence à leurs yeux étendue,
N'offrait de tous côtés que farouches soldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au sang & couverts de blessures.
Leur fer & leurs mousquets composaient leurs parures.
Comme eux vêtu sans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduisais aux coups leurs escadrons poudreux:
Comme eux, de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étais distingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus & renversés,
Sous nos coups expirans, devant nous dispersés:
A regret dans leur sein j'enfonçais cette épée,
Qui du sang Espagnol eût été mieux trempée.
Il le faut avouer, parmi ces courtisans,
Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables.
Tous fermes dans leur poste, & tous inébranlables,
Ils voyaient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, sans reculer d'un pas.
Des courtisans Français tel est le caractére:
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire,
De l'ombre du repos ils volent aux hazards,
Vils flatteurs à la cour, héros aux champs de Mars.
Pour moi, dans les horreurs d'une mêlée affreuse,
J'ordonnais, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse;
Je l'apperçus bientôt porté par des soldats,
Pâle, & déja couvert des ombres du trépas:
Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore

Des baisers du zéphire & des pleurs de l'aurore,
Brille un moment aux yeux, & tombe avant le tems
Sous le tranchant du fer, ou sous l'effort des vents.
Mais pourquoi rappeller cette triste victoire !
Que ne puis-je plutôt ravir à la mémoire
Les cruels monumens de ces affreux succès !
Mon bras n'est encor teint que du sang des Français ;
Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes ;
Et mes lauriers sanglants sont baignés de mes larmes.
Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir
L'abîme dont Valois voulait en vain sortir.
Il fut plus méprisé quand on vit sa disgrace,
Paris fut moins soumis, la Ligue eut plus d'audace,
Et la gloire de Guise, aigrissant ses douleurs,
Ainsi que ses affronts redoubla ses malheurs.
Guise dans Vimori, d'une main plus heureuse,
Vengéa sur les Germains la perte de Joyeuse,
Accabla dans Auneau mes alliés surpris,
Et couvert de lauriers se montra dans Paris.
Ce vainqueur y parut comme un dieu tutélaire ;
Valois vit triompher son superbe adversaire,
Qui toujours insultant à ce prince abattu,
Semblait l'avoir servi moins que l'avoir vaincu.
La honte irrite enfin le plus faible courage.

VERS 221.

Des succès trop heureux déplorés tant de fois :
Mon bras n'est encore teint que du sang des Français.

L'Auteur a changé ces vers à cause du mot de Français, qui ne se prononce plus comme on faisait autrefois.

VERS 231. Dans le même tems que l'armée du roi était battue à Coutras, le duc de Guise faisoit des actions d'un très-habile général, contre une armée nombreuse de Reitres venus au secours d'Henri IV, & après les avoir harcelés & fatigués long-tems, il les défit au village d'Auneau.

L'insensible Valois ressentit cet outrage;
Il voulut d'un sujet réprimant la fierté,
Essayer dans Paris sa faible autorité.
Il n'en était plus tems : la tendresse & la crainte
Pour lui dans tous les cœurs était alors éteinte :
Son peuple audacieux, prompt à se mutiner,
Le prit pour un tyran dès qu'il voulut regner.
On s'assemble, on conspire, on répand les alarmes ;
Tout bourgeois est soldat, tout Paris est en armes ;
Mille remparts naissans qu'un instant a formés,
Menacent de Valois les gardes enfermés.
Guise, tranquille & fier au milieu de l'orage,
Précipitait du peuple ou retenait la rage,
De la sédition gouvernait les ressorts,
Et faisait à son gré mouvoir ce vaste corps.
Tout le peuple au palais courait avec furie;
Si Guise eût dit un mot, Valois était sans vie,
Mais lorsque d'un coup d'œil il pouvait l'accabler,
Il parut satisfait de l'avoir fait trembler,
Et des mutins lui-même arrêtant la poursuite,
Lui laissa par pitié le pouvoir de la fuite.
Enfin Guise attenta, quel que fût son projet,
Trop peu pour un tyran, mais trop pour un sujet :
Quiconque a pû forcer son monarque à le craindre,
A tout à redouter, s'il ne veut tout enfraindre.
Guise en ses grands desseins dès ce jour affermi,

VERS 251. Le duc de Guise à cette journée des Barricades, se contenta de renvoyer à Henri III ses gardes, après les avoir désarmés.

VERS 265. Le cardinal de Guise, frère du duc, avait dit souvent, qu'il espérait tenir bientôt la tête d'Henri III, entre ses jambes, pour lui faire une couronne de moine. Ce dessein était si publique, qu'on afficha ces deux vers latins au pres du Louvre :

QUI DEDIT ANTE DUAS, UNAM ABSTULIT ; ALTERA NUTAT,
TERTIA TONSORIS EST FACIENDA MANU.

On a trouvé dans la bibliothèque de feu M. le pre-

Vit qu'il n'était plus tems d'offenser à demi;
Et qu'élevé si haut, mais sur un précipice,
S'il ne montait au trône, il marchait au supplice.
Enfin maître absolu d'un peuple révolté,
Le cœur plein d'espérance & de témérité,
Appuyé des Romains, secouru des Ibères,
Adoré des Français, secondé de ses frères,
Ce sujet orgueilleux crut ramener ces tems,
Où de nos premiers rois les lâches descendans,
Déchus presqu'en naissant de leur pouvoir suprême;
Sous un froc odieux cachaient leur diadême,
Et dans l'ombre d'un cloître en secret gémissans,
Abandonnaient l'empire aux mains de leurs tyrans.
  Valois, qui cependant différait sa vengeance,
Tenait alors dans Blois les états de la France.
Peut-être on vous a dit quels furent ces états:
On proposa des loix qu'on n'exécuta pas,
De mille députés l'éloquence stérile
Y fit de nos abus un détail inutile:
Car de tant de conseils l'effet le plus commun
Est de voir tous nos maux sans en soulager un.
  Au milieu des états Guise avec arrogance
De son prince offensé vint braver la présence,
S'assit auprès du trône, & sûr de ses projets,
Crut dans ces députés voir autant de sujets.
Déja leur troupe indigne, à son tyran vendue,
Allait mettre en ses mains la puissance absolue.
Lorsque las de le craindre & las de l'épargner,
Valois voulut enfin se venger & regner.

---

mier président de Même, cette traduction de ce distique;

Valois, qui les Dames n'aime,
Deux couronnes posséda.
Bientôt sa prudence extrême
Des deux l'une lui ôta.
L'autre va tombant de même,
Grace à ses heureux travaux:
Une paire de ciseaux
Lui baillera la troisième.

Son rival, chaque jour, soigneux de lui déplaire;
Dédaigneux ennemi, méprisant sa colère;
Ne soupçonnant pas même, en ce prince irrité,
Pour un assassinat assez de fermeté:
Son destin l'aveugloit, son heure était venue.
Le roi le fit lui-même immoler à sa vue;
De cent coups de poignard indignement percé,
Son orgueil en mourant ne fut point abaissé,
Et ce front que Valois craignait encor peut-être,
Tout pâle & tout sanglant, semblait braver son maître.
C'est ainsi que mourut ce sujet tout-puissant,
De vices, de vertus, assemblage éclatant;
Le roi, dont il ravit l'autorité suprême,
Le souffrit lâchement, & s'en vengea de même.
Bientôt ce bruit affreux se répand dans Paris.
Le peuple épouvanté remplit l'air de ses cris.
Les vieillards désolés, les femmes éperdues,
Vont du malheureux Guise embrasser les statues.
Tout Paris croit avoir, en ce pressant danger,
L'église à soutenir, & son père à venger.
De Guise au milieu d'eux le redoutable frère,
Mayenne, à la vengeance anime leur colère,
Et plus par intérêt que par ressentiment,
Il allume en cent lieux ce grand embrasement.
Mayenne dès long-tems nourri dans les allarmes,
Sous le superbe Guise avait porté les armes;
Il succède à sa gloire ainsi qu'à ses desseins,
Le sceptre de la Ligue a passé dans ses mains.
Cette grandeur sans borne, à ses desirs si chère,

VERS 305. Il fut assassiné dans l'anti-chambre du roi, au château de Blois, un vendredi 23 Décembre 1588, par Laugnac, gentilhomme Gascon, & par quelques-uns des gardes d'Henri III, qu'on nommait les Quarante-cinq. Le roi leur avait distribué lui-même les poignards dont le duc fut percé. Les assassins étaient la Bastide, Montsivry, Saint-Malin, Saint Gaudin, Saint-Capautel, avec Laugnac, capitaine des Quarante-cinq.

Le console aisément de la perte d'un frère ;
Il servait à regret, & Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher sous lui.
Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque ;
Il sait, par une heureuse & sage politique,
Réunir sous ses loix mille esprits différens,
Ennemis de leur maître, esclaves des tyrans.
Il connaît leurs talens, il sait en faire usage,
Souvent du malheur même il tire un avantage.
Guise avec plus d'éclat éblouissait les yeux,
Fut plus grand, plus héros, mais non plus dangereux :
Voilà quel est Mayenne, & quelle est sa puissance.
Autant la Ligue altière espère en sa prudence,
Autant le jeune Aumale, au cœur présomptueux,
Répand dans les esprits son courage orgueilleux.
D'Aumale est du parti le bouclier terrible ;
Il a jusqu'aujourd'hui le titre d'Invincible :
Mayenne, qui le guide au milieu des combats,
Est l'ame de la Ligue, & l'autre en est le bras.
  Cependant des Flamans l'oppresseur politique,
Ce voisin dangereux, ce tyran catholique,
Ce roi, dont l'artifice est le plus grand soutien,
Ce roi, votre ennemi, mais plus encor le mien,
Philippe, de Mayenne embrassant la querelle,
Soutient de nos rivaux la cause criminelle ;

VERS 325. Le duc de Mayenne, frère puîné du Balafré, tué à Blois, avait été long-tems jaloux de la réputation de son aîné. Il avait toutes les grandes qualités de son frère, à l'activité près.

VERS 342. *Voyez* la remarque au quatrième chant.

VERS 347. Philippe II, roi d'Espagne, fils de Charles-Quint. On l'appellait le démon du Midi, DÆMONIUM MERIDIANUM, parce qu'il troublait toute l'Europe, au Midi de laquelle l'Espagne est située. Il envoya de puissans secours à la Ligue, dans le dessein de faire tomber la couronne de France à l'infante Claire-Eugénie, ou à quelque prince de sa famille.

Et Rome, qui devait étouffer tant de maux,
Rome de la discorde allume les flambeaux;
Celui, qui des chrétiens se dit encor le père,
Met aux mains de ses fils un glaive sanguinaire.
Des deux bouts de l'Europe, à mes regards surpris,
Tous les malheurs ensemble accourent dans Paris.
Enfin, roi sans sujets, poursuivi sans défense,
Valois s'est vu forcé d'implorer ma puissance.
Il m'a crut généreux, & ne s'est point trompé:
Des malheurs de l'état mon cœur s'est occupé;
Un danger si pressant a fléchi ma colère;
Je n'ai plus dans Valois regardé qu'un beau-frère;
Mon devoir l'ordonnait, j'en ai subi la loi,
Et roi, j'ai défendu l'autorité d'un roi.
Je suis venu vers lui sans traité, sans ôtage:
Votre sort, ai-je dit, est dans votre courage,
Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
Alors un noble orgueil a rempli ses esprits.
Je ne me flatte point d'avoir pû dans son ame
Verser par mon exemple une si belle flamme;
Sa disgrace a sans doute éveillé sa vertu.
Il gémit du repos qui l'avoit abattu:
Valois avoit besoin d'un destin si contraire;
Et souvent l'infortune aux rois est nécessaire.
Tels étaient de Henri les sincères discours.
Des Anglais cependant il presse le secours.

VERS 349. La cour de Rome, gagnée par les Guises, & soumise alors à l'Espagne, fit ce qu'elle put pour ruiner la France. Grégoire XIII secourut la Ligue d'hommes & d'argent, & Sixte-Quint commença son pontificat, par les excès les plus grands, & heureusement les plus inutiles contre la maison royale, comme on peut voir aux remarques sur le premier chant.

VERS 360. Henri IV, alors roi de Navarre, eut la générosité d'aller à Tours voir Henri III, suivi d'un page seulement, malgré les défiances & les prières de de ses vieux officiers, qui craignaient pour lui une seconde S. Barthelemi.

Déja du haut des murs de la ville rebelle,
La voix de la victoire en son camp le rappelle ;
Mille jeunes Anglais vont bientôt sur ses pas,
Fendre le sein des mers, & chercher les combats.
Essex est à leur tête, Essex dont la vaillance
A des fiers Castillans confondu la prudence,
Et qui ne croyait pas qu'un indigne destin
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueillis sa main.
Henri ne l'attend point. Ce chef que rien n'arrête,
Impatient de vaincre, à son départ s'apprête.
Allez, lui dit la reine, allez, digne héros,
Mes guerriers sur vos pas traverseront les flots ;
Non, ce n'est point Valois, c'est vous qu'ils veulent suivre ;
A vos soins généreux mon amitié les livre :
Au milieu des combats vous les verrez courir,
Plus pour vous imiter que pour vous secourir.
Formés par votre exemple au grand art de la guerre,
Ils apprendront sous vous à servir l'Angleterre.
Puisse bientôt la Ligue expirer sous vos coups :
L'Espagne sert Mayenne, & Rome est contre vous ;
Allez vaincre l'Espagne, & songez qu'un grand homme
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.
Allez des nations venger la liberté,
De Sixte & de Philippe abaissez la fierté,
Philippe, de son père héritier tyrannique,
Moins grand, moins courageux, & non moins politique,
Divisant ses voisins pour leur donner des fers,

VERS 379. Robert de Dreux, comte d'Essex, fameux par la prise de Cadix sur les Espagnols, par la tendresse d'Elizabeth pour lui, & par sa mort tragique arrivée en 1601. Il avait pris Cadix sur les Espagnols, & les avait battus plus d'une fois sur mer. La reine Elizabeth l'envoya effectivement en France en 1590, au secours d'Henri IV, à la tête de cinq mille hommes.

Du fond de son palais croit dompter l'univers.
Sixte, au trône élevé du sein de la poussière,
Avec moins de puissance a l'ame encor plus fière;
Le Pâtre de Montalte est le rival des rois;
Dans Paris, comme à Rome, il veut donner des loix;
Sous le pompeux éclat d'un triple diadême,
Il pense asservir tout, jusqu'à Philippe même:
Violent, mais adroit, dissimulé, trompeur,
Ennemi des puissans, des faibles oppresseur,
Dans Londres, dans ma cour, il a formé des brigues,
Et l'univers, qu'il trompe, est plein de ses intrigues.
Voilà les ennemis que vous devez braver.
Contre moi l'un & l'autre osérent s'élever:
L'un combattant en vain l'Anglais & les orages,

Vers 405. Sixte-Quint, (né aux Grottes dans la marche d'Ancône, d'un pauvre vigneron nommé Peretty) homme dont la turbulence égala la dissimulation. Etant cordelier il assomma de coups le neveu de son provincial, & se brouilla avec tout l'ordre. Inquisiteur à Venise, il y mit le trouble, & fut obligé de s'enfuir. Etant cardinal il composa en latin la bulle d'excommunication lancée par le pape Pie V contre la reine Elizabeth; cependant il estimait cette reine, & l'appellait UN GRAN CERVELLO DI PRINCIPESSA.

Vers 415. Cet évenement était tout récent, car Henri IV est supposé voir secrettement Elizabeth en 1589, & c'était l'année précédente que la grande flotte de Philippe II, destinée pour la conquête de l'Angleterre, fut battue par l'amiral Drake, & dispersée par la tempête.

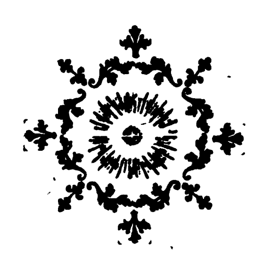
On a fait dans un journal de Trevoux une critique spécieuse de cet endroit. Ce n'est pas, dit-on, à la reine Elizabeth de croire que Rome est complaisante pour les puissances, puisque Rome avoit osé excommunier son père.

Mais le critique ne songeait pas que le pape n'avait excommunié le roi d'Angleterre Henri VIII, que parce qu'il craignait davantage l'empereur Charles-Quint. Ce n'est pas la seule faute qui soit dans cet ex-

Fit voir à l'océan sa fuite & ses naufrages;
Du sang de ses guerriers ce bord est encor teint,
L'autre se tait dans Rome, & m'estime & me craint.
Suivez donc, à leurs yeux, votre noble entreprise.
Si Mayenne est vaincu, Rome sera soumise.
Vous seul pouvez régler sa haine ou ses faveurs;
Inflexible aux vaincus, complaisante aux vainqueurs;
Prête à vous condamner, facile à vous absoudre,
C'est à vous d allumer, ou d'éteindre sa foudre.

---

trait de Trevoux, dont l'auteur desavoué & condamné par la plûpart de ses confrères, a mis dans ses censures peut-être plus d'injures que de raisons.



CHANT QUATRIÉME.

D'AUMALE *était prêt de ſe rendre maître du camp de Henri III, lorſque le Héros revenant d'Angleterre combat les Ligueurs, & fait changer la fortune. La diſcorde conſole Mayenne, & vole à Rome pour y chercher du ſecours. Deſcription de Rome où regnait alors Sixte-Quint. La diſcorde y trouve la politique. Elle revient avec elle à Paris, ſoulève la Sorbonne, anime les ſeize contre le parlement, & arme les moines. On livre à la main du bourreau des magiſtrats qui tenaient pour le parti des rois. Troubles & confuſion horrible dans Paris.*

TANDIS que pourſuivant leurs entretiens ſecrets,
Et peſant à loiſir de ſi grands intérêts,
Ils épuiſaient tous deux la ſcience profonde
De combattre, de vaincre, & de régir le monde;
La Seine avec effroi voit ſur ſes bords ſanglans
Les drapeaux de la Ligue abandonnés aux vents.
 Valois, loin de Henri, rempli d'inquiétude,
Du deſtin des combats craignait l'incertitude.
A ſes deſſeins flottans il fallait un appui,
Il attendait Bourbon, ſûr de vaincre avec lui.
Par ces retardemens les Ligueurs s'enhardirent;
Des portes de Paris leurs légions ſortirent:
Le ſuperbe d'Aumale, & Nemours, & Briſſac,
Le farouche Saint-Paul, la Châtre, Canillac,
D'un coupable parti défenſeurs intrépides,
Epouvantaient Valois de leurs ſuccès rapides;
Et ce roi, trop ſouvent ſujet au repentir,
Regrettait le Héros qu'il avait fait partir.
 Parmi ces combattans, ennemis de leur maître,
Un frère de Joyeuſe oſa long-tems paraître.

VERS 20. Henri-comte de Bouchage, frère puîné du duc de Joyeuſe, tué à Coutras.

Ce fut lui que Paris vit passer tour à tour
Du siécle au fond d'un cloître, & du cloître à la cour;
Vicieux, pénitent, courtisan, solitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuirasse & la haire.
Du pied des saints autels arrosés de ses pleurs,
Il courut de la Ligue animer les fureurs,
Et plongea dans le sang de la France éplorée,
La main qu'à l'éternel il avait consacrée.
Mais de tant de guerriers, celui dont la valeur
Inspira plus d'effroi, répandit plus d'horreur,
Dont le cœur fut plus fier & la main plus fatale,
Ce fut vous, jeune prince, impétueux d'Aumale,
Vous né du sang Lorrain, si fécond en héros,
Vous ennemi des rois, des loix & du repos.
La fleur de la jeunesse en tout tems l'accompagne;
Avec eux sans relâche il fond dans la campagne:
Tantôt dans le silence, & tantôt à grand bruit,
A la clarté des cieux, dans l'ombre de la nuit,

Un jour qu'il passait à Paris à quatre heures du matin, près du couvent des Capucins, après avoir passé la nuit en débauche, il s'imagina que les anges chantaient les matines dans le couvent. Frappé de cette idée, il se fit Capucin sous le nom de frere Ange. Depuis il quitta son froc, & prit les armes contre Henri IV. Le duc de Mayenne le fit gouverneur du Languedoc, duc & pair, & maréchal de France Enfin il fit son accommodement avec le roi : mais un jour ce prince étant avec lui sur un balcon, au dessous duquel beaucoup de peuple était assemblé: Mon cousin, lui dit Henri IV, ces gens-ci me paraissent fort aises de voir ensemble un apostat & un renégat. Cette parole du roi fit rentrer Joyeuse dans son couvent, où ilmourut.

VERS 32. Le chevalier d'Aumale, frere du duc d'Aumale, de la maison de Lorraine, jeune homme impétueux, qui avait des qualités brillantes, qui était toujours à la tête des sorties pendant le siége de Paris, & inspirait aux habitans sa valeur & sa confiance.

Chez l'ennemi ſurpris portant partout la guerre ;
Du ſang des aſſiégeans ſon bras couvrait la terre.
Tels du front du Caucaſe, ou du ſommet d'Athos,
D'où l'œil découvre au loin l'air, la terre & les flots ;
Les aigles, les vautours, aux aîles étendues,
D'un vol précipité fendant les vaſtes nues,
Vont dans les champs de l'air enlever les oiſeaux,
Dans les bois, ſur le pré déchirent les troupeaux,
Et dans les flancs affreux de leurs roches ſanglantes ;
Remportent à grands cris ces dépouilles vivantes.
Dans un de ces combats de ſa gloire enyvré,
Aux tentes de Valois il avait pénétré.
La nuit & la ſurpriſe augmentaient les alarmes,
Tout pliait, tout tremblait, tout cédait à ſes armes ;
Cet orageux torrent, prompt à ſe déborder,
Dans ſon choc ténébreux allait tout inonder.
L'étoile du matin commençait à paraître ;
Mornay qui précédait le retour de ſon maître,
Voyait déja les tours du ſuperbe Paris ;
D'un bruit mêlé d'horreur il eſt ſoudain ſurpris ;
Il court, il apperçoit dans un deſordre extrême,
Les ſoldats de Valois, & ceux de Bourbon même :
„ Juſte ciel, eſt-ce ainſi que vous nous attendez !
„ Henri va vous défendre, il vient, & vous fuyez.
„ Vous fuyez, compagnons ! Au ſon de ſa parole,
Comme on vit autrefois au pied du Capitole,
Le fondateur de Rome opprimé des Sabins,
Au nom de Jupiter arrêter ſes Romains,
Au ſeul nom de Henri les Français ſe rallient :
La honte les enflamme, ils marchent, ils s'écrient :
Qu'il vienne ce Héros, nous vaincrons ſous ſes yeux.
Henri dans le moment paraît au milieu d'eux,
Brillant comme l'éclair au fort de la tempête.
Il vole aux premiers rangs, il s'avance à leur tête,
Il combat, on le ſuit, il change les deſtins,
La foudre eſt dans ſes yeux, la mort eſt dans ſes mains.
Tous les chefs ranimés autour de lui s'empreſſent,
La victoire revient, les Ligueurs diſparaiſſent,
Comme aux rayons du jour qui s'avance & qui luit,
S'eſt diſſipé l'éclat des aſtres de la nuit.

C'eſt en vain que d'Aumale arrête ſur ces rives
Des ſiens épouvantés les troupes fugitives ;
Sa voix pour un moment les rapelle aux combats :
La voix du grand Henri précipite leurs pas :
De ſon front menaçant la terreur les renverſe ;
Leur chef les réunit, la crainte les diſperſe.
D'Aumale eſt avec eux dans leur fuite entraîné ;
Tel que du haut d'un mont de frimats couronné.
Au milieu des glaçons & des neiges fondues,
Tombe & roule un rocher qui menaçait les nues.
Mais que dis-je, il s'arrête, il montre aux aſſiégeans,
Il montre encor ce front redouté ſi long-tems.
Des ſiens qui l'entraînaient fougueux il ſe dégage ;
Honteux de vivre encor, il revole au carnage,
Il arrête un moment ſon vainqueur étonné ;
Mais d'ennemis bientôt il eſt environné.
La mort allait punir ſon audace fatale.
La diſcorde le vit, & trembla pour d'Aumale :
La barbare qu'elle eſt a beſoin de ſes jours ;
Elle s'éleve en l'air, & vole à ſon ſecours.
Elle approche, elle oppoſe, au nombre qui l'accable,
Son bouclier de fer, immenſe, impénétrable,
Qui commande au trépas, qu'accompagne l'horreur,
Et dont la vue inſpire ou la rage ou la peur.
O fille de l'enfer, diſcorde inexorable,
Pour la première fois tu parus ſecourable.
Tu ſauvas un héros, tu prolongeas ſon ſort,
De cette même main miniſtre de la mort,
De cette main barbare, accoutumée aux crimes,
Qui jamais juſques-là n'épargna ſes victimes.
Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris,
Sanglant, couvert de coups qu'il n'avait point ſentis.
Elle applique à ſes maux une main ſalutaire ;
Elle étanche ce ſang répandu pour lui plaire.
Mais tandis qu'à ſon corps elle rend la vigueur,
De ſes mortels poiſons elle infecte ſon cœur.
Tel ſouvent un tyran, dans ſa pitié cruelle,
Suſpend d'un malheureux la ſentence mortelle,
A ſes crimes ſecrets il fait ſervir ſon bras,
Et quand ils ſont commis, il le rend au trépas.

Henri fait profiter de ce grand avantage,
Dont le sort des combats honora son courage;
Des momens dont la guerre il connaît tout le prix;
Il presse au même instant ses ennemis surpris:
Il veut que les assauts succèdent aux batailles;
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.
Valois plein d'espérance, & fort d'un tel appui,
Donne aux soldats l'exemple, & le reçoit de lui;
Il soutient les travaux, il brave les alarmes:
La peine a ses plaisirs, le péril a ses charmes;
Tous les chefs sont unis, tout succède à leurs vœux;
Et bientôt la terreur qui marche devant eux,
Des assiégés tremblans dissipant les cohortes,
A leurs yeux éperdus allait briser leurs portes.
Que peut faire Mayenne en ce péril pressant?
Mayenne a pour soldats un peuple gémissant:
Ici la fille en pleurs lui redemande un père;
Là, le frère effrayé pleure au tombeau d'un frère:
Chacun plaint le présent, & craint pour l'avenir,
Ce grand corps alarmé ne peut se réunir.
On s'assemble, on consulte, on veut fuir ou se rendre;
Tous sont irrésolus, nul ne veut se défendre,
Tant le faible vulgaire, avec légèreté,
Fait succéder la peur à la témérité!
Mayenne en frémissant voit leur troupe éperdue.
Cent desseins partageaient son ame irrésolue,
Quand soudain la discorde aborde ce héros,
Fait siffler ses serpens, & lui parle en ces mots:

Vers 140. Après ce vers, on lit dans l'édition de 1723 les quatre suivans, qui sont beaux, & méritaient de rester.

Où sont ces grands guerriers, ces fiers soutiens des lois
Ces Ligueurs redoutés, qui font trembler les rois?
Paris n'a dans son sein que de lâches complices,
Qu'a déja fait pâlir la crainte des supplices;
Tant le faible vulgaire, &c.

Il est à croire, que l'auteur les a retranchés, parce qu'il a craint qu'ils ne sentissent trop la déclamation.

Digne héritier d'un nom redoutable à la France,
Toi qu'unit avec moi le soin de ta vengeance,
Toi nourri sous mes yeux, & formé sous mes loix,
Entens ta protectrice, & reconnais ma voix.
Ne crains rien de ce peuple imbécille & volage,
Dont un faible malheur à glacé le courage;
Leurs esprits sont à moi, leurs cœurs sont dans mes mains:
Tu les verras bientôt secondant nos desseins,
De mon fiel abreuvés, à mes fureurs en proie,
Combattre avec audace, & mourir avec joie.

La discorde aussi-tôt plus prompte qu'un éclair,
Fend d'un vol assuré les campagnes de l'air.
Par tout chez les Français le trouble & les alarmes
Présentent à ses yeux des objets pleins de charmes;
Son haleine en cent lieux répand l'aridité,
Le fruit meurt en naissant dans son germe infecté;
Les épis renversés sur la terre languissent,
Le ciel s'en obscurcit, les astres en pâlissent,
Et la foudre en éclats, qui gronde sous ses pieds,
Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.

Un tourbillon la porte à ces rives fécondes,
Que l'Eridan rapide arrose de ses ondes.

Rome enfin se découvre à ses regards cruels,
Rome jadis son temple & l'effroi des mortels,
Rome dont le destin, dans la paix, dans la guerre,
Est d'être en tous les tems maîtresse de la terre.
Par le sort des combats on la vit autrefois,
Sur leurs trônes sanglans enchaîner tous les rois:
L'univers fléchissait sous son aigle terrible,
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paisible;
Elle a su sous son joug asservir ses vainqueurs,
Gouverner les esprits, & commander aux cœurs;
Ses avis sont ses loix, ses decrets sont ses armes.

Près de ce Capitole, où regnaient tant d'allarmes,
Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,
Un pontife est assis au trône des Césars;
Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
Les tombeaux des Catons & la cendre d'Emile.
Le trône est sur l'autel, & l'absolu pouvoir

Met dans les mêmes mains le sceptre & l'encensoir.
Là, Dieu même a fondé son église naissante,
Tantôt persécutée, & tantôt triomphante:
Là, son premier apôtre avec la vérité
Conduisit la candeur & la simplicité.
Ses successeurs heureux quelque tems l'imitèrent,
D'autant plus respectés que plus ils s'abaissèrent:
Leur front d'un vain éclat n'était point revêtu,
La pauvreté soutint leur austère vertu,
Et jaloux des seuls biens qu'un vrai chrétien desire;
Du fond de leur chaumière ils volaient au martyre.
Le tems, qui corrompt tout changea bientôt leurs mœurs;
Le ciel pour nous punir leur donna des grandeurs.
Rome depuis ce tems puissante & profanée,
Aux conseils des méchans se vit abandonnée;
La trahison, le meurtre, & l'empoisonnement
De son pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.
Les successeurs du Christ, au fond du sanctuaire,
Placérent sans rougir l'inceste & l'adultère,
Et Rome qu'opprimait leur empire odieux,
Sous ces tyrans sacrés regretta ses faux dieux. *
On écouta depuis de plus sages maximes;

Après le vers 186.

C'est de-là que le Dieu qui pour nous voulut naître,
S'explique aux nations par la voix du grand prêtre;
Là son premier disciple avec la vérité
Conduisit la candeur & la simplicité;
Mais Rome avait perdu sa trace apostolique.
Alors au Vatican regnait la politique;
Fille de l'intérêt, &c.

Vers omis dans l'édition de 1723.

* *Voyez* l'histoire des papes.

Après le vers 207.

Sous des dehors plus doux la cour cacha ses crimes;
La décence y regna, le conclave eut ses loix,
La vertu la plus pure y regna quelquefois.
Des Ursins dans nos jours a mérité des temples;

On fut ou s'épargner, ou mieux voiler les crimes;
De l'église & du peuple on régla mieux les droits.
Rome devint l'arbitre, & non l'effroi des rois;
Sous l'orgueil imposant du triple diadême
La modeste vertu reparut elle-même.
Mais l'art de ménager le reste des humains
Est surtout aujourd'hui la vertu des Romains.
Sixte alors était roi de l'Eglise & de Rome.
Si pour être honoré du titre de grand homme,
Il suffit d'être faux, austère & redouté,
Au rang des plus grands rois Sixte sera compté.
Il devait sa grandeur à quinze ans d'artifices,
Il sut cacher quinze ans ses vertus & ses vices:
Il sembla fuir le rang qu'il brûlait d'obtenir,
Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.
Sous le puissant abri de son bras despotique,
Au fond du Vatican regnait la politique,
Fille de l'intérêt & de l'ambition,
Dont naquirent la fraude & la séduction.
Ce monstre ingénieux en detours si fertile,
Accablé de soucis paraît simple & tranquille;
Ses yeux creux & perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots:
Par ses déguisemens à toute heure elle abuse.
Les regards éblouis de l'Europe confuse:
Le mensonge subtil qui conduit ses discours,
De la vérité même empruntant le secours,
Du sceau du Dieu vivant empreint ses impostures,
Et fait servir le ciel à venger ses injures.

Mais d'un tel souverain la terre a peu d'exemples,
Et l'église a compté depuis plus de mille ans,
Peu de pasteurs sans tache & beaucoup de tyrans.
Edition de Londres.

VERS 215. Sixte Quint étant cardinal de Montalte, contrefit si bien l'imbécile près de quinze années, qu'on l'appellait communément *l'Ane d'Ancône*. On sçait avec quel artifice il obtint la papauté, & avec quelle hauteur il regna.

A peine la discorde avait frappé ses yeux,
Elle court dans ses bras d'un air mystérieux ;
Avec un ris malin la flatte, la caresse,
Puis prenant tout à coup un ton plein de tristesse :
Je ne suis plus, dit-elle, en ces tems bienheureux :
Où les peuples séduits me présentaient leurs vœux,
Où la crédule Europe à mon pouvoir soumise,
Confondait dans mes loix, les loix de son église.
Je parlais, & soudain les rois humiliés
Du trône en frémissant descendoient à mes pieds ;
Sur la terre à mon gré ma voix souffloit les guerres ;
Du haut du Vatican je lançais les tonnerres ;
Je tenais dans mes mains la vie & le trépas ;
Je donnais, j'enlevais, je rendais les états.
Cet heureux tems n'est plus. Le sénat de la France
Eteint presque en mes mains les foudres que je lance ;
Plein d'amour pour l'église ; & pour moi plein d'horreur.
Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur ;
C'est lui, qui le premier démasquant mon visage,
Vengea la vérité dont j'empruntais l'image ;
Que ne puis-je, ô discorde, ardente à te servir,

VERS 250. On sait que, pendant les guerres du treiziéme siécle, entre les empereurs & les pontifes de Rome, Grégoire IX eut la hardiesse non-seulement d'excommunier l'empereur Frederic II, mais encore d'offrir la couronne impériale à Robert, frere de S. Louis. Le parlement de France assemblé répondit au nom du roi, que ce n'était pas au pape à déposséder un souverain, ni au frère d'un roi de France à recevoir de la main d'un pape une couronne, sur laquelle ni lui, ni le Saint Pere, n'avaient aucun droit. En 1570 le parlement sédentaire donna un fameux arrêt contre la bulle *In Cœna Domini*. On connait ses remontrances célébres sous Louis XI au sujet de la pragmatique sanction ; celles qu'il fit à Henri III contre la bulle scandaleuse de Sixte Quint, qui appellait la maison regnante, *génération bâtarde*, &c. & sa fermeté constante à soutenir nos libertés contre les prétentions de la cour de Rome.

Le ſéduire lui-même, ou du moins le punir !
Allons, que tes flambeaux rallument mon tonnerre ;
Commençons par la France à ravager la terre ;
Que ſes ſuperbes rois retombent dans nos fers.
  Elle dit, & ſoudain s'élance dans les airs.
Loin du faſte de Rome, & des pompes mondaines,
Des temples conſacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil ſuperbe impoſe à l'univers,
L'humble religion ſe cache en des déſerts.
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde ;
Cependant que ſon nom, profané dans le monde,
Eſt le prétexte ſaint des fureurs des tyrans,
Le bandeau du vulgaire, & le mépris des grands,
Souffrir eſt ſon deſtin, bénir eſt ſon partage.
Elle prie en ſecret pour l'ingrat qui l'outrage ;
Sans ornement, ſans art, belle de ſes attraits,
Sa modeſte beauté ſe déroble à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune
Qui court à ſes autels adorer la fortune.
  Son ame pour Henri brulait d'un ſaint amour ;
Cette fille des cieux ſait qu'elle doit un jour,
Vengeant de ſes autels le culte légitime,
Adopter pour ſon fils ce Héros magnanime :
Elle l'en croyait digne, & ſes ardens ſoupirs
Hâtaient cet heureux tems trop lent pour ſes deſirs.
Soudain la politique & la diſcorde impie

VERS 283.
Soudain la politique, & la diſcorde impie,
Surprennent en ſecret leur auguſte ennemie,
Sur ſon modeſte front, ſur ſes charmes divins,
Ils portent ſans frémir leurs ſacrilèges mains,
Prennent ſes vêtemens, & fiers de cette injure,
De ſes voiles ſacrés ornent leur tête impure,
C'en eſt fait, & déja leurs malignes fureurs
Dans Paris éperdu vont changer tous les cœurs.
D'un air inſinuant l'adroite politique
Pénètre au vaſte ſein de la Sorbonne antique ;
Elle y voit à grands flots accourir ces docteurs,

Surprennent en secret leur auguste ennemie.
Elle lève à son Dieu ses yeux mouillés de pleurs;
Son Dieu pour l'éprouver la livre à leurs fureurs.
Ces monstres, dont toujours elle a souffert l'injure,
De ses voiles sacrés couvrent leur tête impure,
Prennent ses vêtemens respectés des humains,
Et courent dans Paris accomplir leurs desseins.
D'un air insinuant l'adroite politique
Se glisse au vaste sein de la Sorbonne antique:
C'est-là que s'assemblaient ces sages révérés.
Des vérités du ciel interprètes sacrés,
Qui des peuples chrétiens arbitres & modèles,
A leur culte attachés, à leur prince fidèles,
Conservaient jusqu'alors une mâle vigueur,
Toujours impénétrable aux flèches de l'erreur.
Qu'il est peu de vertu qui résiste sans cesse!
Du monstre déguisé la voix enchanteresse
Ebranle leurs esprits par ses discours flatteurs.
Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs;
Par l'éclat d'une mître elle éblouit leur vue:
De l'avare en secret la voix lui fut vendue;
Par un éloge adroit le savant enchanté,
Pour prix d'un vain encens trahit la vérité:
Menacé par sa voix, le foible s'intimide.
On s'assemble en tumulte, en tumulte on décide.
Parmi les cris confus, la dispute & le bruit,
De ces lieux en pleurant la vérité s'enfuit.
Alors au nom de tous; un des vieillards s'écrie,
„ L'église fait les rois, les absout, les châtie,
„ En nous est cette église, en nous seuls est sa loi,
„ Nous réprouvons Valois, il n'est plus notre roi.
„ Sermens jadis sacrés, nous brisons votre chaîne.

De leurs faux argumens obstinés défenseurs, &c.
Edition de Londres.

VERS 315. Le 17 de Janvier de l'an 1589, la faculté de théologie de Paris donna ce fameux decret, par lequel il fut déclaré, que les sujets étaient déliés de leur serment de fidélité, & pouvaient légitimement

A peine a-t il parlé, la discorde inhumaine
Trace en lettres de sang ce decret odieux :
Chacun jure par elle, & signe sous ses yeux,
Soudain elle s'envole, & d'église en église
Annonce aux factieux cette grande entreprise ;
Sous l'habit d'AUGUSTIN, sous le froc de FRANÇOIS,
Dans les cloîtres sacrés fait entendre sa voix ;
Elle appelle à grands cris tous ces spectres austères,
De leur joug rigoureux esclaves volontaires.
De la religion reconnaissez les traits,
Dit-elle, & du tres-haut vengez les intérêts.
C'est moi qui viens à vous, c'est moi qui vous appelle.
Ce fer qui dans mes mains à vos yeux étincelle,
Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis,
Par la main de Dieu même en la mienne est remis.
Il est tems de sortir de l'ombre de vos temples ;
Allez d'un zèle saint répandre les exemples,
Apprenez aux Français, incertains de leur foi,
Que c'est servir leur Dieu, que d'immoler leur roi.
Songez que de Lévi la famille sacrée,
Du ministère saint par Dieu même honorée,
Mérita cet honneur, en portant à l'autel
Des mains teintes du sang des enfans d'Israël.
Que dis-je? où sont ces tems, où sont ces jours prospères,
Où j'ai vu les Français massacrès par leurs frères !
C'était vous, prêtres saints, qui conduisiez leurs bras,
Coligny par vous seuls a reçu le trépas.
J'ai nagé dans le sang, que le sang coule encore.
Montrez vous, inspirez ce peuple qui m'adore.

---

faire la guerre au roi. Le Fèvre, doyen, & quelques-uns des plus sages refusèrent de siger. Depuis, dès que la Sorbonne fut libre, elle révoqua ce decret, que la tyrannie de la Ligue avait arraché de quelques uns de son corps. Tous les ordres religieux, qui, comme la Sorbonne, s'étaient déclarés contre la maison royale, se rétractérent depuis comme elle. Mais si la maison de Lorraine avait eu le dessus se seroit-on retracté ?



Le monstre au même instant donne à tous le signal ;
Tous sont empoisonnés de son venin fatal ;
Il conduit dans Paris leur marche solemnelle,
L'étendart de la croix flottait au milieu d'elle ;
Ils chantent, & leurs cris dévots & furieux
Semblent à leur révolte associer les cieux.
On les entend mêler dans leurs vœux fanatiques,
Les imprécations aux priéres publiques.
Prêtres audacieux, imbécilles soldats,
Du sabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras ;
Une lourde cuirasse a couvert leur cilice.
Dans les murs de Paris cette infame milice,
Suit, au milieu des flots d'un peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.
  Mayenne, qui de loin voit leur folle entreprise,
La méprise en secret, & tout haut l'autorise ;
Il sait combien le peuple avec soumission
Confond e fanatisme & la religion ;
Il connaît ce grand art, aux princes nécessaire,
de nourrir la faiblesse & l'erreur du vulgaire.
A ce pieux scandale enfin il applaudit,
Le sage s'en indigne, & le soldat en rit :
Mais le peuple excité jusques aux cieux envoie
Des cris d'emportement, d'espérance & de joie :
Et comme à son audace a succédé la peur,
La crainte en un moment fait place à la fureur :
Ainsi l'ange des mers, sur le sein d'Amphitrite,
Calme à son gré les flots, à son gré les irrite.
La discorde à choisi seize séditieux,

VERS 349. Dès qu'Henri III & le roi de Navarre parurent en armes devant Paris, la plûpart des moines endossérent la cuirasse, & firent la garde avec les bourgeois. Cependant cet endroit du poëme désigne la procession de la Ligue, où douze cens moines armés firent la revue dans Paris, ayant Guillaume Rose, évêque de Senlis, à leur tête. On a placé ici ce fait, quoiqu'il ne soit arrivé qu'après la mort d'Henri III.

VERS 373. Ainsi nommés à cause des seize quartiers

Signalés par le crime entre les factieux.
Ministres insolens de leur reine nouvelle,
Sur son char tout sanglant ils montent avec elle;
L'orgueil, la trahison, la fureur, le trépas,
Dans des ruisseaux de sang marchent devant leurs pas.
Nés dans l'obscurité, nourris dans la bassesse,
Leur haine pour les rois leur tient lieu de noblesse,
Et jusques sous le dais par le peuple portés,
Mayenne en frémissant les voit à ses côtés:
Des jeux de la discorde ordinaires caprices,
Qui souvent rend égaux ceux qu'elle rend complices.
Ainsi lorsque les vents, fougueux tyrans des eaux,
De la Seine ou du Rhône ont soulevé les flots,
Le limon croupissant dans leurs grottes profondes,
S'élève en bouillonnant sur la face des ondes;
Ainsi dans les fureurs de ces embrâsemens,
Qui changent les cités en de funestes champs,
Le fer, l'airain, le plomb, que les feux amolissent,
Se mêlent dans la flâme à l'or qu'ils obscurcissent.
Dans ces jours de tumulte & de sédition,
Thémis résistoit seule à la contagion;
La soif de s'agrandir, la crainte, l'espérance,
Rien n'avait dans ses mains fait pancher sa balance;

---

de Paris, qu'ils gouvernaient par leurs intelligences, & à la tête desquels ils avaient mis d'abord seize des plus factieux de leur corps; les principaux étaient Bussy-le-Clerc, gouverneur de la Bastille, ci devant maître en fait d'armes; la Bruyere, lieutenant particulier, le commissaire Louchard, Emmonot & Morin, procureurs, Oudinet, Passart & Senaut, commis au greffe du parlement, homme de beaucoup d'esprit, qui développa le premier cette question obscure & dangéreuse du pouvoir qu'une nation peut avoir sur son roi.

VERS 382. Les seize furent long-tems indépendans du duc de Mayenne. L'un deux nommé Normand, dit un jour dans la chambre du duc: ceux qui l'ont fait pourraient bien le défaire.

Son temple était ſans tache, & la ſimple équité
Auprès d'elle en fuyant cherchait ſa ſûreté.
Il eſt dans ce ſaint temple un ſénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable,
Qui des loix de ſon prince & l'organe & l'appui,
Marche d'un pas égal entre ſon peuple & lui.
Dans l'équité des rois ſa juſte confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France ;
Le ſeul bien de l'état fait ſon ambition.
Il hait la tyrannie & la rébellion :
Toujours plein de reſpect, toujours plein de courage,
De la ſoumiſſion diſtingue l'eſclave ;
Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer,
Connait Rome, l'honore, & la ſait réprimer.
Des tyrans de la Ligue une fière cohorte,
Du temple de Thémis environne la porte :
Buſſy les conduiſait ; ce vil gladiateur,

VERS 413. Le 16 Janvier 1589, Buſſy le Clerc, l'un des ſeize, qui de tireur d'armes était devenu gouverneur de la Baſtille, & le chef de cette faction, entra dans la grand chambre du parlement, ſuivi de cinquante ſatellites : il préſenta au parlement une requête, ou plutôt un ordre, pour forcer cette compagnie à ne plus reconnoître la maiſon royale. Sur le refus de la compagnie, il mena lui-même à la Baſtille tous ceux qui étaient oppoſés à ſon parti ; il les y fit jeûner au pain & à l'eau, pour les obliger à ſe racheter plutôt de ſes mains : Voilà pourquoi on l'appelloit le Grand Pénitencier du parlement.

VERS 413.

On voyait à leur tête un vil gladiateur,
Monté par ſon audace à ce coupable honneur ;
Il s'avance au milieu de l'auguſte aſſemblée,
Par qui des citoyens la fortune eſt réglée :
„ Magiſtrats, leur dit-il, qui tenez au ſénat,
„ Non la place du roi, mais celle de l'état,
„ Le peuple aſſez long-tems opprimé par vous-mêmes,
„ Vous inſtruit par ma voix de ſes ordres ſuprêmes.

Monté par ſon audace à ce coupable honneur,
Entre, & parle en ces mots à l'auguſte aſſemblée,
Par qui des citoyens la fortune eſt réglée :
„ Mercenaires appuis d'un dédale de loix,
„ Plebéïens qui penſez être tuteurs des rois,
„ Lâches qui dans le trouble & parmi les cabales,
„ Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vénales,
„ Timides dans la guerre, & tyrans dans la paix,
„ Obéiſſez au peuple, écoutez ſes decrets.
„ Il fut des citoyens avant qu'il fut des maîtres.
„ Nous rentrons dans les droits qu'ont perdu nos ancê-
tres.
„ Ce peuple fut long-tems par vous-même abuſé ;
„ Il s'eſt laſſé du ſceptre, & le ſceptre eſt briſé.
„ Effacez ces grands noms qui vous gênaient ſans doute,
„ Ces mots de *plein-pouvoir* qu'on hait & qu'on redoute.
„ Jugez au nom du peuple, & tenez au ſénat
„ Non la place du roi, mais celle de l'état.
„ Imitez la Sorbonne, ou craignez ma vengeance.
Le ſénat répondit par un noble ſilence.
Tels dans les murs de Rome abattus & brulans,
Ces ſénateurs courbés ſous le fardeau des ans,
Attendaient fiérement, ſur leur ſiége immobiles,
Les Gaulois & la mort avec des yeux tranquilles.
Buſſy plein de fureur, & non pas ſans effroi :
Obéiſſez, dit-il, tyrans, ou ſuivez moi...
Alors Harlay ſe lève, Harlay, ce noble guide,
Ce chef d'un parlement, juſte autant qu'intrépide,

„ *Las du joug des Capets, qui l'ont tyranniſé,*
„ *Il leur ôte un pouvoir, dont ils ont abuſé ;*
„ *Je vous défends ici d'oſer le reconnaître,*
„ *Songez que déſormais le peuple eſt votre maître.*
„ *Obéiſſez.* *Ces mots prononcés fiérement,*
Portent dans les eſprits un juſte étonnement,
Le ſénat indigné d'une telle inſolence,
Ne pouvant la punir, garde un noble ſilence.
Edition de Londres.

Il se présente aux seize, il demande des fers,
Du front dont il auroit condamné ces pervers.
On voit auprès de lui les chefs de la justice,
Brulant de partager l'honneur de son supplice,
Victimes de la foi qu'on doit aux souverains
Tendre aux fers des tyrans leurs généreuses mains.
Muse, redites-moi ces noms chers à la Frauce,
Consacrez ce héros, qu'opprima la licence,
Le vertueux de Thou, Molé, Scaron, Bayeul,
Potier, cet homme juste, & vous, jeune Longueil,
Vous en qui, pour hâter vos belles destinées,
L'esprit & la vertu devançaient les années;
Tout le sénat, enfin, par les seize enchaîné,
A travers un vil peuple en triomphe est mené,
Dans cet affreux * château, palais de la vengeance,
Qui renferme souvent le crime & l'innocence.
Ainsi ces factieux ont changé tout l'état,
La Sorbonne est tombée, il n'est plus de sénat.
Mais pourquoi ce concours & ces cris lamentables?
Pourquoi ces instrumens de la mort des coupables?
Qui sont ces magistrats, que la main d'un bourreau
Par l'ordre des tyrans précipite au tombeau?
Les vertus dans Paris ont le destin des crimes.
Brisson, Larcher, Tardif, honorables victimes,

VERS 449. De Thou, Augustin de Thou, président, oncle du célèbre historien. Scaron était le bisayeul de Scaron connu par ses poësies, & par l'enjoûment de on esprit.

Nicolas Potier de Novion, surnommé de Blanc-Mény, parce qu'il possédait la terre de ce nom. Il ne fut pas mené à la Bastille avec les autres, mais emprisonné au Louvre, & près d'être condamné à être pendu par les seize.

* La Bastille.

VERS 464. En 1591, un vendredi 15 Novembre, Barnabé Brisson, homme très-savant, & qui faisait les fonctions de premier président en l'abscence d'Achille

Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas,
Mânes trop génereux, vous n'en rougissez pas ;
Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire ;
Et qui meurt pour son roi, meurt toujours avec gloire.
  Cependant la discorde au milieu des mutins,
S'applaudit du succès de ses affreux desseins ;
D'un air fier & content sa cruauté tranquille,
Contemple les effets de la guerre civile,
Dans ces murs tout sanglans des peuples malheureux,
Unis contre leur prince, & divisés entr'eux,
Jouets infortunés des fureurs intestines,
De leur triste patrie avançant les ruines ;
Le tumulte au-dedans, le péril au-dehors,
Et partout les débris, le carnage & les morts.

---

de Harlaix, Claude Larcher, conseiller aux enquêtes, & Jean Tardif, conseiller au châtelet, furent pendus à une poutre dans le petit châtelet par l'ordre des seize. Il est à remarquer, que Hamilton, curé de Saint-Côme, furieux Ligueur, était venu prendre lui-même Tardif dans sa maison, ayant avec lui des prêtres qui servaient d'archers.



CHANT CINQUIÈME.

Les assiégés sont vivement pressés. La discorde excite Jacques Clément à sortir de Paris pour assassiner le roi. Elle appelle du fond des enfers le démon du fanatisme qui conduit ce parricide. Sacrifice des Ligueurs aux esprits infernaux. Henri III est assassiné. Sentimens de Henri IV. Il est reconnu roi par l'armée.

Cependant s'avançaient ces machines mortelles,
Qui portaient dans leur sein la perte des rebelles;
Et le fer & le feu, volant de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroyaient leurs remparts.
Les seize & leur couroux, Mayenne & sa prudence,
D'un peuple mutiné la farouche insolence,
Des docteurs de la loi les scandaleux discours,
Contre le grand Henri n'étaient qu'un vain secours,
La victoire à grand pas s'approchait sur ses traces.
Sixte, Philippe, Rome, éclataient en menaces;

Vers 1. Ce vers dans l'édition de 1723, est précédé des huit vers suivans, retranchés dans les autres éditions.

De la noblesse Anglaise une nombreuse élite,
Par le vaillant Essex, en nos climats conduite,
Prête à nous secourir pour la premiére fois,
S'étonnait en marchant, de servir sous nos rois;
Ils suivaient nos drapeaux dans les champs de Neustrie;
C'est-là qu'ils soutenoient l'honneur de leur patrie,
Orgueilleux de combattre & de vaincre en des lieux,
Où la Seine autrefois vit régner leurs ayeux.
Cependant s'avançaient, &c.

Mais

Mais Rome n'était plus terrible à l'univers :
Ses foudres impuissans se perdaient dans les airs ;
Et du vieux Castillan la lenteur ordinaire
Privait les assiégés d'un secours nécessaire.
Ses soldats dans la France errans de tous côtés,
Sans secourir Paris, désolaient nos cités.
Le perfide attendait que la Ligue épuisée,
Pût offrir à son bras une conquête aisée,
Et l'appui dangereux de sa fausse amitié
Leur préparait un maître au lieu d'un allié ;
Lorsque d'un furieux la main déterminée
Sembla pour quelque tems changer la destinée.
Vous, des murs de Paris tranquilles habitans,
Que le ciel a fait naître en de plus heureux tems,
Pardonnez, si ma main retrace à la mémoire,
De vos ayeux séduits la criminelle histoire,
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point sur vous,
Votre amour pour vos rois les a réparés tous.
L'église a de tout tems produit des solitaires,
Qui rassemblés entr'eux sous des règles sévères,
Et distingués en tout du reste des mortels,
Se consacraient à Dieu par des vœux solemnels.
Les uns sont demeurés dans une paix profonde,
Toujours inaccessible aux vains attraits du monde ;
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les humains qu'ils auraient pu servir.
Les autres à l'état rendus plus nécessaires,
Ont éclairé l'église, ont monté dans les chaires ;
Mais souvent enivrés de ces talens flatteurs,
Répandus dans le siècle, ils en ont pris les mœurs.
Leur sourde ambition n'ignore point les brigues ;
Souvent plus d'un pays s'est plaint de leurs intrigues :
Ainsi chez les humains, par un abus fatal,
Le bien le plus parfait est la source du mal.
Ceux qui de Dominique ont embrassé la vie,
Ont vu long-tems leur gloire en Espagne établie ;
Et de l'obscurité des plus humbles emplois,
Ont passé tout-à coup dans les palais des rois.
Avec non moins de zèle & bien moins de puissance
Cet ordre respecté fleurissait dans la France,

Protegé par les rois, paisible, heureux enfin,
Si le traître Clément n'eût été dans son sein.
Clément dans la retraite avait dès son jeune âge
Porté les noirs accès d'une vertu sauvage :
Esprit faible, & crédule en sa dévotion,
Il suivait le torrent de la rébellion.
Sur ce jeune insensé la discorde fatale
Répandit le venin de sa bouche infernale.
Prosterné chaque jour aux pieds des saints autels,
Il fatiguait les cieux de ses vœux criminels.
On dit, que tout souillé de cendre & de poussière,
Un jour il prononça cette horrible prière :
« Dieu qui venges l'église & punis les tyrans,
„ Te verra-t-on sans cesse accabler tes enfans,
„ Et d'un roi qui t'outrage armant les mains impures,
„ Favoriser le meurtre, & bénir les parjures ?
„ Grand Dieu! par tes fléaux c'est trop nous éprouver;
„ Contre tes ennemis daigne enfin t'élever ;
„ Détourne loin de nous la mort & la misère ;
„ Délivre-nous d'un roi donné dans ta colère.
„ Viens, des cieux enflammés abbaisse la hauteur,
„ Fais marcher devant toi l'ange exterminateur ;
„ Viens, descends, arme-toi, que ta foudre enflâmée
„ Frappe, écrase à nos yeux leur sacrilége armée,
„ Que les chefs, les soldats, les deux rois expirans,
„ Tombent comme la feuille éparse au gré des vents ;
„ Et que sauvés par toi, nos Ligueurs catholiques
„ Sur leurs corps tout sanglans t'adressent leurs cantiques.
La discorde attentive en traversant les airs,
Entend ces cris affreux & les porte aux enfers.
Elle amène à l'instant de ces royaumes sombres,
Le plus cruel tyran de l'empire des ombres.

Vers 53. Jacques Clément, de l'ordre des Dominicains, natif de Sorbonne, village près de Sens, était âgé de vingt-quatre ans & demi, & venait de recevoir l'ordre de prêtrise lorsqu'il commit ce parricide.

Il vient, le FANATISME est son horrible nom :
Enfant dénaturé de la religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
Et reçu dans son sein, l'embrasse & le déchire.
C'est lui qui dans Rabah, sur les bords de l'Arnon,
Guidait les descendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloc, leur dieu, des mères gémissantes
Offraient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le serment inhumain :
Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main.
C'est lui qui de Calchas ouvrant la bouche impie,
Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita long-tems.
A l'affreux Teutatès il offrit ton encens.
Tu n'as pas oublié ces sacrés homicides,
Qu'à tes indignes dieux présentaient tes Druides.
Du haut du Capitole il criait aux païens :
Frappez, exterminez, déchirez les chrétiens.
Mais lorsqu'au fils de Dieu Rome enfin fut soumise,

VERS 81. Après ces vers on lit dans l'édition de 1723.

Les enfers sont émus de ces accens funèbres :
Un monstre en ce moment sort du fond des ténèbres,
Monstre qui de l'abîme & de ses noirs démons
Réunit dans son sein la rage & les poisons ;
Cet enfant de la nuit, fécond en artifices,
Sait ternir les vertus, sait embellir les vices,
Sait donner par l'éclat de ses pinceaux trompeurs
Aux forfaits les plus grands, les plus nobles couleurs.
C'est lui, qui sous la cendre & couvert d'un cilice,
Saintement aux mortels enseigne l'injustice.

VERS 87. Pays des Ammonites, qui jettaient leurs enfans dans les flâmes au son des tambours & des trompettes, en l'honneur de la divinité, qu'ils adoraient sous le nom de Moloc.

VERS 96. Teutatès était un des dieux des Gaulois. Il n'est pas sûr que ce fût le même que Mercure ; mais il est constant qu'on lui sacrifiait des hommes.

Du Capitole en cendre il passa dans l'église ;
Et dans les cœurs chrétiens inspirant ses fureurs,
De martyrs qu'ils étaient, les fit persécuteurs.
Dans Londre il a formé la secte turbulente,
Qui sur un roi trop faible a mis sa main sanglante.
Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,
Ces buchers solemnels, où des Juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyés par des prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.

Toujours il revêtait dans ses déguisemens,
Des ministres des cieux les sacrés ornemens :
Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle,
Pour des crimes nouveaux une forme nouvelle.
L'audace & l'artifice en firent les apprêts.
Il emprunte de Guise & la taille & les traits,
De ce superbe Guise, en qui l'on vit paraître
Le tyran de l'état, & le roi de son maître,
Et qui toujours puissant, même après son trépas,
Traînait encor la France à l'horreur des combats.
D'un casque redoutable il a chargé sa tête :
Un glaive est dans sa main au meurtre toujours prête ;
Son flanc même est percé des coups dont autrefois
Ce héros factieux fut massacré dans Blois,
Et la voix de son sang, qui coule en abondance,
Semble accuser Valois, & demander vengeance.

Ce fut dans ce terrible & lugubre appareil,
Qu'au milieu des pavots que verse le sommeil,
Il vint trouver Clément au fond de sa retraite.
La superstition, la cabale inquiète,
Le faux zèle enflammé d'un courroux éclatant,
Veillaient tous à sa porte, & l'ouvrent à l'instant.
Il entre, & d'une voix majestueuse & fière :

VERS 105.

Dans Londre il inspira ce peuple de Sectaires,
Trembleurs, indépendans, puritains, unitaires :
Première édition de Londres.

VERS 106. Les enthousiastes, qui étaient appellés INDEPENDANS, furent ceux qui eurent le plus de part à la mort de Charles I roi d'Angleterre.

Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux & ta prière;
Mais n'aura-t-il de toi, pour culte & pour encens,
Qu'une plainte éternelle & des vœux impuissans ?
Au dieu que sert la Ligue il faut d'autres offrandes;
Il exige de toi les dons que tu demandes.
Si Judith autrefois, pour sauver son pays,
N'eût offert à son dieu que des pleurs & des cris :
Si craignant pour les siens, elle eût craint pour sa vie,
Judith eût vu tomber les murs de Béthulie.
Voilà les saints exploits que tu dois imiter;
Voilà l'offrande enfin que tu dois présenter.
Mais tu rougis déja de l'avoir différée....
Cours, vole, & que ta main dans le sang consacrée,
Délivrant les Français de leur indigne roi,
Venge Paris & Rome, & l'univers, & moi.
Par un assassinat Valois trancha ma vie,
Il faut d'un même coup punir sa perfidie;
Mais du nom d'assassin ne prens aucun effroi :
Ce qui fut crime en lui, sera vertu dans toi.
Tout devient légitime à qui venge l'église :
Le meurtre est juste alors, & le ciel l'autorise.
Que dis-je! Il le commande; il t'instruit par ma voix,
Qu'il a choisi ton bras pour la mort de Valois :
Heureux si tu pouvais, consommant sa vengeance,
Joindre le Navarrois au tyran de la France,
Et si de ces deux rois tes citoyens sauvés,

VERS 134. On imprima à Paris, & on débita publiquement en 1589. une relation du martyre de frère Jacques Clément, dans laquelle on assurait, qu'un ange lui avait apparu, lui avait montré une épée nue, & lui avait ordonné de tuer le tyran.

Cet écrit se trouve dans la satyre MENIPPE'E.

VERS 140. Frère Jacques Clément étant déja à Saint-Clou, quelques personnes que se défiaient de lui, l'épièrent pendant la nuit : ils le trouvèrent dormant d'un profond sommeil, son bréviaire auprès de lui ouvert à l'article de Judith.

Te pouvaient.... Mais les tems ne sont pas arrivés.
Bourbon doit vivre encore, & Dieu qu'il persécute,
Réserve à d'autres mains la gloire de sa chute.
Toi, de ce Dieu jaloux remplis les grands desseins,
Et reçois ce présent qu'il te fait par mes mains.
Le fantôme, à ces mots, fait briller une épée,
Qu'aux infernalles eaux la haine avait trempée;
Dans la main de Clément il met ce don fatal,
Il fuit, & se replonge au séjour infernal.
Trop aisément trompé le jeune solitaire
Des intérêts des cieux se crut dépositaire.
Il baise avec respect ce funeste présent;
Il implore à genoux le bras du Tout-Puissant;
Et plein du monstre affreux dont la fureur le guide,
D'un air sanctifié s'apprête au parricide.
Combien le cœur de l'homme est soumis à l'erreur!
Clément goûtait alors un paisible bonheur.
Il était animé de cette confiance
Que dans le cœur des saints affermit l'innocence;
Sa tranquille fureur marche les yeux baissés;
Ses sacriléges vœux au ciel sont adressés;
Son front de la vertu porte l'empreinte austère,
Et son fer parricide est caché sous sa haire.
Il marche: ses amis instruits de son dessein,
Et de fleurs sous ses pas parfumant son chemin,
Remplis d'un saint respect, aux portes le conduisent,
Bénissent son dessein, l'encouragent, l'instruisent,
Placent déja son nom parmi les noms sacrés,
Dans les fastes de Rome à jamais révérés,
Le nomment à grands cris le vengeur de la France,
Et l'encens à la main l'invoquent par avance.
C'est avec moins d'ardeur, avec moins de transport,
Que les premiers chrétiens, avides de la mort,
Intrépides soutiens de la foi de leurs pères,
Au martyre autrefois accompagnaient leurs frères,

Vers 180. Il jeûna, se confessa, & communia avant de partir pour aller assassiner le roi.

Enviaient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baisaient en pleurant les traces de leurs pas.
Le fanatique aveugle, & le chrétien sincère,
Ont porté trop souvent le même caractère;
Ils ont même courage, ils ont mêmes desirs;
Le crime a ses héros, l'erreur a ses martyrs;
Du vrai zèle & du faux, vains juges que nous sommes,
Souvent des scélérats ressemblent aux grands-hommes.
  Mayenne, dont les yeux savent tout éclairer,
Voit le coup qu'on prépare & feint de l'ignorer.
De ce crime odieux son prudent artifice
Songe à cueillir le fruit sans en être complice;
Il laisse avec adresse aux plus séditieux
Le soin d'encourager ce jeune furieux.
  Tandis que de Ligueurs une troupe homicide
Aux portes de Paris conduisait le perfide,
Des Seize en même-tems le sacrilège effort,
Sur cet événement interrogeait le sort.
Jadis de Médicis l'audace curieuse
Chercha de ces secrets la science odieuse,
Approfondit long-tems cet art surnaturel,
Si souvent chimérique, & toujours criminel.
Tout suivit son exemple, & le peuple imbécille,

VERS 201.

On ne distingue point le vrai zèle & le faux,
Comme la vérité, l'erreur a ses héros.

Première édition de Londrés.

VERS 213. Catherine de Médicis avait mis la magie si fort à la mode en France, qu'un prêtre nommé *Sechelles*, qui fut brûlé en Grève, sous Henri III, pour *sorcellerie*, accusa douze cens personnes de ce prétendu crime. L'ignorance & la stupidité étaient poussées si loin dans ces tems-là, qu'on n'entendait parler que d'exorcismes & de condamnations au feu. On trouvait partout des hommes assez sots pour se croire magiciens, & des juges superstitieux, qui les punissaient de bonne foi comme tels.

Des vices de la cour imitateur servile,
Epris du merveilleux, amant des nouveautés.
S'abandonnait en foule à ces impiétés.
Dans l'ombre de la nuit, sous une voute obscure,
Le silence a conduit leur assemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau,
S'élève un vil autel dressé sur un tombeau ;
C'est-là que des deux rois on plaça les images,
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.
Leurs sacriléges mains ont mêlé sur l'autel,
A des noms infernaux, le nom de l'Eternel.
Sur ces murs ténébreux cent lances sont rangées;
Dans des vases de sang leurs pointes sont plongées ;
Appareil menaçant de leur mystère affreux
Le prêtre de ce temple est un de ces Hébreux,
Qui proscrits sur la terre, & citoyens du monde,
Portent de mers en mers leur misère profonde,
Et d'un antique amas de superstitions
Ont rempli dès long-tems toutes les nations.
D'abord autour de lui les Ligueurs en furie
Commencent à grands cris ce sacrifice impie.
Leurs parricides bras se lavent dans le sang,
De Valois sur l'autel ils vont percer le flanc.
Avec plus de terreur, & plus encor de rage;
De Henri sous leurs pieds ils renversent l'image;
Et pensent que la mort, fidelle à leur courroux,
Va transmettre à ces rois l'atteinte de leurs coups.

VERS 230. Dans l'édition de 1723, & les suivantes
Là sont les instrumens de ces sombres mystères,
Des métaux constellés, d'inconnus caractères ;
Des vases pleins de sang & de serpens affreux :
Le prêtre de ce temple est un de ces Hébreux,
Qui proscrits sur la terre, & citoyens du monde
Vont porter en tous lieux leur misère profonde, &c.

VERS 244. Plusieurs prêtres Ligueurs avaient fait faire de petites images de cire, qui représentaient Henri III & le roi de Navarre ; ils les mettaient sur l'au-

ébreu joint cependant la priére au blasphême:
Il invoque l'abîme, & les cieux, & Dieu même,
Tous ces impurs esprits qui troublent l'univers,
Et le feu de la foudre, & celui des enfers.
Tel fut dans Gelboa le secret sacrifice
Qu'à ses dieux infernaux offrit la pyhtonisse,
Alors qu'elle évoqua devant un roi cruel,
Le simulacre affreux du prêtre Samuel.
Ainsi contre Juda, du haut de Samarie,
Des prophètes menteurs tonnait la bouche impie;
Ou tel chez les Romains l'inflexible Ateïus
Maudit au nom des dieux les armes de Crassus.
Aux magiques accens que sa bouche prononce,
Les Seize osent du ciel attendre la réponse;
A dévoiler leur sort ils pensent le forcer:
Le ciel pour les punir voulut les exaucer.
Il interrompt pour eux les loix de la nature,
De ces antres muets sort un triste murmure,
Les éclairs redoublés dans la profonde nuit,
Poussent un jour affreux qui renaît & qui fuit.
Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire,
Apparait à leurs yeux sur un char de victoire;
Des lauriers couronnaient son front noble & serein,
Et le sceptre des rois éclatait dans sa main:

---

tel, les perçaient pendant la Messe quarante jours consécutifs, & le quarantiéme jour les perçaient au cœur.

Vers 245. C'était, pour l'ordinaire, des Juifs que l'on se servait pour faire des opérations magiques Cette ancienne superstition vient des secrets de la cabale dont les Juifs se disaient seuls dépositaires. Catherine de Médicis, la Maréchale d'Ancre, & beaucoup d'autres employérent des Juifs à ces prétendus sortiléges.

Vers 255. Ateïus, tribun du peuple, ne pouvant empêcher Crassus de partir pour aller contre les Parthes, porta un brazier ardent à la porte de la ville par où Crassus sortait, y jetta certaines herbes, & maudit l'expédition de Crassus en invoquant des divinités infernales.

L'air s'embrase à l'instant par les traits du tonnerre;
L'autel couvert de feux tombe, & fuit sous la terre;
Et les Seize éperdus, l'Hébreu saisi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime & leur terreur.
 Ces tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable,
Annonçaient à Valois sa perte inévitable.
Dieu du haut de son trône avait compté ses jours,
Il avoit loin de lui retiré son secours;
La mort impatiente attendait sa victime,
Et pour perdre Valois, Dieu permettait un crime.
Clément au camp royal a marché sans effroi.
Il arrive, il demande à parler à son roi;
Il dit, que dans ces lieux amené par Dieu même;
Il y vient rétablir les droits du diadême,
Et révéler au roi des secrets importans.
On l'interroge, on doute, on l'observe long-tems;
On craint sous cet habit un funeste mystère.
Il subit sans allarme un examen sévère;
Il satisfait à tout avec simplicité;
Chacun dans ses discours croit voir la vérité.
La garde aux yeux du roi le fait enfin paraître.
L'aspect du souverain n'étonna point ce traître.
D'un air humble & tranquille il fléchit les genoux;
Il observe à loisir la place de ses coups,
Et le mensonge adroit, qui conduisait sa langue,
Lui dicta cependant sa perfide harangue.
 Souffrez, dit-il, grand roi, que ma timide voix
S'adresse au Dieu puissant qui fait regner les rois;
Permettez, avant tout, que mon cœur le bénisse
Des biens que va sur vous répandre sa justice.
Le vertueux Potier, le prudent Villeroi,
Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi;

VERS 299. Potier, président du parlement, dont il est parlé ci devant.

Villeroi, qui avait été secrétaire d'état sous Henri III, & qui avait pris le parti de la Ligue pour avoir été insulté en présence du roi, par le duc d'Espernon.

Harlay, le grand Harlay, dont l'intrépide zèle
Fut toujours formidable à ce peuple infidèle,
Du fond de sa prison réunit tous les cœurs,
Rassemble vos sujets, & confond les Ligueurs.
Dieu qui bravant toujours les puissans & les sages,
Par la main la plus faible accomplit ses ouvrages,
Devant le grand Harlay lui-même m'a conduit.
Rempli de sa lumière, & par sa bouche instruit,
J'ai volé vers mon prince, & vous rends cette lettre,
Qu'à mes fidelles mains Harlay vient de remettre.
  Valois reçoit la lettre avec empressement.
Il bénissait les cieux d'un si prompt changement.
Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma justice,
Récompenser ton zèle & payer ton service?
En lui disant ces mots, il lui tendait les bras:
Le monstre au même instant tire son coutelas,
L'en frappe, & dans le flanc l'enfonce avec furie.
Le sang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'écrie,
Mille bras sont levés pour punir l'assassin:
Lui, sans baisser les yeux, les voit avec dédain;
Fier de son parricide, & quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour récompense,
De la France & de Rome il croit être l'appui,
Il pense voir les cieux qui s'entrouvrent pour lui,
Et demandant à Dieu la palme du martyre,
Il bénit, en tombant, les coups dont il expire.
Aveuglement terrible, affreuse illusion!
Digne à la fois d'horreur & de compassion,
Et de la mort du roi moins coupable peut-être
Que ces lâches docteurs, ennemis de leur maître,
Dont la voix, répandant un funeste poison,
D'un faible solitaire égara la raison.
    Déja Valois touchait à son heure dernière;

Vers 301. Achille de Harlay, qui était alors gardé à la bastille par Bussy le-Clerc.

Jacques Clément présenta au roi une lettre de la part de ce magistrat. On n'a point su si la lettre était contrefaite ou non.

Ses yeux ne voyaient plus qu'un reste de lumière ;
Ses courtisans en pleurs autour de lui rangés,
Par leurs desseins divers en secret partagés,
D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
Exprimaient des douleurs, ou sincères, ou feintes.
Quelques-uns, que flattait l'espoir du changement,
Du danger de leur roi s'affligeaient faiblement ;
Les autres, qu'occupait leur crainte intéressée,
Pleuraient au lieu du roi leur fortune passée.
  Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs ;
Henri, vous répandiez de véritables pleurs.
Il fut votre ennemi ; mais les cœurs nés sensibles
Sont aisément émus dans ces momens horribles ;
Henri ne se souvint que de son amitié ;
En vain son intérêt combattait sa pitié ;
Ce Héros vertueux se cachait à lui-même
Que la mort de son roi lui donne un diadême.
  Valois tourna sur lui, par un dernier effort,
Ses yeux appesantis qu'allait fermer la mort ;
Et touchant de sa main ses mains victorieuses ;
Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuses,
L'univers indigné doit plaindre votre roi :
Vous, Bourbon, combattez, regnez, & vengez moi !
Je meurs, & je vous laisse, au milieu des orages,
Assis sur un écueil couvert de mes naufrages ;
Mon trône vous attend, mon trône vous est dû,
Jouissez de ce bien par vos mains défendu :
Mais songez que la foudre en tout tems l'environne ;
Craignez en y montant celui qui vous le donne.
Puissiez vous, détrompé d'un dogme criminel,
Rétablir de vos mains son culte & son autel.
Adieu, regnez heureux, qu'un plus puissant génie,
Du fer des assassins défende votre vie.
Vous connaissez la Ligue, & vous voyez ses coups,
Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous ;
Peut être un jour viendra qu'une main plus barbare.
Juste ciel ! épargnez une vertu si rare.
Permettez ! ..., à ces mots l'impitoyable mort

VERS 371. Henri III mourut de sa blessure le trois.

Vient fondre ſur ſa tête, & termine ſon ſort.
Au bruit de ſon trépas Paris ſe livre en proie
Aux tranſports odieux de ſa coupable joie ;
De cent cris de victoire ils rempliſſent les airs :
Les travaux ſont ceſſés, les temples ſont ouverts,
De courronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes,
Ils conſacrent ce jour à d'éternelles fêtes.
Bourbon n'eſt à leurs yeux qu'un héros ſans appui,
Qui n'a plus que ſa gloire & ſa valeur pour lui.
Pourra-t-il réſiſter à la Ligue affermie,
A l'Egliſe en courroux, à l'Eſpagne ennemie,
Aux traits du Vatican ſi craints, ſi dangereux,
A l'or du nouveau monde encor plus puiſſant qu'eux ?
Déja quelques guerriers, funeſtes politiques,
Plus mauvais citoyens que zélés catholiques,
D'un ſcrupule affecté colorant leur deſſein,

ſiéme d'Août à deux heures du matin, à Saint-Cloud, mais non point dans la même maiſon, où il avait pris avec ſon frère la réſolution de la S. Barthelemi, comme l'ont écrit pluſieurs hiſtoriens ; car cette maiſon n'était point encore bâtie du tems de la S. Barthelemi.

VERS 378. Il y avait dans toutes les éditions, & même dans celle de 1751, les vers ſuivans qui terminaient le chant.

Inſenſés qu'ils étaient ! ils ne découvraient pas,
Les abîmes profonds qu'ils creuſaient ſous leurs pas ;
Ils devaient bien plutôt, prévoyant leurs miſères,
Changer ce vain triomphe en des larmes amères ;
Ce vainqueur, ce héros qu'ils oſaient défier,
Henri du haut du trône allait les foudroyer.
Le ſceptre dans ſa main rendu plus redoutable,
Annonce à ces mutins leur perte inévitable ;
Devant lui tous les chefs ont fléchi les genoux,
Pour leur roi légitime ils l'ont reconnu tous ;
Et certains deſormais du deſtin de la guerre,
Ils jurent de le ſuivre aux deux bouts de la terre.

Séparent leurs drapeaux des drapeaux de Calvin;
Mais le reſte enflammé d'une ardeur plus fidelle
Pour la cauſe des rois redouble encor ſon zèle.
Ces amis éprouvés, ces généreux ſoldats
Que long-tems la victoire a conduit ſur ſes pas,
De la France incertaine ont reconnu le maître;
Tout leur camp réuni le croit digne de l'être.
Ces braves chevaliers, les Givris, les Daumonts,
Les grands Montmorencis, les Sancis, les Crillons,
Lui jurent de le ſuivre aux deux bouts de la terre:
Moins faits pour diſputer, que formés pour la guerre,
Fidèles à leur Dieu, fidèles à leurs loix,
C'eſt l'honneur qui leur parle, ils marchent à ſa voix.

Mes amis, dit Bourbon, c'eſt vous dont le courage
Des héros de mon ſang me rendra l'héritage;
Les pairs & l'huile ſainte, & le ſacre des rois
Font les pompes du trône, & ne font pas mes droits.
C'eſt ſur un bouclier qu'on vit vos premiers maîtres
Recevoir les ſermens de vos braves ancêtres.
Le champ de la victoire eſt le temple où vos mains
Doivent aux nations donner leurs ſouverains.
C'eſt ainſi qu'il s'explique; & bientôt il s'apprête
A mériter ſon trône en marchant à leur tête.



CHANT SIXIÉME.

Aprè's la mort de Henri III, les états de la Ligue s'assemblent dans Paris pour choisir un roi. Tandis qu'ils sont occupés de leurs délibérations, Henri IV livre un assaut à la ville; l'assemblée des états se sépare : ceux qui la commposaient vont combattre sur les remparts : description de ce combat. Apparition de S. Louis à Henri IV.

C'Est un usage antique, & sacré parmi nous,
Quand la mort sur le trône étend ses rudes coups;
Et que du sang des rois si chers à la patrie,
Dans ses derniers canaux la source s'est tarie,
Le peuple au même instant rentre en ses premiers droits;
Il peut choisir un maître, il peut changer ses loix :
Les états assemblés, organes de la France,
Nomment un souverain, limitent sa puissance;
Ainsi de nos ayeux les augustes decrets
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.
La Ligue audacieuse, inquiéte, aveuglée,
Ose de ces états ordonner l'assemblée,
Et croit avoir acquis par un assassinat
Le droit d'élire un maître, & de changer l'état.
Ils pensaient, à l'abri d'un trône imaginaire,
Mieux repousser Bourbon, mieux tromper le vulgaire.
Ils croyaient qu'un monarque uniroit leurs desseins,
Que sous ce nom sacré leurs droits seraient plus saints;
Qu'injustement élu, c'était beaucoup de l'être;

Vers 12. Comme on a plus d'égard dans un poëme épique à l'ordonnance du dessein qu'à la chronologie, on a placé immédiatement après la mort d Henri III les états de Paris, qui ne se tinrent effectivement que quatre ans après.

Et qu'enfin, tel qu'il soit, le Français veut un maître.
Bientôt à ce conseil accourent à grand bruit.
Tous ces chefs obstinés qu'un fol orgueil conduit,
Les Lorrains, les Nemours, des prêtres en furie,
L'ambassadeur de Rome, & celui d'Ibérie.
Ils marchent vers le Louvre, ou par un nouveau choix
Ils allaient insulter aux mânes de nos rois.
Le luxe toujours né des misères publiques,
Prépare avec éclat ces états tyranniques.
Là ne parurent point ces princes, ces seigneurs,
De nos antiques pairs augustes successeurs;
Qui près des rois assis, nés juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus ont encor l'apparence
Là de nos parlemens les sages députés,
Ne défendirent point nos faibles libertés.
Ont n'y vit point des lys l'appareil ordinaire;
Le Louvre est étonné de sa pompe étrangère.
Là le légat de Rome est d'un siège honoré,
Près de lui pour Mayenne un dais est préparé.
Sous un dais on lisait ces mots épouvantables:
" Rois, qui jugez la terre, & dont les mains coupables
" Osent tout entreprendre & ne rien épargner,
" Que la mort de Valois vous apprenne à regner.
On s'assemble, & déja les partis, les cabales
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.
Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
L'un, des faveurs de Rome esclave ambitieux,
S'adresse au légat seul, & devant lui déclare
Qu'il est tems que les lys rampent sous la thiare;
Qu'on érige à Paris ce sanglant tribunal,
Ce monument affreux du pouvoir monacal,
Que l'Espagne a reçu, mais qu'elle même abhorre,
Qui venge les autels, & qui les deshonore,
Qui tout couvert de sang, de flammes entouré,
Egorge les mortels avec un fer sacré;
Comme si nous vivions dans ces tems déplorables,

VERS 50. L'INQUISITION, que les ducs de Guise voulurent établir en France.

Où la terre adorait des dieux impitoyables,
Que des prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantaient d'appaiſer par le ſang des humains.
Celui-ci corrompu par l'or de l'Ibérie,
A l'Eſpagnol qu'il hait, veut vendre ſa patrie.
Mais un parti puiſſant d'une commune voix,
Plaçait déja Mayenne au trône de nos rois.
Ce rang manquait encore à ſa vaſte puiſſance;
Et de ſes vœux hardis l'orgueilleuſe eſpérance,
Dévorait en ſecret dans le fond de ſon cœur,
De ce grand nom de roi le dangereux honneur.
Soudain Potier ſe lève, & demande audience:
La rigide vertu faiſoit ſon éloquence.
Dans ce tems malheureux par le crime infecté,
Potier fut toujours juſte, & pourtant reſpecté.
Souvent on l'avait vu par ſa mâle conſtance
De leurs emportemens réprimer la licence,
Et conſervant ſur eux ſa vieille autorité,
Leur montrer la juſtice avec impunité.
Il élève ſa voix, on murmure, on s'empreſſe,
On l'entoure, on l'écoute, & le tumulte ceſſe.
Ainſi dans un vaiſſeau qu'ont agité les flots,
Qand l'air n'eſt plus frappé des cris des matelots.
On n'entend que le bruit de la proue écumante,
Qui fend d'un cours heureux la mer obéiſſante.
Tel paraiſſait Potier dictant ſes juſtes loix,
Et la confuſion ſe taiſait à ſa voix.
« Vous deſtinez, dit-il, Mayenne au rang ſuprême
„ Je conçois votre erreur, je l'excuſe moi-même.
„ Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir;
„ Et je le choiſirais, ſi je pouvais choiſir.

VERS 67. Potier de Blanc-Meny, préſident du parlement, dont il eſt queſtion dans le quatriéme & cinquiéme chant.

Il demanda publiquement au duc de Mayenne la permiſſion de ſe retirer vers Henri IV. Je vous regarderai toute ma vie comme mon bienfaiteur, lui dit-il, mais je ne puis vous regarder comme mon maître.

„ Mais nous avons nos loix, & ce héros insigne,
„ S'il prétend à l'empire, en est dès-lors indigne.
Comme il disait ces mots, Mayenne entre soudain
Avec tout l'appareil qui suit un souverain.
Potier le voit entrer, sans changer de visage :
„ Oui, prince, poursuit-il d'un ton plein de courage,
„ Je vous estime assez pour oser, contre vous,
„ Vous adresser ma voix pour la France & pour nous.
„ Envain nous prétendons le droit d'élire un maître.
„ La France a des Bourbons, & Dieu vous a fait naître
„ Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper,
„ Pour soutenir leur trône, & non pour l'usurper.
„ Guise du sein des morts n'a plus rien à prétendre,
„ Le sang d'un souverain doit suffire à sa cendre ;
„ S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé :
„ Changez avec l'état que le ciel a changé :
„ Périsse avec Valois votre juste colère.
„ Bourbon n'a point versé le sang de votre frère.
„ Le ciel, ce juste ciel, qui vous chérit tous deux,
„ Pour vous rendre ennemis, vous fit trop vertueux.
„ Mais j'entends le murmure & la clameur publique.
„ J'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique :
„ Je vois d'un zèle faux nos prêtres emportés,
„ Qui le fer à la main.... Malheureux, arrêtés,
„ Quelle loi, quel exemple, ou plutôt quelle rage
„ Peut à l'Oint du Seigneur arracher votre hommage :
„ Le fils de Saint Louis parjure à ses sermens,
„ Vient-il de nos autels briser les fondémens ?
„ Aux pieds de ces autels il demande à s'instruire,
„ Il aime, il suit les loix dont vous bravez l'empire.
„ Il sait dans toute secte honorer les vertus,
„ Respecter votre culte, & même vos abus.
„ Il laisse au Dieu vivant, qui voit ce que nous sommes,
„ Le soin que vous prenez de condamner les hommes.
„ Comme un roi, comme un père, il vient vous gouverner :
„ Et plus chrétien que vous, il vient vous pardonner.
„ Tout est libre avec lui. Lui seul ne peut-il l'être ?
„ Quel droit vous a rendus juges de votre maître ?

„ Infidèles paſteurs, indignes citoyens !
„ Que vous reſſemblez mal à ces premiers chrétiens,
„ Qui bravant tous ces dieux de métal ou de plâtre,
„ Marchaient ſans murmurer ſous un maître idolâtre,
„ Expiraient ſans ſe plaindre, & ſur les échaffauts,
„ Sanglans, percés des coups, béniſſaient leurs bourreaux !
„ Eux ſeuls étaient chrétiens, je n'en connais point d'autres.
„ Ils mouraient pour leurs rois, vous maſſacrez les vôtres ;
„ Et Dieu, que vous peignez implacable, & jaloux,
„ S'il aime à ſe venger, barbares, c'eſt de vous.
A ce hardi diſcours aucun n'oſait répondre ;
Par des traits trop puiſſans ils ſe ſentaient confondre ;
Ils repouſſaient en vain de leur cœur irrité,
Cet effroi qu'aux méchans donne la vérité,
Le dépit & la crainte agitaient leurs penſées,
Quand ſoudain mille voix juſqu'au ciel élancées,
Font par tout retentir avec un bruit confus :
Aux armes, citoyens, ou nous ſommes perdus.
Les nuages épais que formait la pouſſière,
Du ſoleil dans les champs dérobaient la lumière.
Des tambours, des clairons le ſon rempli d'horreur,
De la mort qui les ſuit était l'avant-coureur.
Tels des antres du nord échappés ſur la terre,
Précédés par les vents, & ſuivis du tonnerre,
D'un tourbillon de poudre obſcurciſſant les airs,
Les orages fougueux parcourent l'univers.
C'était du grand Henri la redoutable armée,
Qui laſſe du repos, & de ſang affamée,
Faiſait entendre au loin ſes formidables cris,
Rempliſſait la campagne, & marchait vers Paris.
Bourbon n'employait point ces momens ſalutaires,
A rendre au dernier roi les honneurs ordinaires,
A parer ſon tombeau de ces titres brillans
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans ;
Ses mains ne chargeaient point ces rives deſolées,
De l'appareil pompeux de ces vains mauſolées,
Par qui, malgré l'injure & des tems & du ſort,

La vanité des grands triomphe de la mort.
Il voulait à Valois, dans la demeure ſombre,
Envoyer des tributs plus dignes de ſon ombre,
Punir ſes aſſaſſins, vaincre ſes ennemis,
Et rendre heureux ſon peuple, après l'avoir ſoumis.
Au bruit inopiné des aſſauts qu'il prépare,
Des états conſternés le conſeil ſe ſépare :
Mayenne au même inſtant court au haut des remparts,
Le ſoldat raſſemblé vole à ſes étendarts:
Il inſulte à grands cris le Héros qui s'avance.
Tout eſt prêt pour l'attaque, & tout pour la défenſe.
Paris n'était point tel en ces tems orageux,
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.
Cent forts qu'avaient bâtis la fureur & la crainte,
Dans un moins vaſte eſpace enfermaient ſon enceinte.
Ces fauxbourgs aujourd'hui ſi pompeux & ſi grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tout tems,
D'une immenſe cité ſuperbes avenues,
Où nos palais dorés ſe perdent dans les nues,
Etaient de longs hameaux d'un rempart entourés,
Par un foſſé profond de Paris ſéparés.
Du côté du levant bientôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche, & la mort le devance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts,
Des mains des aſſiégeans, & du haut des remparts.
Ces remparts menaçans, leurs tours & leurs ouvrages,
S'écroulent ſous les traits de ces brûlans orages;
On voit les bataillons rompus & renverſés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres diſperſés.
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre,
Et chacun des partis combat avec la foudre.
Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas.
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage,
Et le fer dans leurs mains ſuffiſait à leur rage.
De leurs cruels enfans l'effort induſtrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.
On entendait gronder ces bombes effroyables,

Des troubles de la Flandre enfans abominables.
Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé
Vole avec la prison qui le tient renfermé ;
Il la brise, & la mort en sort avec furie.

Avec plus d'art encore, & plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abîmes ouverts,
Des noirs torrens de souffre épandus dans les airs,
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.
Ce sont-là les dangers où Bourbon va s'offrir,
C'est par-là qu'à son trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes ;
L'enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs têtes,
Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du roi ;
Ils ne regardent qu'elle, & marchent sans effroi.
Mornay parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave, & non moins intrépide,
Incapable à la fois de crainte & de fureur,
Sourd au bruit des canon, calme au sein de l'horreur,
D'un œil ferme & stoïque, il regarde la guerre
Comme un fleau du ciel, affreux, mais nécessaire.
Il marche en philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son maître, & le suit.

Ils descendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de sang rendait inaccessible.
C'est-là que le danger ranime leurs efforts :
Ils comblent les fossés de fascines, de morts ;
Sur ces morts entassés ils marchent, ils s'avançent,
D'un cours précipité sur la brêche ils s'élancent :
Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,

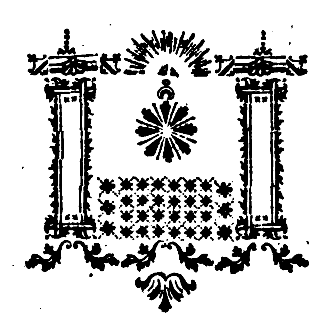
Vers 200. C'est dans les guerres de Flandres, sous Phillippe II, qu'un ingénieur Italien fit usage des bombes pour la premiére fois. Presque tous nos arts sont dûs aux Italiens.

Henri vole à leur tête, & monte le premier.
Il monte : il a déja de ses mains triomphantes
Arboré de ses lys les enseignes flottantes.
Les Ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi,
Ils semblaient respecter leur vainqueur & leur roi.
Ils cédaient : mais Mayenne à l'instant les ranime,
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime;
Leurs bataillons serrés pressent de toutes parts,
Ce roi dont ils n'osaient soutenir les regards.
Sur le mur avec eux la discorde cruelle
Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle :
Le soldat à son gré sur ce funeste mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.
Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre :
Un farouche silence, enfant de la fureur,
A ces bruyans éclats succède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage
On saisit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.
Dans ses fatales mains la victoire incertaine
Tient encor près des lys l'étendart de Lorraine.
Les assiégeans surpris sont par-tout renversés,
Cent fois victorieux, & cent fois terrassés ;
Pareils à l'océan poussé par les orages,
Qui couvre à chaque instant, & qui fuit ses rivages.
Jamais le roi, jamais son illustre rival,
N'avaient été si grands qu'en cet assaut fatal.
Chacun d'eux, au milieu du sang & du carnage,
Maître de son esprit, maître de son courage,
Dispose, ordonne, agit, voit tout en même-tems,
Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvemens.
Cependant des Anglais la formidable élite,
Par le vaillant Essex à cet assaut conduite,
Marchait sous nos drapeaux pour la première fois,
Et semblait s'étonner de servir sous nos rois.
Ils viennent soutenir l'honneur de leur patrie,
Orgueilleux de combattre, & de donner leur vie,
Sur ces mêmes remparts, & dans ces mêmes lieux,

Où la Seine autrefois vit regner leurs ayeux.
Eſſex monte à la brêche où combattait d'Aumale,
Tous deux jeunes, brillans, pleins d'une ardeur égale,
Tels qu'aux remparts de Troie on peint les demi-dieux.
Leurs amis tout ſanglans ſont en foule autour d'eux,
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur aſſemble,
Avançaient, combattaient, frappaient, mourraient enſemble.

Ange, qui conduiſez leur fureur & leur bras,
Ange exterminateur, ame de ces combats,
De quel héros enfin prîtes-vous la querelle?
Pour qui pencha des cieux la balance éternelle?
Long-tems Bourbon, Mayenne, *Eſſex* & ſon rival,
Aſſiégeans, aſſiégés, font un carnage égal.
Le parti le plus juſte eut enfin l'avantage:
Enfin Bourbon l'emporte, il ſe fait un paſſage,
Les Ligueurs fatigués ne lui réſiſtent plus,
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus:
Comme on voit un torrent, du haut des Pyrénées,
Menacer des vallons les nymphes conſternées;
Les digues qu'on oppoſe à ſes flots orageux
Soutiennent quelque tems ſon choc impétueux:
Mais bientôt renverſant ſa barrière impuiſſante,
Il porte au loin le bruit, la mort & l'épouvante;
Déracine en paſſant ces chênes orgueilleux,
Qui bravaient les hivers, & qui touchaient les cieux;
Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et pourſuit les troupeaux fuyans dans les campagnes.
Tel Bourbon deſcendait à pas précipités
Du haut des murs fumans qu'il avait emportés:
Tel d'un bras foudroyant fondant ſur les rebelles,
Il moiſſonne en courant leurs troupes criminelles.
Les Seize avec effroi fuyaient ce bras vengeur,
Egarés, confondus, diſperſés par la peur.
Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes:
Il rentre dans Paris ſuivi de ſes cohortes.
Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les fauxbourgs ſanglans ſe répandent ſoudain.
Du ſoldat effrené la valeur tourne en rage,
Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.

Où tombent si souvent du faîte du pouvoir
Ces ministres; ces grands, qui tonnent sur nos têtes;
Qui vivent à la cour au milieu des tempêtes,
Oppresseurs, opprimés, fiers, humbles tour à tour
Tantôt l'horreur du peuple, & tantôt leur amour.
Bientôt de l'occident où se forment les ombres,
La nuit vint sur Paris porter ses voiles sombres,
Et cacher aux mortels en ce sanglant séjour,
Ces morts & ces combats qu'avait vûs l'œil du jour.



CHANT SEPTIÉME.

SAINT LOUIS *transporte Henri IV en esprit au ciel & aux enfers, & lui fait voir, dans le palais des destins, sa postérité, & les grands hommes que la France doit produire.*

Du Dieu qui nous créa la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bien-faisans,
De la terre à jamais aimables habitans,
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence;
L'un est le doux sommeil, & l'autre est l'espérance:
L'un, quand l'homme accablé sent de son faible corps
Les organes vaincus sans force & sans ressorts,
Vient par un calme heureux secourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;
L'autre anime nos cœurs, enflamme nos desirs,
Et même en nous trompant donne de vrais plaisirs:

Le commencement de ce chant est entiérement différent dans l'édition de 1723, le voici:

Les voiles de la nuit s'étendaient dans les airs,
Un silence profond regnait dans l'univers:
Henri près d'affronter de nouvelles alarmes,
Endormi dans son camp, reposait sur ses armes,
Un héros descendu de la voûte des cieux,
Ministre de Dieu même apparut à ses yeux;
C'était ce saint guerrier, qui loin du bord Celtique,
Alla vaincre & mourir sur les sables d'Afrique;
Le généreux Louis, le père des Bourbons,
A qui Dieu prodigua ses plus augustes dons.
Sur sa tête éclatait un brillant diadême;
Au front du nouveau prince, il le posa lui-même;

Mais aux mortels chéris à qui le ciel l'envoie,
Elle n'inſpire point une infidelle joie,
Elle apporte de Dieu la promeſſe & l'appui :
Elle eſt inébranlable, & pure comme lui.
Louis près de Henri tous les deux les appelle :
Approchez vers mon fils, venez, couple fidelle.
Le ſommeil l'entendit de ſes antres ſecrets :
Il marche mollement vers ces ombrages frais.
Les vents à ſon aſpect s'arrêtent en ſilence ;
Les ſonges fortunés, enfans de l'eſpérance,
Voltigent vers le prince, & couvrent ce Héros
D'olive & de lauriers mêlés à leurs pavots.

Recevez-le, dit-il, de la main de Louis.
Acceptez-moi pour père, & devenez mon fils.
La vertu, qui toujours vous guida ſur ma trace,
Du tems qui nous ſépare a rapproché l'eſpace ;
Je reconnais mon ſang que Dieu vous a tranſmis,
Tout l'eſpoir de ma race en vous ſeul eſt remis.
Mais ce ſceptre, mon fils, ne doit point vous ſuffire ;
Poſſédez ma ſageſſe, ainſi que mon empire.
C'eſt peu qu'un vain éclat, qui paſſe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, & que la mort détruit :
Tous ces honneurs mondains ne ſont qu'un bien ſtérile,
Des humaines vertus récompenſe fragile.
D'un bien plus précieux oſez être jaloux ;
Si Dieu ne vous éclaire, il n'a rien fait pour vous.
Quand verrai-je, ô mon fils ! votre vertu guerrière,
Comme ſous ſon appui marcher à ſa lumière ;
Mais qu'ils ſont encor loin ces tems, ces heureux tems,
Où Dieu doit vous compter au rang de ſes enfans !
Que vous éprouverez de faibleſſes honteuſes !
Et que vous marcherez dans des routes trompeuſes !
Oſez ſuivre mes pas par de nouveaux chemins,
Et venez de la France apprendre les deſtins.
Henri crut à ces mots, dans un char de lumière,
Des cieux en un moment pénétrer la carrière,
Comme on voit dans la nuit la foudre & les éclairs,
Courir d'un pole à l'autre, & diviſer les airs.

Louis en ce moment prenant son diadême,
Sur le front du vainqueur il le posa lui-même:
Regne, dit-il, triomphe, & sois en tout mon fils,
Tout l'espoir de ma race en toi seul est remis.
Mais le trône, ô Bourbon, ne doit point te suffire;
Des présens de Louis le moindre est son empire.
C'est peu d'être un héros, un conquérant, un roi,
Si le ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile,
Des humaines vertus récompense fragile,
Un dangereux éclat qui passe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, & que la mort détruit.
Je vais te découvrir un plus durable empire,
Pour te récompenser, bien moins que pour t'instruire.
Viens, obéis, suis-moi par de nouveaux chemins,
Vole au sein de Dieu même, & remplis tes destins.
L'un & l'autre, à ces mots, dans un char de lumière,
Des cieux en un moment traversent la carrière:
Tels on voit dans la nuit la foudre & les éclairs,
Courir d'un pole à l'autre, & diviser les airs:
Et telle s'éleva cette nue embrasée,
Qui dérobant aux yeux le maître d'Elisée
Dans un céleste char de flamme environné,
L'emporta loin des bords de ce globe étonné.
Dans le centre éclatant de ces orbes immenses;
Qui n'ont pu nous cacher leur marche & leurs distances,

VERS 49. Edition de Londres de 1727.
Parmi ces tourbillons, que d'une main féconde
Disposa l'Eternel aux premiers jours du monde,
Est un globe élevé dans le faîte des cieux,
Dont l'éclat se dérobe à nos profanes yeux.
C'est-là que le Très-Haut forme à sa ressemblance,
Ces esprits immortels, enfans de son essence.
Qui soudain répandus dans les mondes divers,
Vont animer les corps, & peupler l'univers.
Là, sont après la mort nos ames replongées,
De leur prison grossière à jamais dégagées;

Luit cet astre du jour, par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé.
De lui partent sans fin des torrens de lumière,
Il donne en se montrant la vie à la matière,
Et dispense les jours, les saisons & les ans,
A des mondes divers autour de lui flottans.
Ces astres asservis à la loi qui les presse,
S'attirent dans leur course, & s'évitent sans cesse,
Et servant l'un à l'autre & de règle & d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leurs cours, & loin dans cet espace,
Où la matière nage, & que Dieu seul embrasse,
Sont des soleils sans nombre, & des mondes sans fin;
Dans cet abîme immense, il leur ouvre un chemin.
Par delà tous ces cieux le Dieu des cieux réside.
 C'est-là que le Héros suit son céleste guide;
C'est-là que sont formés tous ces esprits divers,
Qui remplissent les corps, & peuplent l'univers:
Là, sont après la mort nos ames replongées,
De leur prison grossière à jamais dégagées.
 Un juge incorruptible y rassemble à ses piés
Ces immortels esprits que son souffle a créés.
C'est cet Etre infini qu'on sert & qu'on ignore.
Sous des noms différens le monde entier l'adore:
Du haut de l'empirée il entend nos clameurs:
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs,
Ces portraits insensés, que l'humaine ignorance
Fait avec piété de sa sagesse immense.

Quand le Dieu qui les fit les rappelle en son sein,
D'une course rapide, elles volent soudain,
Comme on voit dans les bois les feuilles incertaines,
Avec un bruit confus, tomber du haut des chênes,
Lorsque les aquilons, messagers des hivers,
Ramènent la froidure, & sifflent dans les airs.

VERS 57. Que l'on admette, ou non, l'attraction de Mr. Newton, toujours demeure-t-il certain, que les globes célestes s'approchant & s'éloignant tour-à-tour, paraissent s'attirer & s'éviter.

La mort auprès de lui, fille affreuse du tems,
De ce triste univers conduit les habitans.
Elle amène à la fois les Bonzes, les Bracmanes,
Du grand Confucius les disciples profanes,
Des antiques Persans les secrets successeurs,
De Zoroastre encor aveugles sectateurs,
Les pâles habitans de ces froides contrées,
Qu'assiégent de glaçons les mers hyperborées,
Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts,
De l'erreur invincible innombrables sujets.
Le Dervis étonné, d'une vue inquiette,
A la droite de Dieu cherche en vain son prophète.
Le Bonze, avec des yeux sombres & pénitens,
Y vient vanter en vain ses vœux & ses tourmens.
Eclairés à l'instant, ces morts dans le silence
Attendent en tremblant l'éternelle sentence.

VERS 84. En Perse les Guèbres ont une religion à part, qu'ils prétendent être la religion fondée par Zoroastre, & qui paraît moins folle que les autres superstitions humaines, puisqu'ils rendent un culte secret au soleil, comme à un image du créateur.

VERS 92. Edition de 1727.

Leurs tourmens & leurs vœux, leur foi, leur ignorance,
Comme sans châtiment restent sans récompense,
Dieu ne les punit point d'avoir fermé leurs yeux
Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux.
Il ne les juge point, tel qu'un injuste maître,
Sur les chrétiennes loix, qu'ils n'ont point pu connaître;
Sur le zèle emporté de leurs saintes fureurs;
Mais sur la simple loi qui parle à tous les cœurs.
La nature ici bas, sa fille & notre mère,
Nous instruit en son nom, nous guide, nous éclaire,
De l'instinct des vertus elle aime à nous remplir,
Et dans nos premiers ans nous enseigne à rougir;
Mais pure en notre enfance, & par l'âge altérée,
Elle pleure ses fils dont elle est ignorée,
Elle pleure, & ses cris que nous n'entendons pas,
S'élèvent contre nous dans la nuit du trépas.

Dieu qui voit à la fois, entend & connaît tout ;
D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les absout.
Henri n'approcha point vers le trône invisible,
D'où part à chaque instant ce jugement terrible,
Où Dieu prononce à tous ses arrêts éternels,
Qu'osent prévoir en vain tant d'orgueilleux mortels.
" Quelle est, disait Henri, s'interrogeant lui-même,
„ Quelle est de Dieu sur eux la justice suprême ?
„ Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé les yeux
„ Aux clartés que lui même il plaça si loin d'eux ?
„ Pourrait-il les juger, tel qu'un injuste maître,
„ Sur la loi des chrétiens qu'ils n'avoient pu connaître ?
„ Non, Dieu nous a créés, Dieu nous veut sauver tous.
„ Par tout il nous instruit, par tout il parle à nous ;
„ Il grave en tous les cœurs la loi de la nature,
„ Seule à jamais la même, & seule toujours pure.
„ Sur cette loi, sans doute, il juge les payens,
„ Et si leur cœur fut juste, ils ont été chrétiens.
Tandis que du Héros la raison confondue
Portait sur ce mystère une indiscrette vue,
Aux pieds du trône même une voix s'entendit :
Le ciel s'en ébranla, l'univers en frémit ;
Ses accens ressemblaient à ceux de ce tonnerre,
Quand du mont Sinaï Dieu parlait à la terre.
Le chœur des immortels se tut pour l'écouter ;
Et chaque astre en son cours alla le répéter.
A ta faible raison garde-toi de te rendre,
Dieu t'a fait pour l'aimer, & non pour le comprendre.
Invisible à tes yeux, qu'il regne dans ton cœur ;
Il confond l'injustice, il pardonne à l'erreur ;
Mais il punit aussi toute erreur volontaire ;
Mortel, ouvre les yeux, quand son soleil t'éclaire.
Henri dans ce moment d'un vol précipité
Est par un tourbillon dans l'espace emporté,
Vers un séjour informe, aride, affreux, sauvage,
De l'antique cahos abominable image,
Impénétrable aux traits de ces soleils brillans,
Chefs-d'œuvre du Très Haut, comme lui bienfaisans.
Sur cette terre horrible, & des anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie.

La mort, l'affreuse mort, & la confusion
Y semblent établir leur domination.
Quelles clameurs, ô Dieu ! quels cris épouvantables !
Quels torrens de fumée ! & quels feux effroyables !
Quels monstres, dit Bourbon, volent dans ces climats !
Quels goufres enflammés s'entr'ouvrent sous mes pas !
O mon fils ! vous voyez les portes de l'abîme,
Creusé par la justice, habité par le crime.
Suivez-moi, les chemins en sont toujours ouverts.
Ils marchent aussitôt aux portes des enfers.
Là gît la sombre envie, à l'œil timide & louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche ;
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans ;
Triste amante des morts, elle haït les vivans :
Elle apperçoit Henri, se détourne & soupire.
Auprès d'elle est l'orgueil qui se plaît & s'admire ;
La faiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui céde au crime, & détruit les vertus ;

VERS 144. Les théologiens n'ont pas décidé comme un article de foi, que l'enfer fût au centre de la terre, ainsi qu'il était dans la théologie payenne. Quelques-uns l'ont placé dans le soleil, on l'a mis ici dans un globe destiné uniquement à cet usage.

VERS 145. Au lieu de ce vers, & des onze suivans, on lit dans l'édition de 1723.

D'abord de tous côtés s'offrent sur leur passage,
Le desespoir, la mort, la fureur, le carnage,
Et ces vices affreux suivis par les douleurs,
Formés dans les enfers, ou plutôt dans nos cœurs ;
L'orgueil au front d'airain, la lâche perfidie,
Qui d'abord, en rampant, se cache & s'humilie,
Puis tout-à-coup levant un homicide bras,
Fait siffler ses serpens, & porte le trépas ;
L'avarice au teint pâle, & la haine & l'envie,
Le mensonge, & surtout sa sœur l'hypocrisie,
Qui les regards baissés, l'encensoir à la main,
Distille en soupirant sa rage & son venin ;
Le faux zèle étalant, &c.

L'ambition sanglante, inquiette, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée;
La tendre hypocrisie aux yeux pleins de douceur,
Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur,
Le faux zèle étalant ses barbares maximes,
Et l'intérêt enfin, père de tous les crimes.
Des mortels corrompus ces tyrans effrénés
A l'aspect de Henri paraissent consternés.
Ils ne l'ont jamais vû; jamais leur troupe impie
N'approcha de son ame à la vertu nourrie:
Quel mortel, disaient-ils, par ce juste conduit,
Vient nous persécuter dans l'éternelle nuit?
Le Héros, au milieu de ces esprits immondes,
S'avançait à pas lents sous ces voûtes profondes.
Louis guidait ses pas: ciel! qu'est-ce que je voi?
L'assassin de Valois! ce monstre devant moi!
Mon père! Il tient encor ce coûteau parricide,
Dont le conseil des Seize arma sa main perfide.
Tandis que dans Paris tous ces prêtres cruels
Osent de son portrait souiller les saints autels,
Que la Ligue l'invoque, & que Rome le loue,
Ici dans les tourmens l'enfer les desavoue.
Mon fils, reprit Louis, de plus sevères loix
Poursuivent en ces lieux les princes & les rois.
Regardez ces tyrans, adorés dans leur vie;
Plus ils étaient puissans, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengés, & ceux qu'ils ont permis.
La mort leur a ravi leurs grandeurs passagères,

VERS 173. Le parricide Jacques Clément fut loué à Rome dans la chaire, où l'on auroit dû prononcer l'oraison funèbre d'Henri III. On mit son portrait à Paris sur les autels avec l'Eucharistie. Le cardinal de Retz rapporte, que le jour des Barricades, sous la minorité de Louis XIV, il vit un bourgeois portant un hausse-col, sur lequel était gravé ce moine, avec ces mots: SAINT-JACQUES-CLEMENT.

Ce faste, ces plaisirs, ces flatteurs mercénaires,
De qui la complaisance, avec dextérité,
A leurs yeux éblouis cachait la vérité.
La vérité terrible ici fait leurs supplices;
Elle est devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voyez, comme à sa voix tremblent ces conquérans,
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu tyrans:
Fléaux du monde entier, que leur fureur embrâse,
La foudre qu'ils portaient, à leur tour les écrase.
Auprès d'eux sont couchés tous ces rois fainéans,
Sur un trône avili fantômes impuissans.
Henri voit près des rois leurs insolens ministres;
Il remarque surtout ces conseillers sinistres,
Qui des mœurs & des loix avares corrupteurs,
De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs;
Qui mirent les premiers à d'indignes enchères
L'inestimable prix des vertus de nos pères.
Etes-vous en ces lieux, faibles & tendres cœurs,
Qui livrés aux plaisirs, & couchés sur les fleurs,
Sans fiel & sans fierté couliez dans la paresse
Vos inutiles jours filés par la mollesse?

Vers 199. Au lieu de ce vers, & des sept qui le suivent, on lit dans l'édition de 1723.

Le sujet révolté, le lâche adulateur;
Le juge corrompu, l'infâme délateur;
Ceux mêmes, qui nourris au sein de la mollesse,
N'ont eu pour tous forfaits qu'un cœur plein de faiblesse;
Ceux, qui livrés sans crainte à des panchans flatteurs,
N'ont connu, n'ont aimé que leurs douces erreurs;
Tous enfin de la mort éternelles victimes,
Souffrent des châtimens qui surpassent leurs crimes.
Le généreux Henri, &c.

Et dans l'édition de 1737, voici comme ces derniers vers sont tournés.

Il est, il est aussi dans ce lieu de douleurs,
Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs,
Des foules de mortels noyés dans la mollesse,
Qu'entraîna le plaisir, qu'endormit la paresse, &c.

Avec les ſcélérats ſeriez vous confondus,
Vous, mortels bienfaiſans, vous, amis des vertus;
Qui par un ſeul moment de doute ou de faibleſſe,
Avez ſéché le fruit de trente ans de ſageſſe?
Le généreux Henri ne put cacher ſes pleurs.
Ah! s'il eſt vrai, dit-il, qu'en ce ſéjour d'horreurs,
La race des humains ſoit en foule engloutie,
Si les jours paſſagers d'une ſi triſte vie
D'un éternel tourment ſont ſuivis ſans retour,
Ne vaudrait-il pas mieux ne voir jamais le jour?
Heureux s'ils expiraient dans le ſein de leur mere!
Ou ſi ce Dieu, du moins, ce grand Dieu ſi ſévère,
A l'homme, hélas trop libre! avait daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui deſobéïr!

Ne crois point, dit Louis, que ces triſtes victimes
Souffrent des châtimens qui ſurpaſſent leurs crimes,
Ni que ce juſte Dieu, créateur des humains,
Se plaiſe à déchirer l'ouvrage de ſes mains:
Non, s'il eſt infini, c'eſt dans ſes récompenſes;
Prodigue de ſes dons, il borne ſes vengeances.
Sur la terre on le peint l'exemple des tyrans;
Mais ici c'eſt un père, il punit ſes enfans;
Il adoucit les traits de ſa main vengereſſe,
Il ne ſait point punir des momens de faibleſſe,
Des plaiſirs paſſagers, pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui.

Il dit, & dans l'inſtant l'un & l'autre s'avance
Vers les lieux fortunés qu'habite l'innocence.
Ce n'eſt plus des enfers l'affreuſe obſcurité,
C'eſt du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, & ſoudain à leur vue
Sent couler dans ſon ame une joie inconnue;
Les ſoins, les paſſions n'y troublent point les cœurs;

VERS 228. On peut entendre par cet endroit les fautes venielles & le purgatoire. Les anciens eux-mêmes en admettaient un, & on le trouve expreſſément dans Virgile.

La volupté tranquille y répand ses douceurs.
Amour, en ces climats, tout ressent ton empire:
Ce n'est point cet amour que la mollesse inspire;
C'est ce flambeau divin, ce feu saint & sacré,
Ce pur-enfant des cieux sur la terre ignoré.
De lui seul à jamais tous les cœurs se remplissent,
Il desirent sans cesse, & sans cesse ils jouissent,
Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaisirs sans regrets, du repos sans langueur.
Là regnent les bons rois qu'ont produit tous les âges;
Là sont les vrais héros; là vivent les vrais sages;
Là sur un trône d'or Charlemagne & Clovis
Veillent du haut des cieux sur l'empire des lys.
Les plus grands ennemis, les plus fiers adversaires,
Réunis dans ces lieux, n'y sont plus que des frères.
Le sage Louis douze, au milieu de ces rois,
S'éleve comme un cèdre, & leur donne des loix.
Ce roi, qu'à nos ayeux donna le ciel propice,
Sur son trône avec lui fit asseoir la justice;
Il pardonna souvent, il regna sur les cœurs,
Et des yeux de son peuple il essuya les pleurs.
D'Amboise est à ses pieds, ce ministre fidelle,
Qui seul aima la France, & fut seul aimé d'elle,
Tendre ami de son maître, & qui dans ce haut rang
Ne souilla point ses mains de rapine & de sang.
O jours! ô mœurs! ô tems d'éternelle mémoire!
Le peuple était heureux, le roi couvert de gloire:
De ses aimables loix chacun goûtait les fruits,
Revenez, heureux tems, sous un autre Louis.
Plus loin sont ces guerriers prodigues de leur vie,
Qu'enflamma leur devoir, & non pas leur furie,

VERS 251. Louis XII. est le seul roi qui ait eu le surnom de pere du peuple.

VERS 257. Sur ces entrefaites mourut *Georges d'Amboise* qui fut justement aimé de la France & de son maître, parce qu'il les aimait tous deux également. *Mezerai*, grande histoire.

La Trimouille, Clisson, Montmorency, de Foix;
Guesclin, le destructeur & le vengeur des rois;
Le vertueux Bayard, & vous, brave Amazone,
La honte des Anglais, & le soutien du trône.

Vers 267. Parmi plusieurs grands hommes de ce nom, on a eu ici en vue *Gui de la Trimouille*, surnommé *le vaillant*, qui portait l'oriflamme, & qui refusa l épée de connétable sous Charles VI.

Clisson, (le connétable de) sous Charles VI.

Montmorency. Il faudrait un volume pour spécifier les services rendus à l'état par cette maison.

Gaston de Foix, duc de Nemours, neveu de Louis XII, fut tué de quatorze coups à la célèbre bataille de Ravenne, qu'il avait gagnée.

Vers 268. *Guesclin*, (le connétable du Guesclin.) Il sauva la France sous Charles V, conquit la Castille, mit Henri de Transtamare sur le trône de Pierre le Cruel, & fut connétable de France & de Castille.

Vers 269. *Bayard*, (Pierre du Terrail, surnommé le Chevalier sans peur & sans reproche.) Il arma François I chevalier à la bataille de Marignan; il fut tué en 1523, à la retraite de Rebec en Italie.

Ibid. Jeanne d'Arc, (connue sous le nom de la Pucelle d'Orléans,) servante d'hôtellerie, née au village de Domremy sur Meuse, qui se trouvant une force de corps, & une hardiesse au-dessus de son sexe, fut employée par le comte de Dunois, pour rétablir les affaires de Charles VII. Elle fut prise dans une sortie à Compiegne en 1430, conduite à Rouen, jugée comme sorcière par un tribunal ecclésiastique, également ignorant & barbare, & brûlée par les Anglais, qui auraient du honorer son courage.

Vers 270. L'édition de 1723 met ici une longue suite de vers, que l'auteur a supprimés dans les autres éditions.

Antoine de Navarre, avec des yeux surpris,
Voit Henri qui s'avance & reconnoît son fils,

Ces héros, dit Louis, que tu vois dans les cieux,
Comme toi de la terre ont ébloui les yeux.
La vertu, comme à toi, mon fils, leur était chère.
Mais, enfans de l'église, ils ont chéri leur mère :
Leur cœur simple & docile aimait la vérité :
Leur culte était le mien ; pourquoi l'as-tu quitté ?
Comme il disait ces mots d'une voix gémissante,
Le palais des destins devant lui se présente :
Il fait marcher son fils vers ces sacrés remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ses regards.
Le tems, d'une aîle prompte, & d'un vol insensible,
Fuit, & revient sans cesse à ce palais terrible,
Et de-là sur la terre il verse à pleines mains
Et les biens & les maux, destinés aux humains ;
Sur un autel de fer un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
La main de l'Eternel y marqua nos desirs,
Et nos chagrins cruels, & nos faibles plaisirs.
On voit la liberté, cette esclave si fière,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonnière ;
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser ;

Le héros attendri tombe aux pieds de son père,
Trois fois il tend les bras à cette ombre si chère,
Trois fois son père échappe à ses embrassemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
Cependant il apprend à cette ombre charmée,
Sa grandeur, ses desseins, l'ordre de son armée,
Et ses premiers travaux, & ses derniers exploits ;
Tous les héros en foule accourent à sa voix,
Les Martels, les Pepins l'écoutaient en silence ;
Et respectaient en lui la gloire de la France.
Enfin le saint guerrier poursuivant ses desseins :
Suivez mes pas, dit-il, au temple des destins ;
Avançons, il est tems de vous faire connaître,
Les rois & les héros qui de vous doivent naître.
De ce temple déja vous voyez les remparts,
Et ses portes d'airain, &c.

A ses suprêmes loix d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée ;
Qu'en obéissant même elle agit par son choix,
Et souvent aux destins pense donner des loix.
Mon cher fils, dit Louis, c'est de-là que la grace
Fait sentir aux humains sa faveur efficace :
C'est de ces lieux sacrés, qu'un jour son trait vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embraser ton cœur.
Tu ne peux différer, ni hâter, ni connaître
Ces momens précieux dont Dieu seul est le maître.
Mais qu'ils sont encor loin ces tems, ces heureux tems,
Où Dieu doit te compter au rang de ses enfans !
Que tu dois éprouver de faiblesses honteuses !
Et que tu marcheras dans des routes trompeuses !
Retranchez, ô mon Dieu, des jours de ce grand roi
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi !
Mais dans ces vastes lieux quelle foule s'empresse ?
Elle entre à tout moment & s'écoule sans cesse.
Vous voyez, dit Louis, dans ce sacré séjour,
Les portraits des humains qui doivent naître un jour :
Des siécles à venir ces vivantes images,
Rassemblent tous les lieux, devancent tous les âges.
Tous les jours des humains, comptés avant les tems,
Aux yeux de l'Eternel à jamais sont présens.
Le destin marque ici l'instant de leur naissance,
L'abaissement des uns, des autres la puissance,
Les divers changemens attachés à leur sort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune & leur mort.
Approchons-nous, le ciel te permet de connaître
Les rois & les héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paraît c'est ton auguste fils,
Il soutiendra long-tems la gloire de nos lys,
Triomphateur heureux du Belge & de l'Ibère ;
Mais il n'égalera ni son fils ni son père.
Henri dans ce moment voit sur des fleurs de lys,
Deux mortels orgueilleux auprès du trône assis.
Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à la chaîne ;
Tous deux sont revêtus de la pourpre Romaine ;
Tous deux sont entourés de gardes, de soldats ;
Il les prend pour des rois... Vous ne vous trompez pas,

Ils le sont, dit Louis, sans en avoir le titre ;
Du prince & de l'état l'un & l'autre est l'arbitre :
Richelieu, Mazarin, ministres immortels,
Jusqu'au trône élevés de l'ombre des autels,
Enfans de la fortune & de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.
Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi ;
Mazarin, souple, adroit, & dangereux ami !
L'un fuyant avec art, & cédant à l'orage ;
L'autre aux flots irrités opposant son courage ;
Des princes de mon sang ennemis déclarés ;
Tous deux haïs du peuple, & tous deux admirés ;
Enfin, par leurs efforts, ou par leur industrie,
Utiles à leurs rois, cruels à la patrie.
O toi, moins puissant qu'eux, moins vaste en tes desseins,
Toi dans le second rang le premier des humains,
Colbert, c'est sur tes pas que l'heureuse abondance,
Fille de tes travaux, vient enrichir la France ;
Bienfaiteur de ce peuple, ardent à t'outrager,
En le rendant heureux tu sauras t'en venger,
Semblable à ce héros confident de Dieu même,
Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blasphême.
Ciel ! quel pompeux amas d'esclaves à genoux
Est aux pieds de ce roi * qui les fait trembler tous !
Quels honneurs ! quels respects ! jamais roi dans la France,

VERS 341. Le cardinal Mazarin fut obligé de sortir du royaume en 1651, malgré la Reine Régente qu'il gouvernait ; mais le cardinal de Richelieu se maintint toujours malgré ses ennemis, & même malgré le roi, qui était dégoûté de lui.

VERS 351. Le peuple, ce monstre féroce & aveugle, détestait le grand Colbert, au point qu'il voulut déterrer son corps ; mais la voix des gens sensés, qui prévaut à la longue, a rendu sa mémoire à jamais chère & respectable.

* Louis XIV.

N'accoutuma son peuple à tant d'obéissance.
Je le vois comme vous par la gloire animé ;
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé.
Je le vois éprouvant des fortunes diverses,
Trop fier dans ses succès, mais ferme en ses traverses ;
De vingt peuples ligués bravant seul tout l'effort,
Admirable en sa vie, & plus grand dans sa mort.
Siécle heureux de Louis, siécle que la nature
De ses plus beaux présens doit combler sans mesure,
C'est toi qui dans la France amènes les beaux arts ;
Sur toi tout l'avenir va porter ses regards ;
Les muses à jamais y fixent leur empire,
La toile est animée, & le marbre respire.
Quels sages rassemblés dans ces augustes lieux,
Mesurent l'univers, & lisent dans les cieux,
Et dans la nuit obscure apportant la lumière,
Sondent les profondeurs de la nature entière !
L'erreur présomptueuse à leur aspect s'enfuit,
Et vers la vérité le doute les conduit.
Et toi, fille du ciel, toi, puissante harmonie,
Art charmant, qui polis la Grèce & l'Italie,
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes sons souverains de l'oreille & du cœur.
Français, vous sçavez vaincre, & chanter vos conquêtes :
Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes ;
Un peuple de héros va naître en ces climats ;
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
A travers mille feux je vois Condé paraître ;
Tour à tour la terreur & l'appui de son maître ;
Turenne de Condé le généreux rival,

VERS 372. *L'Académie des Sciences*, dont les mémoires sont estimés dans toute l'Europe.

VERS 385 & 387. *Louis de Bourbon*, appellé communément le grand Condé, & *Henri*, vicomte de Turenne, ont été regardés comme les plus grands capitaines de leur tems ; tous deux ont gagné de grandes victoires,

Moins brillant, mais plus sage, & du moins son égal.
Catinat réunit, par un rare assemblage,
Les talens du guerrier & les vertus du sage.
Vauban sur un rempart, un compas à la main,
Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.
Malheureux à la cour, invincible à la guerre,
Luxembourg fait trembler l'Empire & l'Angleterre.

& acquis de la gloire, même dans leurs défaites. Le génie du prince de Condé semblait, à ce qu'on dit, plus propre pour un jour de bataille, & celui de Mr. de Turrenne pour toute une campagne. Au moins est-il certain, que Mr. de Turrenne remporta des avantages sur le grand Condé à Gien, à Etampes, à Paris, à Arras, à la bataille des Dunes; cependant on n'ose point décider quel était le plus grand homme.

VERS 390. Le maréchal de *Catinat*, né en 1637. Il gagna les batailles de Staffarde & de la Marsaille, & obéit ensuite sans murmurer au maréchal de Villeroi, qui lui envoyait des ordres sans le consulter. Il quitta le commandement sans peine, ne se plaignit jamais de personne, ne demanda rien au roi, mourut en philosophe dans une petite maison de campagne à Saint-Gratien, n'ayant ni augmenté ni diminué son bien, & n'ayant jamais démenti un moment son caractère de modération,

VERS 391. Le maréchal de *Vauban*, né en 1633, le plus grand ingénieur qui ait jamais été, a fait fortifier selon sa nouvelle manière, 300 places anciennes, & en a bâti 33. Il a conduit 53 siéges, & s'est trouvé à 140 actions. Il a laissé 12 volumes manuscrits, pleins de projets pour le bien de l'état, dont aucun n'a encore été exécuté Il était de l'Académie des Sciences, & lui a fait plus d'honneur que personne, en faisant servir les mathématiques à l'avantage de sa patrie.

VERS 391. Il y avait dans les éditions précédentes.

Ce héros, dont la main raffermit nos ramparts,
C'est Vauban, c'est l'ami des vertus & des arts.

VERS 394. *François-Henri de Montmorency*, qui prit

Regardez dans Denain l'audacieux Villars,
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars ;
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de son roi, digne rival d'Eugène.
Quel est ce jeune prince, * en qui la majesté,
Sur son visage aimable éclate sans fierté ?
D'un œil d'indifférence il regarde le trône.
Ciel ! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne !

---

le nom de Luxembourg, maréchal de France, & duc & pair, gagna la bataille de Cassel, sous les ordres de *Monsieur*, frère de Louis XIV, & remporta en chef les fameuses victoires de Mons, de Fleurus, de Steinkerke, de Nerwinde ; conquit des provinces au roi. Il fut mis à la Bastille, & reçut mille dégoûts des ministres.

VERS 395. On s'était proposé de ne parler dans ce poëme d'aucun homme vivant ; on ne s'est écarté de cette règle qu'en faveur du maréchal duc de Villars.

Il a gagné la bataille de Fredelingue, & celle du premier Hocstet. Il est à remarquer, qu'il occupa dans cette bataille le même terrein, où se postea depuis le duc de Marlboroug, lorsqu'il remporta contre d'autres généraux cette grande victoire du second Hocstet, si fatale à la France. Depuis, le maréchal de Villars ayant repris le commandement des armées, donna la fameuse bataille de Blangis ou de Malplaquet, dans laquelle on tua vingt mille hommes aux ennemis, & qui ne fut perdue que quand le maréchal fut blessé.

Enfin en 1712, lorsque les ennemis menaçaient de venir à Paris, & qu'on délibérait si Louis XIV quitterait Versailles, le maréchal de Villars battit le prince Eugène à *Denain*, s'empara du dépôt de l'armée ennemie à *Marchienne*, fit lever le siége de *Landrecy*, prit *Douay*, *Quesnoy*, *Bouchain*, &c. à discrétion, & fit ensuite la paix à Radstad au nom du roi, avec le même prince Eugène, plénipotentiaire de l'empereur.

* Feu monsieur le duc de Bourgogne.

La mort autour de lui vole sans s'arrêter,
Il tombe aux pieds du trône, étant près d'y monter.
O mon fils! des Français vous voyez le plus juste;
Les cieux le formeront de votre sang auguste.
Grand Dieu! ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur passagère, ouvrage de vos mains!
Hélas! que n'eût point fait cette ame vertueuse?
La France sous son regne eût été trop heureuse;
Il eût entretenu l'abondance & la paix;
Mon fils, il eût compté ses jours par ses bienfaits;
Il eût aimé son peuple. O jours remplis d'alarmes!
O combien les Français vont répandre de larmes,
Quand sous la même tombe ils verront réunis
Et l'époux & la femme, & la mère & le fils!
  Un faible rejetton ** sort entre les ruines
De cet arbre fécond coupé dans ses racines.
Les enfans de Louis descendus au tombeau,
Ont laissé dans la France un monarque au berceau,
De l'état ébranlé douce & frêle espérance.
O toi! prudent Fleury, veille sur son enfance,

** Ce poëme fut composé dans l'enfance de Louis XV.

VERS 422 Au lieu de ce vers & des dix huit qui le suivent, voici ce que met l'édition de 1723.

De l'empire Français douce & frêle espérance :
O vous! qui gouvernez les jours de son enfance;
Vous, Villeroi, Fleury, conservez sous nos yeux,
Du plus pur de mon sang le dépôt précieux,
Conduisez par la main son enfance docile :
Le sentier des vertus à cet âge est facile :
Age heureux, où son cœur, exempt de passion,
N'a point du vice encor reçu l'impression;
Où d'une cour trompeuse, ardente à nous séduire,
Le souffle empoisonné ne peut encor lui nuire;
Age heureux, où lui même ignorant son pouvoir,
Vit tranquille & soumis aux règles du devoir.
Qu'au sortir de l'enfance il puisse se connaître;
Qu'il songe qu'il est homme, en voyant qu'il est maître,
Qu'attentif aux besoins des peuples malheureux,

Conduits ses premiers pas, cultive sous tes yeux
Du plus pur de mon sang le dépôt précieux.
Tout souverain qu'il est, instruis-le à se connaître :
Qu'il sache qu'il est homme, en voyant qu'il est maître :
Qu'aimé de ses sujets, ils soient chers à ses yeux :
Aprends-lui qu'il n'est roi, qu'il n'est né que pour eux.
France, reprends sous lui ta majesté première,
Perce la triste nuit qui couvrait ta lumière ;
Que les arts, qui déja voulaient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner.
L'océan se demande en ses grottes profondes,
Où sont tes pavillons, qui flottaient sur ses ondes ?
Du Nil & de l'Euxin, de l'Inde & de ses ports,
Le commerce t'appelle, & t'ouvre ses trésors.
Maintiens l'ordre & la paix, sans chercher la victoire.
Sois l'arbitre des rois, c'est assez pour ta gloire ;
Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.
Près de ce jeune roi s'avance avec splendeur
* Un héros, que de loin poursuit la calomnie,
Facile, non pas faible, ardent, plein de génie ;
Trop ami des plaisirs, & trop des nouveautés,
Remuant l'univers du sein des voluptés ;
Par des ressorts nouveaux sa politique habile

Il ne les charge point de fardeaux rigoureux ;
Qu'il aime à pardonner, qu'il donne avec prudence
Aux services rendus leur juste récompense ;
Qu'il ne permette pas, qu'un ministre insolent
Change son regne aimable en un joug accablant ;
Que la simple vertu, de soutiens dépourvue,
Par ses sages bienfaits soit toujours prévenue ;
Que de l'amitié même il chérisse les loix,
Bien pur, présent du ciel & peu connu des rois ;
Et que digne en effet de la grandeur suprême,
Il imite, s'il peut, Henri IV & moi-même.

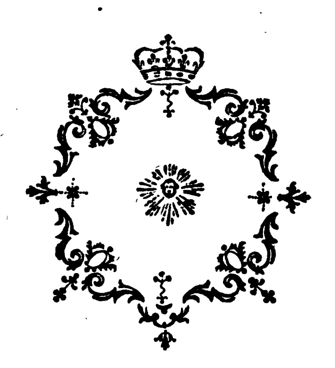
* Vrai portrait de Philippe duc d'Orléans, régent du Royaume.

Tient l'Europe en suspens, divisée & tranquille.
Les arts sont éclairés par ses yeux vigilans.
Né pour tous les emplois, il a tous les talens,
Ceux d'un chef, d'un soldat, d'un citoyen, d'un maître,
Il n'est pas roi, mon fils, mais il enseigne à l'être.
Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'étendart de la France apparut dans les airs:
Devant lui d'Espagnols une troupe guerrière
De l'aigle des Germains brisait la tête altière,
O mon père ! quel est ce spectacle nouveau?
Tout change, dit Louis, & tout a son tombeau.
Adorons du Très-Haut la sagesse cachée.
Du puissant Charles-Quint la race est retranchée.
L'Espagne à vos genoux vient demander des rois :
C'est un de nos neveux qui leur donne des loix.
Philippe.... A cet objet Henri demeure en proie
A la douce surprise, aux transports de sa joie.
Modérez, dit Louis, ce premier mouvement;
Craignez encor, craignez ce grand événement.
Oui, du sein de Paris, Madrid reçoit un maître:
Cet honneur à tous deux est dangereux peut-être.
O rois nés de mon sang ! ô Philippe ! ô mes fils !
France, Espagne, à jamais puissiez-vous être unis ?
Jusqu'à quand voulez-vous, malheureux politiques,
Allumer les flambeaux des discordes publiques?
Il dit. En ce moment le Héros ne vit plus
Qu'un assemblage vain de mille objets confus:
Du temple des destins les portes se fermèrent,
Et les voûtes des cieux devant lui s'éclipsèrent.
L'aurore cependant, au visage vermeil,

VERS 449. Il y avait dans l'édition de 1727.
Malheureux toutefois dans le cours de sa vie,
D'avoir reçu du ciel un trop vaste génie.
C'était-là une vérité dure.

VERS 469. Dans le tems que ceci fut écrit, la branche de France & la branche d'Espagne semblaient desunies.

Ouvrait dans l'orient le palais du soleil :
La nuit en d'autres lieux portait ses voiles sombres ;
Les songes voltigeans fuyaient avec les ombres.
Le prince en s'éveillant sent au fond de son cœur
Une force nouvelle, une divine ardeur :
Ses regards inspiraient le respect & la crainte ;
Dieu remplissait son front de sa majesté sainte.
Ainsi, quand le vengeur des peuples d'Israël
Eut sur le mont Sina consulté l'Eternel,
Les Hébreux à ses pieds couchés dans la poussière,
Ne purent de ses yeux soutenir la lumière.



CHANT HUITIÈME.

Le comte d'Egmont vient de la part du roi d'Espagne au secours de Mayenne & des Ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne est défait, & d'Egmond tué. Valeur & clémence de Henri le Grand.

DEs états dans Paris la confuse assemblée,
Avait perdu l'orgueil dont elle était enflée.
Au seul nom de Henri les Ligueurs pleins d'effroi,
Semblaient tous oublier qu'ils voulaient faire un roi.
Rien ne pouvait fixer leur fureur incertaine, 5
Et n'osant dégrader ni couronner Mayenne,

Voici le commencement de ce chant dans l'édition de 1723.

Paris toujours injuste, & toujours furieux,
De la mort de son roi rendait graces aux cieux.
Le peuple qui jamais n'a connu la prudence,
S'enivrait follement de sa vaine espérance:
Mais Philippe, au récit de la mort de Valois,
Trembla dans ses états pour la première fois;
Il voyait des Bourbons les forces réunies,
Du trône sous leurs pas les routes applanies,
Un Chef infatigable & plein de fermeté,
Instruit par le travail & par l'adversité,
Et qui pouvait bientôt, conduit par la vengeance,
Rapporter dans Madrid les malheurs de la France;
Il crut, qu'il était tems d'envoyer un secours
Demandé si long-tems, & différé toujours.
Des rives de l'Escaut sur les bords de la Seine,
Le malheureux Egmont vint se joindre à Mayenne.

Presque tous ces vers sont retranchés dans les autres éditions.

Ils avaient confirmé, par leurs decrets honteux,
Le pouvoir & le rang qu'il ne tenait pas d'eux.
Ce lieutenant sans chef, ce roi sans diadême,
Toujours dans son parti garde un pouvoir suprême.
Un peuple obéïssant, dont il se dit l'appui,
Lui promet de combattre, & de mourir pour lui.
Plein d'un nouvel espoir, au conseil il appelle
Tous ces chefs orgueilleux, vengeurs de sa querelle,
Les Lorrains, les Nemours, la Châtre, Canillac,
Et l'inconstant Joyeuse, & Saint-Paul & Brissac:
Ils viennent. La fierté, la vengeance & la rage,
Le desespoir, l'orgueil, sont peints sur leur visage.
Quelques-uns en tremblant semblaient porter leurs pas,
Affaiblis par leur sang versé dans les combats;

VERS 9. Il se fit déclarer par la partie du Parlement qui lui demeura attachée, lieutenant général de l'état & royaume de France.

VERS 15. *Les Lorrains*. Le chevalier d'Aumale dont il est si souvent parlé, & son frère le duc, étaient de la maison de Lorraine.

Charles-Emmanuel, duc de *Nemours*, frère utérein du duc de Mayenne.

La Châtre étoit un des maréchaux de la Ligue, que l'on appellait des bâtards qui se feraient un jour légitimer aux dépens de leur père. En effet, la Châtre fit sa paix depuis, & Henri lui confirma la dignité de maréchal de France.

VERS 16. *Joyeuse* est le même, dont il est parlé au quatrième chant; voyez la remarque.

Saint Paul, soldat de fortune, fait maréchal par le duc de Mayenne, homme emporté, & d'une violence extrême. Il fut tué par le duc de Guise, fils du Balafré.

Brissac s'était jetté dans le parti de la Ligue par indignation contre Henri III, qui avait dit, qu'il n'était bon ni sur terre ni sur mer. Il négocia depuis secrettement avec Henri IV, & lui ouvrit les portes de Paris, moyennant le bâton de maréchal de France.

Mais ces mêmes combats, leur sang & leurs blessures,
Les excitaient encore à venger leurs injures.
Tous auprès de Mayenne ils viennent se ranger.
Tous, le fer dans les mains, jurent de le venger.
Telle au haut de l'Olympe, aux champs de Thessalie,
Des enfans de la terre on peint la troupe impie,
Entassant des rochers, & menaçant les cieux,
Ivres du fol espoir de détrôner les dieux.
La discorde à l'instant entr'ouvrant une nue,
Sur un char lumineux se présente à leur vue :
Courage, leur dit-elle, on vient vous secourir,
C'est maintenant, Français, qu'il faut vaincre ou mourir.
D'Aumale le premier se léve à ces paroles ;
Il court, il voit de loin les lances Espagnoles :
Le voilà, cria-t-il, le voilà ce secours,
Demandé si long-tems, & différé toujours.
Amis, enfin l'Autriche a secouru la France.
Il dit. Mayenne alors vers les portes s'avance.
Le secours paraissait vers ces lieux révérés,
Qu'aux tombes de nos rois la mort a consacrés.
Ce formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
Ces casques, ces harnois, ce pompeux appareil,
Défiaient dans les champs les rayons du soleil.
Tout le peuple au-devant court en foule avec joie,
Ils bénissent le chef que Madrid leur envoye.
C'était le jeune Egmont, ce guerrier obstiné,

VERS 47. Le comte *d'Egmont*, fils de l'amiral d'Egmont, qui fut décapité à Bruxelles avec le prince de Horn.

Le fils étant resté dans le parti de Philippe II roi d'Espagne, fut envoyé au secours du duc de Mayenne, à la tête de dix huit cens lances. A son entrée dans Paris, il reçut les complimens de la ville : celui qui haranguait ayant mêlé dans son discours les louanges de l'amiral d'Egmont son père : Ne parlez pas de lui, dit le comte, il méritait la mort, c'était un re-

Ce fils ambitieux d'un père infortuné ;
Dans les murs de Bruxelle il a reçu la vie.
Son père, qu'aveugla l'amour de la patrie,
Mourut sur l'échaffaut, pour soutenir les droits
Des malheureux Flamans opprimés par leurs rois.
Le fils, courtisan lâche, & guerrier téméraire,
Baisa long tems la main qui fit périr son père,
Servit par politique aux maux de son païs,
Persécuta Bruxelle & secourut Paris.
Philippe l'envoyait sur les bords de la Seine,
Comme un dieu tutelaire au secours de Mayenne ;
Et Mayenne avec lui crut aux tentes du roi,
Rapporter à son tour le carnage & l'effroi.
Le téméraire orgueil accompagnait leur trace.
Qu'avec plaisir, grand roi ! tu voyais cette audace,
Et que tes vœux hâtaient le moment d'un combat,
Où semblaient attachés les destins de l'état !

Près des bords de l'Iton & des rives de l'Eure,
Est un champ fortuné, l'amour de la nature :

---

belle : paroles d'autant plus condamnables, que c'était à des rebelles qu'il parlait, & dont il venait défendre la cause.

VERS 64. Il manque ici quatre vers, qui sont dans l'édition de 1723.

Henri, loin des remparts de la ville alarmée,
Aux campagnes d'Ivry conduisit son armée,
Attirant sur ses pas Mayenne & ses Ligueurs,
Que leur aveuglement poussait à leurs malheurs.

NB. L'auteur les a retranchés, afin que ces mots, *loin des remparts*, ne nuisissent pas à l'unité du lieu.

VERS 65. Ce fut dans une pleine entre l'Iton & l'Eure, que se donna la bataille d'Ivry, le 14. Mars 1590.

VERS 66. Après ce vers, on lit les suivans dans l'édition de 1723, dont la plupart sont changés dans les autres éditions.

Là, souvent les bergers, conduisans leurs troupeaux,
Du son de leur musette éveillaient les échos,
Là, les Nymphes d'Anet, d'une course rapide,

La guerre avoit long-tems respecté les trésors
Dont Flore & les Zéphirs embellissaient ces bords.
Les bergers de ces lieux coulaient des jours tranquilles,
Au milieu des horreurs des discordes civiles :
Protégés par le ciel & par leur pauvreté,
Ils semblaient des soldats braver l'avidité ;
Et sous leurs toîts de chaume, à l'abri des alarmes,
N'entendaient point le bruit des tambours & des armes.
Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux ;
La desolation partout marche avant eux.
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'alarmèrent,
Les bergers pleins d'effroi dans les bois se cachèrent,
Et leurs tristes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfans, gémissans dans leurs bras.
Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre roi n'imputez point vos larmes ;
S'il cherche les combats, c'est pour donner la paix :
Peuples, sa main sur vous répandra ses bienfaits :
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux, il combat pour vous-même.
Les momens lui sont chers, il court dans tous les rangs,
Sur un coursier fougueux, plus léger que les vents,
Qui fier de son fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers, & respire la guerre.
On voyait près de lui briller tous ces guerriers,
Compagnons de sa gloire & ceints de ses lauriers :

Suivaient le daim léger & le chevreuil timide ;
Les tranquiles zéphirs habitaient sur ces bords ;
Cérès y répandait ses utiles trésors.
C'est-là que le destin guida les deux armées,
D'une chaleur égale au combat animées ;
Cérès en un moment vit leurs fiers bataillons
Ravager ses bienfaits naissans dans les sillons ;
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'alarmèrent,
Dans le fond des forêts les nymphes se cachèrent,
Le berger plein d'effroi, chassé de ces beaux lieux,
Du sein de son foyer fuit les larmes aux yeux.
Habitans malheureux, &c.

D'Aumont, qui sous cinq rois avait porté les armes;
Biron, dont le seul nom répandait les alarmes;
Et son fils jeune encore, ardent, impétueux,
Qui depuis..... mais alors il était vertueux;
Sulli, Nangis, Grillon, ces ennemis du crime,

VERS 88. *Jean d'Aumont*, maréchal de France, qui fit des merveilles à la bataille d'Ivry, était fils de Pierre d'Aumont, gentilhomme de la chambre, & de Françoise de Sully, héritière de l'ancienne maison de Sully. Il servit sous les rois Henri II, François II, Charles II, Henri III & Henri IV.

VERS 89. *Henri de Contand de Biron*, maréchal de France, grand-maître de l'artillerie, était un grand homme de guerre : il commandait à Ivry le corps de réserve, & contribua au gain de la bataille en se présentant à propos à l'ennemi. Il dit à Henri le Grand après la victoire : Sire, vous avez fait ce que devait faire Biron, & Biron, ce que devait faire le roi. Ce maréchal fut tué d'un coup de canon en 1592, au siége d'Epernai.

VERS 90. *Charles Contaud de Biron*, maréchal, & duc & pair, fils du précédent, conspira depuis contre Henri IV, & fut décapité dans la cour de la bastille en 1602. On voit encore à la muraille les crampons de fer qui servirent à l'échaffaut.

VERS 91. *Rosny*, depuis duc de *Sully*, surintendant des finances, grand maître de l'artillerie, fait maréchal de France après la mort d'Henri IV, reçut sept blessures à la bataille d'Ivry.

Nangis, homme d'un grand mérite, & d'une véritable vertu : il avait conseillé à Henri III de ne point faire assassiner le duc de Guise, mais d'avoir le courage de le juger selon les loix.

Grillon était surnommé le *brave*. Il offrit à Henri III de se battre contre ce même duc de Guise. C'est à ce Grillon, que Henri le Grand écrivit : pends-toi, brave Grillon, nous avons combattu à Arques, & tu n'y étais pas ... Adieu, brave Grillon, je vous aime à tort & travers.

Que la Ligue déteste, & que la Ligue estime ;
Turenne, qui, depuis, de la jeune Bouillon
Mérita dans Sedan la puissance & le nom,
Puissance malheureuse & trop mal conservée,
Et par Armand détruite aussi-tôt qu'élevée.
Essex avec éclat paraît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier sourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant sa tête altière,
Paraît s'enorgueillir de sa tige étrangère.
Son casque étincelait des feux les plus brillans
Qu'étalaient à l'envi l'or & les diamans,
Dons chers & précieux, dont sa fière maîtresse
Honora son courage, ou plutôt sa tendresse ;
Ambitieux Essex, vous étiez à la fois
L'amour de votre reine, & le soutien des rois.
Plus loin sont la Trimouille, & Clermont, & Feuquières,

VERS 93. *Henri de la Tour d'Orliegues*, vicomte de *Turenne*, maréchal de France. Henri le Grand le maria à Charlotte de la Mark, princesse de Sedan en 1591. La nuit de ses nôces le maréchal alla prendre Stenay d'assaut

Cette souveraineté acquise par Henri de Turenne, fut perdue par Fréderic Maurice, duc de Bouillon son fils, qui ayant trempé dans la conspiration de Cinq-Mars contre Louis XIII, ou plutôt contre le cardinal de Richelieu, donna Sedan pour conserver sa vie : il eut, en échange de sa souveraineté, de très grandes terres plus considérables en revenu, mais qui donnaient plus de richesses, & moins de puissance.

VERS 107. *Claude*, duc de la *Trimouille*, était à la bataille d'Ivry. Il avait un grand courage, une ambition demesurée, de grandes richesses, & était le seigneur le plus considérable parmi les calvinistes. Il mourut à trente huit ans. *Balsac de Clermont d'Entragues*, oncle de la fameuse marquise de Verneuil, fut tué à la bataille d'Ivry. Feuquieres & de Nesle, capitaines de cinquante hommes d'armes, y furent tués aussi. Jamais homme ne mérita mieux le titre d'heureux que

Le malheureux de Nesle, & l'heureux Lesdiguières,
D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces héros en foule attendaient le signal,
Et rangés près du roi lisaient sur son visage,
D'un triomphe certain l'espoir & le présage.
Mayenne en ce moment, inquiet, abattu,
Dans son cœur étonné cherche envain sa vertu.
Soit que de son parti connaissant l'injustice,
Il ne crût point le ciel à ses armes propice;
Soit que l'ame, en effet, ait des pressentimens,
Avant-coureurs certains des grands événemens:
Ce héros cependant, maître de sa faiblesse,
Déguisait ses chagrins sous sa fausse allégresse.
Il s'excite, il s'empresse, il inspire aux soldats
Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas.
D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déja d'exercer sa valeur,
De l'incertain Mayenne accusait la lenteur.
Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant son courage,
Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvans de sa tête superbe,
Impatient du frein, vole & bondit sur l'herbe;
Tel paraissait Egmont: une noble fureur
Eclate dans ses yeux, & brûle dans son cœur.
Il s'entretient déja de sa prochaine gloire,
Il croit que son destin commande à la victoire;
Hélas! il ne sçait point que son fatal orgueil
Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.
Vers les Ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
Et s'adressant aux siens, qu'enflammait sa présence:
" Vous êtes nés Français, & je suis votre roi,
" Voilà vos ennemis, marchez, & suivez-moi;

Lesdiguiéres, il commença par être simple soldat, & finit par être connétable sous Louis XIII.

VERS 142. On a tâché de rendre en vers les propos

„ Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
„ Ce pannache éclatant qui flotte ſur ma tête;
„ Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur.
A ces mots, que ce roi prononçait en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ſes troupes enflammées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.
Sur les pas des deux chefs alors en même-tems
On voit des deux partis voler les combattans.
Ainſi, lorſque des monts ſéparés par Alcide,
Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide,
Soudain les flots émus de deux profondes mers,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs;
La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,
Et l'Afriquain tremblant craint la chute du monde.
Au mouſquet réuni le ſanglant coutelas,
Déja de tous côtés porte un double trépas:
Cet arme que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Bayonne inventa le démon de la guerre,
Raſſemble en même-tems, digne fruit de l'enfer,
Ce qu'ont de plus terrible & la flamme & le fer.
On ſe mêle, on combat, l'adreſſe, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente ſoif du ſang,
Le deſeſpoir, la mort, paſſent de rang en rang.
L'un pourſuit un parent dans le parti contraire;
Là, le frère en fuyant meurt de la main d'un frère.
La nature en frémit, & ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de leur ſang malheureux.
Dans d'épaiſſes forêts de lances hériſſées,
De bataillons ſanglans, de troupes renverſées,
Henri pouſſe, s'avance & ſe fait un chemin.

---

paroles que dit Henri IV à la journée d'Ivry: Ralliez-vous à mon pannache blanc, vous le verrez toujours au chemin de l'honneur & de la gloire.

VERS 160. La bayonnette au bout du fuſil ne fut en uſage que long-tems après. Le nom de *bayonnette* vient de Bayonne, où l'on fit les premières bayonnettes,

Le grand Mornay le suit, toujours calme & serein.
Il veille autour de lui tel qu'un puissant génie:
Tel qu'on feignait jadis aux champs de la Phrigie
De la terre & des cieux les moteurs éternels,
Mêlés dans les combats sous l'habit des mortels ;
Ou tel que du vrai Dieu les ministres terribles,
Ces puissances des cieux, ces êtres impassibles,
Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
D'un front inaltérable ébranlent l'univers.
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
De l'ame d'un héros mouvemens intrépides,
Qui changent le combat, qui fixent le destin ;
Aux chefs des légions il les porte soudain ;
L'officier les reçoit, sa troupe impatiente
Règle au son de sa voix sa rage obéissante.
On s'écarte, on s'unit, on marche en divers corps;
Un esprit seul préside à ces vastes ressorts.
Mornay revole au prince, il le suit, il l'escorte,
Il pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte:
Mais il ne permet pas à ses stoïques mains
De se souiller du sang des malheureux humains.
De son roi seulement son ame est occupée:
Pour sa défense seule il a tiré l'épée,
Et son rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort, & ne la donne pas.
De Turenne déja la valeur indomptée,
Repoussait de Nemours la troupe épouvantée.
D'Ailly portait partout la crainte & le trépas,
D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats,

VERS 174. *Duplessis Mornay* eut deux chevaux tués sous lui à cette bataille. Il avait effectivement dans l'action le sang froid dont on le loue ici.

VERS 175. Il y a dans l'édition de 1727. & les autres.
Il veille autour de lui, tel qu'un puissant génie :
Voyez-vous, lui dit-il, cet escadron qui plie :
Ici, près de ce bois, Mayenne est arrêté,
D'Aumale vient à nous, marchons de ce côté :
Ainsi dans la mêlée il l'assiste, il l'escorte.

Et qui dans les horreurs de la guerre cruelle,
Reprend malgré ſon âge une force nouvelle.
Un ſeul guerrier s'oppoſe à ſes coups menaçans;
C'eſt un jeune héros à la fleurs de ſes ans,
Qui dans cette journée illuſtre & meurtrière,
Commençait des combats la fatale carrière:
D'un tendre hymen à peine il goutait les appas;
Favori des amours, il ſortait de leurs bras;
Honteux de n'être encor fameux que par ſes charmes,
Avide de la gloire, il volait aux alarmes.
Ce jour ſa jeune épouſe, en accuſant le ciel,
En déteſtant la Ligue, & ce combat mortel,
Arma ſon tendre amant, & d'une main tremblante
Attacha triſtement ſa cuiraſſe peſante,
Et couvrit, en pleurant, d'un caſque précieux,
Ce front ſi plein de grace, & ſi cher à ſes yeux.
  Il marche vers d'Ailly dans ſa fureur guerrière,
Parmi des tourbillons de flamme, de pouſſière,
A travers les bleſſés, les morts & les mourans,
De leurs courſiers fougueux tous deux preſſent les flancs;
Tous deux ſur l'herbe unie, & de ſang colorée,
S'élancent, loin des rangs, d'une courſe aſſurée.
Sanglans, couverts de fer, & la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils ſe frappent ſoudain.
La terre en retentit, leurs lances ſont rompues;
Comme en un ciel brûlant deux effroyables nues,
Qui portant le tonnerre & la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs, & volent ſur les vents:
De leur mélange affreux les éclairs rejailliſſent;
La foudre en eſt formée, & les mortels frémiſſent.
Mais loin de leurs courſiers par un ſubit effort,
Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort.
Déja brille en leurs mains le fatal cimeterre.
La diſcorde accourut, le démon de la guerre,
La mort pâle & ſanglante étaient à ſes côtés:
Malheureux, ſuſpendez vos coups précipités!...
Mais un deſtin funeſte enflamme leur courage,
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un paſſage,
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaiſſent pas:
Le fer qui les couvrait, brille, & vole en éclats,

Sous leurs coups redoublés leur cuiraſſe étincelle,
Leur ſang qui rejaillit rougit leur main cruelle ;
Leur bouclier, leur caſque arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups, & repouſſe la mort.
Chacun d'eux étonné de tant de réſiſtance,
Reſpectait ſon rival, admirait ſa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ſes pieds ce guerrier généreux.
Ses yeux ſont pour jamais fermés à la lumière ;
Son caſque auprès de lui roule ſur la pouſſière.
D'Ailly voit ſon viſage ; ô deſeſpoir! ô cris!
Il le voit, il l'embraſſe, hélas! c'était ſon fils.
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre ſon ſein ſes parricides armes ;
On l'arrête, on s'oppoſe à ſa juſte fureur,
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur.
Il déteſte à jamais ſa coupable victoire,
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire,
Et ſe fuyant lui-même, au milieu des deſerts,
Il va cacher ſa peine au bout de l'univers.
Là, ſoit que le ſoleil rendît le jour au monde,
Soit qu'il finît ſa courſe au vaſte ſein de l'onde,
Sa voix faiſait redire aux échos attendris,
Le nom, le triſte nom de ſon malheureux fils.
Du héros expirant la jeune & tendre amante,
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant ſur ces funeſtes bords ;
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts.....
Elle voit ſon époux, elle tombe éperdue,
Le voile de la mort ſe répand ſur ſa vue,
Eſt-ce toi, cher amant! Ces mots interrompus,
Ces cris demi-formés, ne ſont point entendus ;
Elle r'ouvre les yeux, ſa bouche preſſe encore
Par ſes derniers baiſers la bouche qu'elle adore ;
Elle tient dans ſes bras ce corps pâle & ſanglant,
Le regarde, ſoupire, & meurt en l'embraſſant.
Père, époux malheureux, famille déplorable,
Des fureurs de ces tems exemple lamentable,
Puiſſe de ce combat le ſouvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux,

Arracher à leurs yeux des larmes salutaires,
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères,
Mais qui fait fuir ainsi ces Ligueurs dispersés ?
Quel héros, ou quel dieu les a tous renversés ?
C'est le jeune Biron, c'est lui dont le courage
Parmi leurs bataillons s'était fait un passage.
D'Aumale les voit fuir, & bouillant de courroux,
Arrêtez, revenez .. lâches, ou courez-vous!
Vous, fuir! vous, compagnons de Mayenne & de Guise!
Vous qui devez venger Paris, Rome & l'église?
Suivez-moi, rappellez votre antique vertu,
Combattez sous d'Aumale, & vous avez vaincu.
Aussi-tôt secouru de Beauveau, de Fosseuse,
Du farouche Saint-Paul & même de Joyeuse,
Il rassemble avec eux ces bataillons épars,
Qu'il anime en marchant du feu de ses regards.
La fortune avec lui revient d'un pas rapide;
Biron soutient en vain, d'un courage intrépide,
Le cours précipité de ce fougueux torrent;
Il voit à ses côtés Parabère expirant;
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquière;
Nesle, Clermont, d'Angenne ont mordu la poussière:
Percé de coups lui-même il est près de périr....
C'était ainsi, Biron, que tu devais mourir;
Un trépas si fameux, une chute si belle,
Rendait de ta vertu la mémoire immortelle.
Le généreux Bourbon sut bientôt le danger,
Où Biron trop ardent venait de s'engager.
Il l'aimait, non en roi, non en maître sévère,

VERS 309 L'édition de 1727. porte ce qui suit.
Que vois-je! c'est ton roi, qui vole à ton secours,
Il sait l'affreux danger qui menace tes jours:
Il le sait, il y vole, il laisse la poursuite
De ceux qui devant lui précipitaient leur fuite,
Il arrive, il paraît comme un Dieu menaçant:
D'Aumale à son aspect, recule en frémissant,
Tout tremble devant lui, tout s'écarte, tout plie.

Qui souffre qu'on aspire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur & l'inflexible orgueil
Croit le sang d'un sujet trop payé d'un coup d'œil.
Henri de l'amitié sentit les nobles flammes :
Amitié, don du ciel ! plaisir des grandes ames,
Amitié ! que les rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas !
Il court le secourir ; ce beau feu qui le guide
Rend son bras plus puissant, & son vol plus rapide.
Biron, qu'environnaient les ombres de la mort,
A l'aspect de son roi, fait un dernier effort ;
Il rappelle à sa voix les restes de sa vie,
Sous les coups de Bourbon, tout s'écarte, tout plie,
Ton roi, jeune Biron, t'arrache à ces soldats,
Dont les coups redoublés achevaient ton trépas.
Tu vis ; songe du moins à lui rester fidelle.
Un bruit affreux s'entend. La discorde cruelle
Aux vertus du Héros opposant ses fureurs,
D'une rage nouvelle embrâse les Ligueurs.
Elle vole à leur tête, & sa bouche fatale
Fait retentir au loin sa trompette infernale.
Par ses sons trop connus d'Aumale est excité,
Aussi prompt que le trait dans les airs emporté,
Il cherchait le Héros, sur lui seul il s'élance ;
Des Ligueurs en tumulte une foule s'avance.
Tels au fond des forêts précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers esclaves de l'homme, & nés pour le carnage,
Pressent un sanglier, en ranimant la rage ;
Ignorant le danger, aveuglés, furieux,
Le cor excite au loin leur instinct belliqueux ;
Les antres, les rochers, les monts en retentissent :

VERS 322. Le duc de *Biron*, fut blessé à Ivry ; mais ce fut au combat de Fontaine Française, que Henri le Grand lui sauva la vie. On a transporté à la bataille d'Ivry cet événement, qui n'étant point un fait principal, peut-être aisément déplacé.

Ainsi contre Bourbon mille ennemis s'unissent,
Il est seul contre tous abandonné du sort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.
Louis, du haut des cieux, dans ce danger terrible,
Donne au Héros qu'il aime une force invincible,
Il est comme un rocher qui menaçant les airs,
Rompt la course des vents & repousse les mers.
Qui pourrait exprimer le sang & le carnage
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir son rivage?
O vous, mânes sanglans du plus vaillant des rois,
Ecclairez mon esprit, & parlez par ma voix.
Il voit voler vers lui sa noblesse fidelle,
Elle meurt pour son roi, son roi combat pour elle.
L'effroi le devançait, la mort suivait ses coups,
Quand le fougeux Egmont s'offrit à son courroux.
Long-tems cet étranger, trompé par son courage,
Avait cherché le roi dans l'horreur du carnage:
Dût sa témérité le conduire au cercueil,
L'honneur de le combattre irritait son orgueil.
Viens, Bourbon, criait-il, viens augmenter ta gloire:
Combattons, c'est à nous de fixer la victoire.
Comme il disait ces mots, un lumineux éclair,
Messager des destins, fend les plaines de l'air.
L'arbitre des combats fait gronder son tonnerre,
Le soldat sous ses pieds sentit trembler la terre.
D'Egmont croit que les cieux lui doivent leur appui;
Qu'ils défendent sa cause, & combattent pour lui;

VERS 358. Voici les vers qui se trouvent à la suite de celui-ci dans l'édition de 1723.

Egmont, courtisan lâche & soldat téméraire,
Esclave du tyran qui fit périr son père;
Malheureux, il osait sur un bord étranger,
Chercher dans les combats la gloire & le danger;
Et de ses fers honteux chérissant l'infamie,
Il n'osait point venger son père & sa patrie.
Il parut, le héros le fit tomber soudain,
Le fer étincelant, &c.

Que la nature entière attentive à sa gloire
Par la voix du tonnerre anonçait sa victoire.
D'Egmont joint le Héros, il l'atteint vers le flanc,
Il triomphait déja d'avoir versé son sang.
Le roi, qu'il a blessé, voit son péril sans trouble,
Ainsi que le danger son audace redouble :
Son grand cœur s'applaudit d'avoir au champ d'honneur,
Trouvé des ennemis dignes de sa valeur.
Loin de le retarder sa blessure l'irrite :
Sur ce fier ennemi Bourbon se précipite :
D'Egmont d'un coup plus sûr est renversé soudain,
Le fer étincelant se plongea dans son sein.
Sous leurs pieds teints de sang les chevaux le foulèrent,
Des ombres du trépas ses yeux s'enveloppèrent ;
Et son ame en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aspect de son père excita ses remords.
Espagnols tant vantés, troupe jadis si fière,
Sa mort anéantit votre vertu guerrière,

VERS 387. Il y avait dans la première édition & dans celle d'Evreux.

Sur son corps tout sanglant, le roi sans résistance,
Tel qu'un foudre éclatant, vers Mayenne s'avance :
Il l'attaque, il l'étonne, il le presse, & son bras
A chaque instant sur lui suspendait le trépas :
Ce bras vaillant, Mayenne, allait trancher ta vie,
La Ligue en palissait, la guerre était finie ;
Mais d'Aumale & Saint-Paul accourent à l'instant ;
On l'entoure, on l'arrache à la mort qui l'attend.
Que vois-je ! au moment même une main inconnue,
Frappe le grand Henri d'une atteinte imprévûe ;
C'est ainsi qu'autrefois dans ces tems fabuleux,
Que l'amour du mensonge a rendus trop fameux,
Aux pieds de ces remparts, qu'Hector ne put défendre,
Dans ces combats sanglans, aux rives du Scamandre,
On vit plus d'une fois des mortels furieux,
Par un fer sacrilège oser blesser les dieux.

Pour la première fois vous connûtes la peur.
L'étonnement, l'eſprit de trouble & de terreur
S'empare en ce moment de leur troupe alarmée:
Il paſſe en tous les rangs, il s'étend ſur l'armée;
Les chefs ſont effrayés, les ſoldats éperdus,
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, ſe renverſent,
Pouſſent des cris affreux, ſe heurtent, ſe diſperſent.
Les uns ſans réſiſtance à leur vainqueur offerts,
Fléchiſſent les genoux, & demandent des fers.
D'autres, d'un pas rapide évitant ſa pourſuite,
Juſqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont ſe précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur courſe,
Et le fleuve ſanglant remonte vers ſa ſource.
Mayenne en ce tumulte, incapable d'effroi,
Affligé, mais tranquille, & maître encor de ſoi,
Voit d'un œil aſſuré ſa fortune cruelle,
Et tombant ſous ſes coups, ſonge à triompher d'elle.
D'Aumale auprès de lui, la fureur dans les yeux,
Accuſait les Flamans, la fortune & les cieux.
Tout eſt perdu, dit-il, mourons, brave Mayenne.
Quittez, lui dit ſon chef, une fureur ſi vaine,
Vivez pour un parti dont vous êtes l'honneur,
Vivez pour réparer ſa perte & ſon malheur:
Que vous & Bois-Dauphin dans ce moment funeſte,
De nos ſoldats épars aſſemblent ce qui reſte.
Suivez moi, l'un & l'autre, aux remparts de Paris,
De la Ligue en marchant ramaſſez les débris:
De Coligny vaincu ſurpaſſons le courage.
D'Aumale en l'écoutant, pleure & frémit de rage,
Cette ordre qu'il déteſte, il va l'exécuter,
Semblable au fier lion qu'un Maure a ſu dompter,
Qui docile à ſon maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connaît ſoumet ſa tête horrible,
Le ſuit d'un air affreux, le flatte en rugiſſant,
Et paraît menacer même en obéiſſant.
Mayenne cependant, par une fuite prompte,
Dans les murs de Paris courait cacher ſa honte.

Henri victorieux voyoit de tous côtés,
Les Ligueurs sans défense implorant ses bontés.
Des cieux en ce moment les voutes s'entr'ouvrirent :
Les mânes des Bourbons dans les airs descendirent.
Louis, au milieu d'eux, du haut du firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment ;
Vint voir comme il saurait user de la victoire,
Et s'il acheverait de mériter sa gloire.
Ses soldats près de lui d'un œil plein de courroux,
Regardaient ces vaincus échappés à leurs coups :
Les captifs, en tremblant, conduits en sa présence,
Attendaient leur arrêt dans un profond silence.
Le mortel desespoir, la honte, la terreur,
Dans leurs yeux égarés avaient peint leur malheur.
Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grace,
Où regnaient à la fois la douleur & l'audace.
Soyez libres, dit-il, vous pouvez desormais
Rester mes ennemis, ou vivre mes sujets.
Entre Mayenne & moi reconnaissez un maître ;
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être ;
Esclaves de la Ligue, ou compagnons d'un roi,
Allez gémir sous elle, ou triomphez sous moi.
Choisissez. A ces mots d'un roi couvert de gloire,
Sur un champ de bataille, au sein de la victoire,
On voit en un moment ces captifs éperdus,
Contens de leur défaite, heureux d'être vaincus.
Leurs yeux sont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de haine ;
Sa valeur les vainquit, sa vertu les enchaîne.

VERS 445. Voici ceux qu'on trouve dans l'édition de 1723.

Vivez, s'écria-t il, peuple né pour me nuire,
Henri voulait vous vaincre, & non pas vous détruire ;
C'est la seule vertu qui doit vous desarmer.
Vivez, c'est trop me craindre, apprenez à m'aimer.
Il dit, & dans l'instant arrêtant le carnage,
Maître de ses soldats, il fléchit leur courage ;
Ce n'est plus ce lion, &c.

Et s'honorant déja du nom de ses soldats,
Pour expier leur crime ils marchent sur ses pas.
Le tranquille vainqueur a cessé le carnage,
Maître de ses guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'est plus ce lion, qui tout couvert de sang,
Portoit avec l'effroi la mort de rang en rang;
C'est un dieu bienfaisant, qui laissant son tonnerre,
Enchaîne la tempête & console la terre.
Sur ce front menaçant, terrible, ensanglanté
La paix a mis les traits de la sérénité.
Ceux à qui la lumière était presque ravie,
Par ses ordres humains sont rendus à la vie,
Et sur tous leurs dangers & sur tous leurs besoins,
Tel qu'un père attentif il étendait ses soins.
Du vrai, comme du faux, la prompte messagère,
Qui s'accroît dans sa course, & d'une aîle légère,
Plus prompte que le tems, vole au delà des mers,
Passe d'un pole à l'autre, & remplit l'univers;
Ce monstre composé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célèbre des rois la honte ou les merveilles,
Qui rassemble sous lui la curiosité,
L'espoir, l'effroi, le doute & la crédulité,
De sa brillante voix, trompette de la gloire,
Du Héros de la France annonçait la victoire.
Du Tage à l'Eridan le bruit en fut porté,
Le Vatican superbe en fut épouvanté.
Le nord à cette voix tressaillit d'allégresse;
Madrid frémit d'effroi, de honte & de tristesse.
O malheureux Paris! infidèles Ligueurs,
O citoyens trompés! & vous, prêtres trompeurs,
De quels cris douloureux vos temples retentirent!
De cendre en ce moment vos têtes se couvrirent.
Hélas! Mayenne encor vient flatter vos esprits:
Vaincu, mais plein d'espoir, & maître de Paris,
Sa politique habile, au fond de sa retraite,
Aux Ligueurs incertains déguisait sa défaite.
Contre un coup si funeste il veut les rassurer,
En cachant sa disgrace il croit la réparer:
Par cent bruits mensongers il ranimait leur zèle.
Mais malgré tant de soins la vérité cruelle

Démentant à ses yeux ses discours imposteurs ;
Volait de bouche en bouche, & glaçait tous les cœurs.
La discorde en frémit, & redoublant sa rage :
Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit elle, & n'aurai point dans ces murs malheureux
Versé tant de poisons, allumé tant de feux,
De tant de flots de sang cimenté ma puissance,
Pour laisser à Bourbon l'empire de la France.
Tout terrible qu'il est, j'ai l'art de l'affaiblir,
Si je n'ai pu le vaincre, on le peut amollir.
N'opposons plus d'efforts à sa valeur suprême.
Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.
C'est son cœur qu'il doit craindre, & je veux aujourd'hui
L'attaquer, le combattre, & le vaincre par lui.
Elle dit ; & soudain des rives de la Seine,
Sur un char teint de sang, attellé par la haine,
Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,
Elle part, elle vole, & va trouver l'amour.



CHANT NEUVIÉME.

DESCRIPTION *du temple de l'amour. La discorde implore son pouvoir pour amollir le courage de Henri IV. Ce Héros est retenu quelque tems auprès de Madame* d'Estrée, *si célèbre sous le nom de* la belle Gabrielle. *Mornay l'arrache à son amour, & le roi retourne à son armée.*

SUR les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe, & commence l'Asie,
S'élève un vieux palais respecté par les tems :
La nature en posa les premiers fondemens;
Et l'art ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la nature.
Là, tous les champs voisins, peuplés de myrtes verds,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.
Partout on voit meurir, partout on voit éclore
Et les fruits de Pomone & les présens de Flore ;
Et la terre n'attend, pour donner ses moissons,

VERS 3. Cette description du temple de l'amour, & la peinture de cette passion personnifiée, sont entiérement allégoriques. On a placé en Chypre le lieu de la scène, comme on a mis à Rome la demeure de la politique; parce que les peuples de l'isle de Chypre ont de tout tems passé pour être abandonnés à l'amour, de même que la coûr de Rome a eu la réputation d'être la coûr la plus politique de l'Europe.

On ne doit donc point regarder ici l'amour comme fils de Venus & comme un dieu de la fable ; mais comme une passion représentée avec tous les plaisirs & tous les desordres qui l'accompagnent.

VERS 11. Au lieu des huit vers qui sont ici, on trouve les suivans dans l'édition de 1723 :

Ni les vœux des humais, ni l'ordre des ſaiſons.
L'homme y ſemble goûter dans une paix profonde,
Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde,
De ſa main bienfaiſante accordait aux humains,
Un éternel repos, des jours purs & ſereins,
Les douceurs, les plaiſirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la ſeule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inſpire les langueurs;
Les voix de mille amans, les chants de leurs maîtreſſes,
Qui célèbrent leur honte, & vantent leurs faibleſſes.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs;
Et dans l'art dangereux de plaire & de ſéduire,
Dans ſon temple à l'envi s'empreſſer de s'inſtruire.
La flatteuſe eſpérance, au front toujours ſerein,
A l'autel de l'amour les conduit par la main.
Près du temple ſacré les graces demi nues
Accordent à leurs voix leurs danſes ingénues.
La molle volupté ſur un lit de gazons,
Satisfaite & tranquille, écoute leurs chanſons.
On voit à ſes côtés le myſtère en ſilence,
Le ſourire enchanteur, les ſoins, la complaiſance,
Les plaiſirs amoureux, & les tendres deſirs,
Plus doux, plus ſéduiſans encor que les plaiſirs.
De ce temple fameux telle eſt l'aimable entrée;
Mais lorſqu'en avançant ſous la voute ſacrée,
On porte au ſanctuaire un pas audacieux,

Dans ces climats charmans habite l'indolence;
Les peuples pareſſeux, ſéduits par l'abondance,
N'ont jamais exercé, par d'utiles travaux,
Leurs corps appeſantis qu'énerve le repos;
Dans un loiſir profond, aux ſoins inacceſſible,
La molleſſe entretient un ſilence paiſible:
Seulement quelquefois on entend dans les airs
Les ſons efféminés des plus tendres concerts,
Les voix de mille amans, &c.

Quel ſpectacle funeſte épouvante les yeux!
Ce n'eſt plus des plaiſirs la troupe aimable & tendre,
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus attendre,
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
Font de ce beau ſéjour un ſéjour plein d'horreur.
La ſombre jalouſie, au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le ſoupçon qui la guide:
La haine & le courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ſes pas, un poignard à la main.
La malice les voit, & d'un ſouris perfide
Applaudit en paſſant à leur troupe homicide.
Le repentir les ſuit, déteſtant leurs fureurs,
Et baiſſe en ſoupirant ſes yeux mouillés de pleurs.
C'eſt là, c'eſt au milieu de cette cour affreuſe,
Des plaiſirs des humains compagne malheureuſe,
Que l'amour a choiſi ſon ſéjour éternel.
Ce dangereux enfant, ſi tendre & ſi cruel,
Porte en ſa faible main les deſtins de la terre,
Donne avec un ſouris, ou la paix, ou la guerre,
Et répandant partout ſes trompeuſes douceurs,
Anime l'univers, & vit dans tous les cœurs.
Sur un trône éclatant, contemplant ſes conquêtes,
Il foulait à ſes pieds les plus ſuperbes têtes;
Fier de ſes cruautés plus que de ſes bienfaits,
Il ſemblait s'applaudir des maux qu'il avait faits.
La diſcorde ſoudain, conduite par la rage,
Ecarte les plaiſirs, s'ouvre un libre paſſage,
Secouant dans ſes mains ſes flambeaux allumés,
Le front couvert de ſang, & les yeux enflammés:
Mon frère, lui dit-elle, où ſont tes traits terribles?
Pour qui réſerves-tu tes flèches invincibles?
Ah! ſi de la diſcorde allumant le tiſon,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poiſon,

VERS 56. Dans l'édition de 1723 on lit ces deux vers:

Sans ceſſe armé de traits plus prompts que le tonnerre,
Porte en ſa faible main les deſtins de la terre.

Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature,
Viens, vole sur mes pas, viens venger mon injure.
Un roi victorieux écrase mes serpens,
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans.
La clémence avec lui marchant d'un pas tranquille,
Au sein tumultueux de la guerre civile,
Va sous ses étendarts, flottans de tous côtés,
Réunir tous les cœurs par moi seule écartés.
Encore une victoire, & mon trône est en poudre ;
Aux remparts de Paris Henri porte la foudre.
Ce Héros va combattre, & vaincre & pardonner ;
De cent chaînes d'airain son baas va m'enchaîner.
C'est à toi d'arrêter ce torrent dans sa course.
Va de tant de hauts faits empoisonner la source.
Que sous ton joug, Amour, il gémisse abattu ;
Va dompter son courage au sein de la vertu.
C'est toi, tu t'en souviens, toi dont la main fatale,
Fit tomber, sans effort, Hercule aux pieds d'Omphale.
Ne vit-on pas Antoine amolli dans tes fers,
Abandonnant pour toi le soin de l'univers,
Fuyant devant Auguste, & te suivant sur l'onde,
Préférer Cléopatre à l'empire du monde.
Henri te reste à vaincre après tant de guerriers,
Dans ses superbes mains va flétrir ses lauriers,
Va du myrthe amoureux ceindre sa tête altière ;
Endors entre tes bras son audace guerrière.
A mon trône ébranlé, cours servir de soutien,
Viens, ma cause est la tienne, & ton regne est le mien.
Ainsi parlait ce monstre, & la voute tremblante
Répétait les accens de sa voix effrayante.
L'amour qui l'écoutait, couché parmi des fleurs,
D'un souris fier & doux répond à ses fureurs.
Il s'arme cependant de ses flèches dorées.
Il fend des vastes cieux les voutes azurées ;
Et précédé des jeux, des graces, des plaisirs,
Il vole aux champs Français sur l'aîle des zéphirs.
Dans sa course, d'abord, il découvre avec joiè,
Le faible Ximoïs, & les champs où fut Troie.

VERS 110. L'édition de 1723 met ainsi ce vers ;

Il rit en contemplant, dans ces lieux renommés,
La cendre des palais par ses mains consumés.
Il apperçoit de loin ces murs bâtis sur l'onde,
Ces remparts orgueilleux, ce prodige du monde,
Venise, dont Neptune admire le destin,
Et qui commande aux flots renfermés dans son sein.
Il descend, il s'arrête aux champs de la Sicile,
Où lui-même inspira Théocrite & Virgile,
Où l'on dit qu'autrefois, par des chemins nouveaux,
de l'amoureux Alphée il conduisit les eaux.
Bientôt quittant les bords de l'aimable Aréthuse;
Dans les champs de Provence il vole vers Vaucluse,
Asyle encor plus doux, lieux où dans ses beaux jours
Pétrarque soupira ses vers & ses amours.
Il voit les murs d'Anet bâtis aux bords de l'Eure;
Lui-même en ordonna la superbe structure.
Par ses adroites mains avec art enlassés,
Les chiffres de Diane y sont encor tracés.
Sur sa tombe en passant les plaisirs & les graces,
Répandirent les fleurs, qui naissaient sur leurs traces.
Aux campagnes d'Ivry l'amour arrive enfin.
Le roi, près d'en partir pour un plus grand dessein,
Mêlant à ses plaisirs l'image de la guerre,
Laissait pour un moment reposer son tonnerre;
Mille jeunes guerriers à travers les guérêts,
Poursuivaient avec lui les hôtes des forêts.

La campagne où jadis on vit les murs de Troie.

Vers 122. *Vaucluse, Vallisclausa*, près de Gordes en Provence, célèbre par le séjour que fit Petrarque dans les environs. L'on voit même encore près de sa source une maison, qu'on appelle la maison de Petrarque.

Vers 128. *Anet* fut bâti par Henri II, pour Diane de Poitiers, dont les chiffres sont mêlés dans tous les ornemens de ce château, lequel n'est pas loin de la plaine d'Ivry

L'amour sent à sa vue une joie inhumaine,
Il aiguise ses traits, il prépare sa chaîne,
Il agite les airs que lui même a calmés,
Il parle, on voit soudain les élémens armés.
D'un bout du monde à l'autre appellant les orages,
Sa voix commande aux vents d'assembler les nuages,
De verser ces torrens suspendus dans les airs
Et d'apporter la nuit, la foudre & les éclairs.
Déja les aquilons à ses ordres fidèles
Dans les cieux obscurcis ont déployé leurs aîles ;
La plus affreuse nuit succède au plus beau jour,
La nature en gémit, & reconnoît l'amour.
Dans les sillons fangeux de la campagne humide,
Le roi marche incertain, sans escorte & sans guide :
L'amour en ce moment allumant son flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des siens, le roi dans ces bois sombres,
Suit cet astre ennemi, brillant parmi les ombres,
Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés,
Suivre ces feux ardens de la terre exhalés,
Ces feux, dont la vapeur maligne & passagère
Conduit au précipice à l'instant qu'elle éclaire.
Depuis peu la fortune, en ces tristes climats,
D'une illustre mortelle avait conduit les pas.
Dans le fond d'un château, tranquille & solitaire
Loin du bruit des combats, elle attendait son père,
Qui fidèle à ses rois, vieilli dans les hazards,
Avoit du grand Henri suivi les étendarts.
D'Estrée était son nom ; la main de la nature

Vers 165. *Gabrielle d'Estrée*, d'une ancienne maison de Picardie, fille & petite-fille d'un grand maître de l'artillerie, mariée au Seigneur de Liancourt, & depuis duchesse de Beaufort, &c.

Henri IV en devint amoureux pendant les guerres civiles ; il se dérobait quelquefois pour l'aller voir. Un jour même il se déguisa en paysan, passa au travers des gardes ennemies, & arriva chez elle non sans courir risque d'être pris.

De ses aimables dons la combla sans mesure.
Telle ne brillait point aux bords de l Eurotas,
La coupable beauté qui trahit Ménélas,
Moins touchante & moins belle, à Tarse on vit paraître
Celle qui des Romains avoit dompté le maître,
Lorsque les habitans des rives du Cidnus,
L'encensoir à la main, la prirent pour Venus.
Elle entrait dans cet âge, hélas! trop redoutable,
Qui rend des passions le joug inévitable.
Son cœur né pour aimer, mais fier & généreux,
D'aucun amant encor n'avait reçu les vœux:
Semblable en son printems à la rose nouvelle,
Qui renferme en naissant sa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les trésors de son sein,
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur & serein.
L'amour, qui cependant s'apprête à la surprendre,
Sous un nom supposé vient près d'elle se rendre,
Il paraît sans flambeau, sans fléches, sans carquois,
Il prend d'un simple enfant la figure & la voix.

On peut voir ces détails dans l'histoire des amours du grand Alcandre, écrite par une princesse de Conti.

VERS 167. Edition de 1723.

Jamais rien de plus beau ne parut sous les cieux,
Et seule elle ignorait le pouvoir de ses yeux.

VERS 170. *Cleopatre* allant à Tarse, où Antoine l'avait mandée, fit ce voyage sur un vaisseau brillant d'or, & orné des plus belles peintures; les voiles étaient de pourpre, les cordages d'or & de soie. Cléopatre était habillée, comme on représentait alors la déesse Venus, ses femmes représentaient les nymphes & les graces; la poupe & la proue étaient remplies des plus beaux enfans déguisés en amours. Elle avançait dans cet équipage sur le fleuve Cidnus, au son de mille instrumens de musique. Tout le peuple de Tarse la prit pour la déesse. On quitta le tribunal d'Antoine pour courir au-devant d'elle. Ce Romain lui même alla la recevoir, & en devint éperdument amoureux. *Plutarque.*

On a vu, lui dit-il, sur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne.
Il glissait dans son cœur en lui disant ces mots,
Un desir inconnu de plaire à ce Héros.
Son teint fut animé d'une grace nouvelle.
L'amour s'applaudissait en la voyant si belle ;
Que n'espérait-il point, aidé de tant d'appas !
Au-devant du monarque il conduisit ses pas.
L'art simple, dont lui-même a formé sa parure,
Paraît aux yeux séduits l'effet de la nature,
L'or de ses blonds cheveux, qui flotte au gré des vents,
Tantôt couvre sa gorge & ses trésors naissans ;
Tantôt expose aux yeux leur charme inexprimable.
Sa modestie encor la rendait plus aimable :
Non pas cette farouche & triste austérité,
Qui fait fuir les amours & même la beauté ;
Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine,
Inspire le respect, enflamme les desirs,
Et de qui la peut vaincre augmente les plaisirs.
Il fait plus, à l'amour tout miracle est possible,
Il enchante ces lieux par un charme invincible.
Des myrthes enlassés, que d'un prodigue sein
La terre obéissante a fait naître soudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage ;
A peine a-t on passé sous leur fatal ombrage,
Par des liens secrets on se sent arrêter ;
On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
On voit fuir sous cette ombre une onde enchanteresse :
Les amans fortunés, pleins d'une douce yvresse,

VERS 191. Voici ce que met l'édition de 1723, au lieu de ce vers & de quelques-uns des suivans :

Au-devant du monarque il conduisit ses pas,
Armé de tous ses traits, présent à l'entrevue,
Il allume en leur ame une crainte inconnue,
Leur inspire ce trouble & ces émotions,
Que forment en naissant les grandes passions.

Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'amour dans tous ces lieux fait sentir son pouvoir.
Tout y paraît changé, tous les cœurs y soupirent.
Tous sont empoisonnés du charme qu'ils respirent.
Tout y parle d'amour. Les oiseaux dans les champs
Redoublent leurs baisers, leurs caresses, leurs chants.
Le moissonneur ardent, qui court avant l'aurore
Couper les blonds épis que l'été fait éclore,
S'arrête, s'inquiéte & pousse des soupirs,
Son cœur est étonné de ses nouveaux desirs.
Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
Et laisse, en soupirant, ses moissons imparfaites.
Près de lui, la bergère oubliant ses troupeaux,
De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux.
Contre un pouvoir si grand qu'eût pu faire d'Estrée?
Par un charme indomptable elle était attirée.
Elle avait à combattre, en ce funeste jour,
Sa jeunesse, son cœur, un Héros & l'amour.
Quelque tems de Henri la valeur immortelle,
Vers ses drapeaux vainqueurs en secret le rappelle:
Une invisible main le retient malgré lui.
Dans sa vertu première il cherche un vain appui.
Sa vertu l'abandonne, & son ame enyvrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Estrée.
Loin de lui, cependant, tous ses chefs étonnés,
Se demandent leur prince, & restent consternés.
Ils trembloient pour ses jours: hélas! qui l'eût pu croire,
Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour sa gloire!
On le cherchait en vain; ses soldats abattus,

VERS 238. Après ces vers voici ce qu'on lit dans l'édition de 1723.

C'est alors que l'on vit dans les bras du repos,
Les folâtres plaisirs desarmer ce Héros;
L'un tenoit sa cuirasse, encor de sang trempée,
L'autre avait détaché sa redoutable épée,
Et riait, en voyant dans ses débiles mains,
Ce fer, l'appui du trône, & l'effroi des humains.

Ne marchant plus sous lui, semblaient déja vaincus.
Mais le génie heureux qui préside à la France,
Ne souffrit pas long-tems sa dangereuse absence.
Il descendit des cieux à la voix de Louis,
Et vint d'un vol rapide au secours de son fils.
Quand il fut descendu vers ce triste hémisphère,
Pour y trouver un sage, il regarda la terre.
Il ne le chercha point dans ces lieux révérés,
A l'étude, au silence, au jeûne consacrés,
Il alla dans Ivry. Là, parmi la licence,
Où du soldat vainqueur s'emporte l'insolence,
L'ange heureux des Français fixa son vol divin
Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.
Il s'adresse à Mornay : c'était pour nous instruire
Que souvent la raison suffit à nous conduire,
Ainsi qu'elle guida chez des peuples païens,
Marc-Aurèle ou Platon, la honte des chrétiens.
Non moins prudent ami, que philosophe austère,
Mornay sut l'art discret de reprendre & de plaire :
Son exemple instruisait bien mieux que ses discours;
Les solides vertus furent ses seuls amours;
Avide de travaux, insensible aux délices,
Il Marchait d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la cour, & son souffle infecté
N'altéra de son cœur l'austère pureté.
Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée,
Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un cristal toujours pur & des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.
Le généreux, Mornay, conduit par la sagesse,
Part, & vole en ces lieux, où la douce mollesse
Retenait dans ses bras le vainqueur des humains,
Et de la France en lui maîtrisait les destins.
L'amour à chaque instant redoublant sa victoire,

Tandis que de l'amour Henri goutait les charmes,
Son absence en son camp répandait les alarmes,
Et ses chefs étonnés, ses soldats abattus, &c.

Le rendait plus heureux, pour mieux flétrir sa gloire;
Les plaisirs qui souvent ont des termes si courts,
Partageaient ses momens & remplissaient ses jours.
  L'amour au milieu d'eux découvre avec colère,
A côté de Mornay la sagesse sévère;
Il veut sur ce guerrier lancer un trait vengeur,
Il croit charmer ses sens, il croit blesser son cœur:
Mais Mornay méprisait sa colère & ses charmes.
Tous ses traits impuissans s'émoussaient sur ses armes.
Il attend qu'en secret le roi s'offre à ses yeux,
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.
  Au fond de ces jardins, au bord d'une onde claire,
Sous un myrthe amoureux, asyle du mystère,
D'Estrée à son amant prodiguait ses appas:
Il languissait près d'elle, il brûlait dans ses bras.
De leurs doux entretiens rien n'altérait les charmes,
Leurs yeux étaient remplis de ces heureuses larmes,
De ces larmes qui font les plaisirs des amans.
Ils sentaient cette ivresse & ces saisissemens,
Ces transports, ces fureurs, qu'un tendre amour inspire,
Que lui seul fait goûter, que lui seul peut décrire.
Les folâtres plaisirs, dans le sein du repos,
Les amours enfantins desarmaient ce Héros:
L'un tenait sa cuirasse encor de sang trempée,
L'autre avait détaché sa redoutable épée,
Et riait, en tenant dans ses débiles mains
Ce fer, l'appui du trône, & l'effroi des humains.
  La discorde de loin insulte à sa faiblesse;
Elle exprime en grondant sa barbare allégresse:
Sa fière activité ménage ces instans.
Elle court de la Ligue irriter les serpens.
Et tandis que Bourbon se repose & sommeille,
De tous ses ennemis la rage se réveille.
  Enfin, dans ces Jardins, où sa vertu languit,
Il voit Mornay paraître; il le voit, & rougit.
L'un de l'autre en secret ils craignaient la présence.
Le sage en l'abordant garde un morne silence;
Mais ce silence même, & ses regards baissés
Se font entendre au prince, & s'expliquent assez.
Sur ce visage austère, où regnait la tristesse,

Henri lut aisément sa honte & sa faiblesse.
Rarement de sa faute on aime le témoin.
Tout autre eût de Mornay mal reconnu le soin.
Cher ami, dit le roi, ne craint point ma colère,
Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me plaire.
Viens, le cœur de ton prince est digne encor de toi,
Je t'ai vu, c'en est fait, & tu me rends à moi:
Je reprends ma vertu que l'amour m'a ravie:
De ce honteux repos fuyons l'ignominie.
Fuyons ce lieu funeste, où mon cœur mutiné
Aime encor les liens dont il fut enchaîné:
Me vaincre est desormais ma plus belle victoire.
Partons, bravons l'amour dans les bras de la gloire,
Et bientôt vers Paris répandant la terreur,
Dans le sang Espagnol effaçons mon erreur.
A ces mots généreux Mornay connut son maître:
C'est vous s'écria-t-il, que je revois paraître;
Vous, de la France entiére auguste défenseur,
Vous, vainqueur de vous même, & roi de votre cœur;
L'amour à votre gloire ajoute un nouveau lustre:
Qui l'ignore est heureux, qui le dompte est illustre.
Il dit, le roi s'apprête à partir de ces lieux.
Quelle douleur, ô ciel! attendrit ses adieux!
Plein de l'aimable objet, qu'il fuit & qu'il adore,
En condamnant ses pleurs, il en verse encore.
Entraîné par Mornay, par l'amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part desespéré.
Il part: en ce moment d'Estrée évanouie,
Reste sans mouvement, sans couleur & sans vie.
D'une soudaine nuit ses beaux yeux sont couverts,
L'amour qui l'apperçut, jette un cri dans les airs:
Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle
N'enlève à son empire une nymphe si belle,

VERS 320 Edition de 1723.
Tout autre eût d'un censeur haï le front sévère.
Cher ami, dit le roi, tu ne peux me déplaire;
Viens, le cœur de ton prince, &c.

N'efface pour jamais les charmes de ces yeux,
Qui devaient dans la France allumer tant de feux.
Il la prend dans ſes bras, & bientôt cette amante
R'ouvre à ſa douce voix ſa paupière mourante,
Lui nomme ſon amant, le redemande en vain,
Le cherche encor des yeux, & les ferme ſoudain.
L'amour baigné des pleurs, qu'il répand auprès d'elle,
Au jour qu'elle fuyait tendrement la rappelle;
D'un eſpoir ſéduiſant il lui rend la douceur,
Et ſoulage les maux dont lui ſeul eſt l'auteur.
Mornay, toujours ſévère & toujours inflexible,
Entraînait cependant ſon maître trop ſenſible.
La force & la vertu leur montrent le chemin,
La gloire les conduit les lauriers à la main,
Et l'amour indigné, que le devoir ſurmonte,
Va cacher loin d'Anet ſa colère & ſa honte.




Hutches

Re
dit
ot con
age in
ppris à
là qu'i
fureur
gue imp
aiblit le
à demi
des batai
rien de
ux cham
chefs fo
queurs en
ser l'imp
is leurs y
ainte & le
us n'osez
eux point
seul je m'
, ou du n
ouvrir la
éloigne l'e
ministre des
che devan
onque aime
l'honneur d
nemis , pa
, d'un be
essayez le
si cet illus
de la val
mporta ce
la gloire d
baisser l'in
our ton pr
mes de tou
donne so
ne sera p

CHANT DIXIÉME.

RETOUR *du roi à son armée : il recommence le siége. Combat singulier du vicomte de Turenne & du chevalier d'Aumale. Famine horrible qui desole la ville. Le roi nourrit lui-même les habitans qu'il assiége. Le ciel recompense enfin ses vertus. La vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ses portes, & la guerre est finie.*

CEs momens dangereux, perdus dans la mollesse,
Avaient fait aux vaincus oublier leur faiblesse.
A de nouveaux exploits Mayenne est préparé.
D'un espoir renaissant le peuple est enyvré.
Leur espoir les trompait ; Bourbon que rien n'arrête,
Accourt impatient d'achever sa conquête.
Paris épouvanté revit ses étendarts ;
Le Héros réparut aux pieds de ces remparts,
De ces mêmes remparts, où fume encor sa foudre ;
Et qu'a réduire en cendre il ne put se résoudre,
Quand l'ange de la France, appaisant son courroux ;
Retint son bras vainqueur, & suspendit ses coups.
Déja le camp du roi jette des cris de joie.
D'un œil d'impatience il dévorait sa proie.

VERS I. Voici de quelle manière commence l'édition de 1723.

Le tems vole, & sa perte est toujours dangereuse.
Envain du grand Bourbon la main victorieuse
Fit dans les champs d'Ivry triompher sa vertu ;
Négliger ses lauriers, c'est n'avoir point vaincu ;
Ces jours, ces doux momens perdus dans la mollesse ;
Rendaient aux ennemis l'audace & l'allégresse.
Déja dans leur asyle oubliant leurs malheurs,
Vaincus, chargés d'opprobre, ils parlaient en vainqueurs.

Les Liguéurs cependant, d'un juste effroi troublés ;
Près du prudent Mayenne étaient tous rassemblés.
Là d'Aumale, ennemi de tout conseil timide,
Leur tenait fièrement ce langage intrépide :
Nous n'avons point encore appris à nous cacher :
L'ennemi vient à nous, c'est-là qu'il faut marcher ;
C'est-là, qu'il faut porter une fureur heureuse ;
Je connois des Français la fougue impétueuse.
L'ombre de leurs remparts affaiblit leur vertu.
Le Français qu'on attaque est à demi vaincu.
Souvent le desespoir a gagné des batailles :
J'attens tout de nous seuls, & rien de nos murailles,
Héros qui m'écoutez, volez aux champs de Mars ;
Peuples qui nous suivez, vos chefs sont vos remparts.
Il se tut à ses mots ; les Ligueurs en silence
Semblaient de son audace accuser l'imprudence.
Il en rougit de honte, & dans leurs yeux confus
Il lut, en frémissant, leur crainte & leur refus.
Et bien, poursuivit-il, si vous n'osez me suivre,
Français à cet affront je ne veux point survivre.
Vous craignez les dangers ; seul je m'y vais offrir,
Et vous apprendre à vaincre, ou du moins à mourir.
De Paris à l'instant il fait ouvrir la porte ;
Du peuple qui l'entoure il éloigne l'escorte,
Il s'avance : un hérault, ministre des combats,
Jusqu'aux tentes du roi marche devant ses pas :
Et crie à haute voix : Quiconque aime la gloire,
Qu'il dispute en ces lieux l'honneur de la victoire.
D'Aumale vous attend ; ennemis, paraissez.
Tous les chefs à ces mots, d'un beau zèle poussés,
Voulaient contre d'Aumale essayer leur courage.
Tous briguaient près du roi cet illustre avantage,
Tous avaient mérité ce prix de la valeur ;
Mais la vaillant Turenne emporta cet honneur.
Le roi mit dans ses mains la gloire de la France.
Va, dit-il, d'un superbe abaisser l'insolence.
Combats pour ton pays, pour ton prince & pour toi,
Et reçois en partant les armes de ton roi.
Le Héros, à ces mots, lui donne son épée.
Votre attente, ô grand roi ! ne sera point trompée,

Lui répondit Turenne, embrassant ses genoux ;
J'en atteste ce fer, & j'en jure par vous.
Il dit : le roi l'embrasse, & Turenne s'élance
Vers l'endroit, où d'Aumale, avec impatience,
Attendait qu'à ses yeux un combattant parût.
Le peuple de Paris aux remparts accourut ;
Les soldats de Henri près de lui se rangèrent :
Sur les deux combattans tous les yeux s'attachèrent ;
Chacun dans l'un des deux voyant son défenseur,
Du geste & de la voix excitait sa valeur.
Cependant sur Paris s'élevait un nuage,
Qui semblait apporter le tonnerre & l'orage,
Ses flancs noirs & brulans, tout à coup entr'ouverts,
Vomissent dans ces lieux les monstres des enfers,
Le fanatisme affreux, la discorde farouche,
La sombre politique, au cœur faux, à l'œil louche ;
Le démon des combats respirant les fureurs,
Dieux enyvrés de sang, dieux dignes des Ligueurs :
Aux remparts de la ville ils fondent, ils s'arrêtent,
En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprêtent.
Voilà qu'au même instant du haut des cieux ouverts,
Un ange est descendu sur le trône des airs,
Couronné de rayons, nageant dans la lumière,
Sur des aîles de feu parcourant sa carrière,
Et laissant loin de lui l'occident éclairé
Des sillons lumineux dont il est entouré.
Il tenait d'une main cette olive sacrée,
Présage consolant d'une paix desirée,
Dans l'autre étincelait ce fer d'un Dieu vengeur,
Ce glaive dont s'arma l'ange exterminateur,
Quand jadis l'Eternel, à la mort dévorante
Livra les premiers nés d'une race insolente.
A l'aspect de ce glaive, interdits, desarmés,
Les monstres infernaux semblent inanimés,
La terreur les enchaîne : un pouvoir invincible
Fait tomber tous les traits de leur troupe inflexible ;
Ainsi de son autel, teint du sang des humains,
Tomba ce fier Dagon, ce dieu des Philistins,
Lorsque du Dieu des dieux, en son temple apportée ;
A ses yeux éblouis l'arche fut présentée.

Paris, le roi, l'armée, & l'enfer & les cieux,
Sur ce combat illustre avaient fixé les yeux.
Bientôt les deux guerriers entrent dans la carrière.
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière;
Leur bras n'est point chargé du poids d'un bouclier,
Ils ne se cachent point sous ces bustes d'acier,
Des anciens chevaliers ornement honorable,
Eclatant à la vue, aux coups impénétrable;
Ils négligent tous deux cet appareil qui rend
Et le combat plus long, & le danger moins grand.
Leur arme est une épée; & sans autre défense,
Exposé tout entier, l'un & l'autre s'avance.
O Dieu! cria Turenne, arbitre de mon roi,
Descends, juge sa cause, & combats avec moi,
Le courage n'est rien sans ta main protectrice,
J'attends peu de moi-même, & tout de ta justice.
D'Aumale répondit, j'attends tout de mon bras;
C'est de nous que dépend le destin des combats;
En vain l'homme timide implore un Dieu suprême,
Tranquille au haut du ciel, il nous laisse à nous-même,
Le parti le plus juste est celui du vainqueur,
Et le dieu de la guerre est la seule valeur.
Il dit, & d'un regard enflammé d'arrogance,
Il voit de son rival la modeste assurance.
Mais la trompette sonne. Ils s'élancent tous deux,
Ils commencent enfin ce combat dangereux:
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur & l'adresse,
L'ardeur, la fermeté, la force, la souplesse,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étaient portés & parés à l'instant;
Tantôt avec fureur l'un d'eux se précipite,
L'autre, d'un pas léger, se détourne & l'évite.
Tantôt, plus raprochés ils semblent se saisir,
Leur péril renaissant donne un affreux plaisir;
On se plaît à les voir s'observer & se craindre,
Avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre;
Le fer étincelant avec art détourné,
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné.
Telle on voit du soleil la lumière éclatante
Briser ses traits de feu dans l'onde transparente,

Et ſe rompant encor par des chemins divers,
De ce criſtal mouvant repaſſer dans les airs.
Le ſpectateur ſurpris, & ne pouvant le croire,
Voyait à tout moment leur chute & leur victoire.
D'Aumale eſt plus ardent, plus fort, plus furieux;
Turenne eſt plus adroit & moins impétueux.
Maître de tous ſes ſens, animé ſans colère,
Il fatigue à loiſir ſon terrible adverſaire.
D'Aumale en vains efforts épuiſe ſa vigueur.
Bientôt ſon bras laſſé ne ſert plus ſa valeur.
Turenne, qui l'obſerve, apperçoit ſa faibleſſe;
Il ſe ranime alors, il le pouſſe, il le preſſe.
Enfin, d'un coup mortel, il lui perce le flanc:
D'Aumale eſt renverſé dans les flots de ſon ſang.
Il tombe, & de l'enfer tous les monſtres frémirent;
Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent:
" De la Ligue à jamais le trône eſt renverſé,
„ Tu l'emportes, Bourbon, notre règne eſt paſſé.
Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale ſans vigueur, étendu ſur le ſable,
Menace encor Turenne, & le menace en vain.
Sa redoutable épée échappe de ſa main.
Il veut parler, ſa voix expire dans ſa bouche;
L'horreur d'être vaincu rend ſon air plus farouche:
Il ſe lève, il retombe, il ouvre un œil mourant,
Il regarde Paris, & meurt en ſoupirant.

VERS 160. Le chevalier d'Aumale fut tué dans ce tems-là à Saint Denis, & ſa mort affaiblit beaucoup le parti de la Ligue. Son duel avec le vicomte de Turenne n'eſt qu'une fiction; mais ces combats ſinguliers étaient encore à la mode. Il s'en fit un célèbre derrière les Chartreux, entre le ſieur de Marivaux, qui tenait pour les royaliſtes, & le ſieur Claude de Marolles qui tenait pour les Ligueurs. Ils ſe battirent en préſence du peuple & de l'armée, le jour même de l'aſſaſſinat de Henri III, mais ce fut Marolles qui fut vainqueur.

Tu le vis expirer, infortuné Mayenne.
Tu le vis, tu frémis, & ta chute prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à tes esprits.
Cependant des soldats dans les murs de Paris
Rapportaient à pas lents le malheureux d'Aumale.
Ce spectacle sanglant, cette pompe fatale
Entre au milieu d'un peuple, interdit, égaré;
Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,
Ce front souillé de sang, cette bouche entr'ouverte,
Cette tête panchée, & de poudre couverte;
Ces yeux où le trépas étale ses horreurs
On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs.
La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,
Etouffent leurs sanglots, & retiennent leur plainte,
Tout se tait, & tout tremble. Un bruit rempli d'horreur
Bientôt de ce silence augmenta la terreur.
Les cris des assiégeans jusqu'au ciel s'élevèrent,
Les chefs & les soldats près du roi s'assemblèrent:
Il demandent l'assaut. Le roi dans ce moment
Modéra son courage, & leur emportement.
Il sentit qu'il aimait son ingrate patrie,
Il voulut la sauver de sa propre furie.
Haï de ses sujets, prompt à les épargner,
Eux seuls voulaient se perdre, il les voulut gagner.
Heureux, si sa bonté prévenant leur audace,
Forçait ces malheureux à lui demander grace:
Pouvant les emporter, il les fait investir,
Il laisse à leurs fureurs le tems du repentir.
Il crut que sans assauts, sans combats, sans alarmes,

VERS 179. Au lieu de ce vers & des cinq qui le suivent, voici ce que met l'édition de 1723.

Mais d'un peuple barbare ennemi généreux,
Henri retint ses traits déja tournés sur eux;
Il voulait les sauver de leur propre furie,
Haï de ses sujets, il aimait sa patrie;
Armé pour les punir, prompt à les épargner, &c.

VERS 187. Henri IV bloqua Paris en 1590, avec moins de vingt mille hommes.

La disette & la faim, plus fortes que ses armes;
Lui livreraient sans peine un peuple inanimé,
Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé,
Qui, vaincu par ses maux, souple dans l'indigence;
Viendrait à ses genoux implorer sa clémence.
Mais, le faux zèle, hélas! qui ne saurait céder,
Enseigne à tout souffrir, comme à tout hazarder.
Les mutins, qu'épargnait cette main vengeresse,
Prenaient d'un roi clément la vertu pour faiblesse;
Et fiers de ses bontés, oubliant sa valeur,
Ils défiaient leur maître, ils bravaient leur vainqueur;
Ils osaient insulter à sa vengeance oisive.
Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive,
Cessèrent d'apporter, dans ce vaste séjour,
L'ordinaire tribut des moissons d'alentour;
Quand on vit dans Paris la faim pâle & cruelle,
Montrant déja la mort, qui marchait après elle;
Alors on entendit des hurlemens affreux;
Ce superbe Paris fut plein de malheureux,
De qui la main tremblante, & la voix affaiblie,
Demandaient vainement le soutien de leur vie.
Bientôt le riche même, après de vains efforts,
Eprouva la famine au milieu des trésors.
Ce n'était plus ces jeux, ces festins & ces fêtes,
Où de myrthe & de rose ils couronnaient leurs têtes,
Où parmi des plaisirs, toujours trop peu goûtés,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,
Sous des lambris dorés, qu'habite la mollesse,
De leur goût dédaigneux irritaient la paresse.
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés & la mort dans les yeux,
Périssant de misère au sein de l'opulence,
Détester de leurs biens l'inutile abondance.

VERS 195. *Mais le faux zèle, hélas*, &c.
Au lieu de ces deux vers, voici ceux que met l'édition de 1723.

Mais il ne prévit pas en cette occasion
Ce que pouvaient les Seize & la religion.

Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
Voit ſon fils au berceau, qui périt ſans ſecours.
Ici meurt dans la rage une famille entière.
Plus loin, des malheureux couchés ſur la pouſſière,
Se diſputaient encore, à leurs derniers momens,
Les reſtes odieux des plus vils alimens.
Ces ſpectres affamés, outrageant la nature,
Vont au ſein des tombeaux chercher leur nourriture.
Des morts épouvantés les oſſemens poudreux,
Ainſi qu'un pur froment ſont préparés par eux.
Que n'oſent point tenter les extrêmes miſères?
On les vit ſe nourrir des cendres de leurs pères.
Ce déteſtable mets avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.
  Ces prêtres, cependant, ces docteurs fanatiques,
Qui loin de partager les miſères publiques,
Bornant à leurs beſoins tous leurs ſoins paternels,
Vivaient dans l'abondance à l'ombre des autels,
Du Dieu qu'ils offenſaient atteſtant la ſouffrance,
Allaient partout du peuple animer la conſtance.
Aux uns, à qui la mort allait fermer les yeux,
Leurs libérales mains ouvraient déja les cieux.
Aux autres, ils montraient d'un coup d'œil prophétique,
Le tonnerre allumé ſur un prince hérétique,
Paris bientôt ſauvé par des ſecours nombreux,

VERS 230. Ce fut l'ambaſſadeur d'Eſpagne auprès de la Ligue, qui donna le conſeil de faire du pain avec des os de morts: conſeil qui fut exécuté, & qui ne ſervit qu'à avancer les jours de pluſieurs milliers d'hommes. Sur quoi on remarque l'étrange faibleſſe de l'imagination humaine Ces aſſiégés n'auraient pas oſé manger la chair de leurs compatriotes, qui venaient d'être tués, mais il mangeaient volontiers les os.

VERS 240. On fit la viſite, dit Mezeray, dans les logis des eccléſiaſtiques & dans les couvents, qui ſe trouvèrent tous pourvus, même celui des Capucins, pour plus d'un an.

Et la manne du ciel prête à tomber pour eux.
Hélas! ces vains appas, ces promesses stériles,
Charmaient ces malheureux, à tromper trop faciles:
Par les Prêtres séduits, par les Seize effrayés,
Soumis, presque contens, ils mouraient à leurs pieds;
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie.
D'un ramas d'étrangers la ville était remplie;
Tigres, que nos ayeux nourrissaient dans leur sein,
Plus cruels que la mort, & la guerre & la faim.
Les uns étaient venus des campagnes Belgiques,
Les autres des rochers & des monts Helvétiques;
Barbares, dont la guerre est l'unique métier,
Et qui vendent leur sang à qui veut le payer.
De ces nouveaux tyrans les avides cohortes,
Assiégent les maisons, en enfoncent les portes,
Aux hôtes effrayés présentent mille morts:
Non pour leur arracher d'inutiles trésors;
Non pour aller ravir, d'une main adultère,
Une fille éplorée à sa tremblante mère;
De la cruelle faim le besoin consumant
Semble étouffer en eux tout autre sentiment;
Et d'un peu d'alimens la découverte heureuse,
Etait l'unique but de leur recherche affreuse.
Il n'est point de tourment, de supplice & d'horreur,
Que pour en découvrir n'inventât leur fureur.
Une femme, grand Dieu! faut-il à la mémoire
Conserver le récit de cette horrible histoire?
Une femme avait vu, par ces cœurs inhumains,

Vers 259. Les Suisses qui étaient dans Paris à la solde du duc de Mayenne, y commirent des excès affreux, au rapport de tous les historiens du tems; c'est sur eux seuls que tombe ce mot de *barbares*, & non sur leur nation pleine de bon sens & de droiture, & l'une des plus respectables nations du monde, puisqu'elle ne songe qu'à conserver sa liberté, & jamais à opprimer celle des autres.

Vers 273. Cette histoire est rapportée dans tous les mémoires du tems. De pareilles horreurs arrivèrent au siége de la ville de Sancerre.

Un reste d'alimens arraché de ses mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle
Un enfant lui restait prêt à périr comme elle :
Furieuse, elle approche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui rendait les bras ;
Son enfance, sa voix, sa misère & ses charmes,
A sa mère en fureur arrachent mille larmes ;
Elle tourne sur lui son visage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié ;
Trois fois le fer échappe à sa main défaillante.
La rage enfin l'emporte, & d'une voix tremblante,
Détestant son hymen & sa fécondité :
Cher & malheureux fils, que mes flancs ont porté,
Dit-elle, c'est en vain que tu reçus la vie,
Les tyrans ou la faim l'auraient bientôt ravie :
Et pourquoi vivrais-tu ? Pour aller dans Paris ?
Errant & malheureux, pleurer sur ses débris ?
Meurs avant de sentir mes maux & ta misère,
Rends-moi le jour, le sang, que t'a donné ta mère ;
Que mon sein malheureux te serve de tombeau,
Et que Paris du moins voie un crime nouveau.
En achevant ces mots, furieuse, égarée,
Dans les flancs de son fils sa main desespérée
Enfonce, en frémissant, le parricide acier ;
Porte le corps sanglant auprès de son foyer,
Et d'un bras que poussait sa faim impitoyable,
Prépare avidement ce repas effroyable.
Attirés par la faim, les farouches soldats
Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas.
Leur transport est semblale à la cruelle joie
Des ours & des lions qui fondent sur leur proie ;
A l'envi l'un de l'autre, ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O surprise ! ô terreur !
Près d'un corps tout sanglant à leurs yeux se présente
Une femme égarée, & de sang degoutante ;
Oui, c'est mon propre fils, oui, monstres inhumains,
C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains.
Que la mère & le fils vous servent de pâture.
Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature !
Quelle horreur, à mes yeux, semble vous glacer tous ?

Tigres, de tels festins sont préparés pour vous :
Ce discours insensé, que sa rage prononce,
Est suivi d'un poignard, qu'en son cœur elle enfonce.
De crainte, à ce spectacle, & d'horreur agités,
Ces monstres confondus courent épouvantés.
Ils n'osent regarder cette maison funeste,
Ils pensent voir sur eux tomber le feu céleste,
Et le peuple, effrayé de l'horreur de son sort,
Levait les mains au ciel, & demandait la mort.
Jusqu'aux tentes du roi mille bruits en coururent;
Son cœur en fut touché, ses entrailles s'émurent:
Sur ce peuple infidèle il répandit des pleurs.
O Dieu ! s'écria-t-il, Dieu, qui lis dans les cœurs,
Qui vois ce que je puis, qui connais ce que j'ose,
Des Ligueurs & de moi tu sépares la cause.
Je puis lever vers toi mes innocentes mains,
Tu le sais, je tendais les bras à ces mutins,
Tu ne m'imputes point leurs malheurs & leurs crimes.
Que Mayenne, à son gré, s'immole ces victimes,
Qu'il impute, s'il veut, des desastres si grands
A la nécessité, l'excuse des tyrans;
De mes sujets séduits qu'il comble la misère:
Il en est l'ennemi, j'en dois être le père.
Je le suis, c'est à moi de nourrir mes enfans,
Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorans.
Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même,
Dussé-je, en le sauvant, perdre mon diadême ;
Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix;
Sauvons-le, malgré lui ; de ses vrais ennemis,
Et si trop de pitié me coûte mon empire,
Que du moins sur ma tombe un jour on puisse lire;
" Henri de ses sujets ennemi généreux ,
" Aima mieux les sauver que de regner sur eux.
Il dit, & dans l'instant il veut que son armée

Vers 349. *Henri IV* fut si bon, qu'il permettait à ses officiers, d'envoyer comme le dit Mazeray, des rafraîchissemens à leurs anciens amis & aux dames. Les soldats en faisaient autant, à l'exemple des officiers. Le

Approche ſans éclat de la ville affamée ;
Qu'on porte aux citoyens des paroles de paix,
Et qu'au lieu de vengeance, on parle de bienfaits.
A cet ordre divin ſes troupes obéiſſent.
Les murs en ce moment de peuple ſe rempliſſent.
On voit ſur les remparts avancer à pas lents,
Ces corps inanimés, livides & tremblans,
Tels qu'on feignait jadis, que des royaumes ſombres
Les Mages à leur gré faiſaient ſortir les ombres ;
Quand leur voix du Cocyte arrêtant les torrens,
Appellait les enfers, & les mânes errans.
Quel eſt de ces mourans l'étonnement extrême !
Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même.
Tourmentés, déchirés par leurs fiers defenſeurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs perſécuteurs,
Tous ces événemens leur ſemblaient incroyables ;
Ils voyaient devant eux ces piques formidables,
Ces traits, ces inſtrumens des cruautés du ſort,
Ces lances qui toujours avaient porté la mort,
Secondant de Henri la généreuſe envie,
Au bout d'un fer ſanglant leur apporter la vie.
Sont-ce là, diſaient ils, ces monſtres, ſi cruels ?
Eſt-ce là ce tyran ſi terrible aux mortels ?
Cet ennemi de Dieu, qu'on peint ſi plein de rage ?
Hélas ! du Dieu vivant c'eſt la brillante image.
C'eſt un roi bienfaiſant, le modèle des rois.
Nous ne méritons pas de vivre ſous ſes loix.
Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offenſe.
Puiſſe tout notre ſang cimenter ſa puiſſance !
Trop dignes du trepas dont il nous a ſauvés :
Conſacrons-lui ces jours, qu'il nous a conſervés.
  De leurs cœurs attendris tel était le langage.
Mais qui peut s'aſſurer ſur un peuple volage,
Dont la faible amitié s'exhale en vains diſcours,

---

roi avait de plus la générosité de laiſſer ſortir de Paris preſque tous ceux qui ſe préſentaient. Par là, il arriva effectivement que les aſſiégeans nourrirent les aſſiégés.

Qui quelquefois s'élève & retombe toujous ?
Ces prêtres, dont cent fois la fatale éloquence
Ralluma tous ces feux, qui consumaient la France,
Vont se montrer en pompe, à ce peuple abattu :
« Combattans sans courage, & chrétiens sans vertu,
„ A quel indigne appas vous laissez-vous séduire ?
„ Ne connaissez vous plus les palmes du martyre ?
„ Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hui
„ Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui ?
„ Quand Dieu du haut des cieux nous montre la couronne,
„ Chrétiens, n'attendons pas qu'un tyran nous pardonne,
„ Dans sa coupable secte il veut nous réunir :
„ De ses propres bienfaits songeons à le punir.
„ Sauvons nos temples saints de son culte hérétique.
C'est ainsi qu'ils parlaient, & leur voix fanatique,
Maîtresse du vil peuple, & redoutable aux rois,
Des bienfaits de Henri faisait taire la voix ;
Et déja quelques-uns reprenant leur furie,
S'accusaient en secret de lui devoir la vie.

VERS 399. Au lieu de ces vers & des treize qui suivent, il y avait dans l'édition de 1727.

Malgré tant de clameurs & de cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les cieux, &c.
Par des coups effrayans, souvent ce Dieu jaloux
A sur les nations étendu son courroux ;
Mais, toujours pour le juste il eut des yeux propices,
Il le soutient lui-même au bord des précipices,
Epure sa vertu dans les adversités,
Combat pour sa défence, & marche à ses côtés.

Et quelques vers après.

Enfin les tems affreux allaient être accomplis,
Qu'aux plaines d'Albion le ciël avait prédits ;
Le saint roi, qui du haut de la voute divine,
Veillait sur le héros dont il est l'origine,
Touché de sa vertu, saisi de tant d'horreurs,
Aux pieds de l'Eternel apporte ses douleurs.

A travers ces clameurs & ces cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les cieux.
Louis, qui du plus haut de la voûte divine,
Veille sur les Bourbons, dont il est l'origine,
Connut, qu'enfin les tems allaient être accomplis,
Et que le roi des rois adopterait son fils.
Aussi-tôt de son cœur il chassa les alarmes
La foi vint essuyer ses yeux mouillés de larmes,
Et la douce espérance, & l'amour paternel,
Conduisirent ses pas aux pieds de l'Eternel.
Au milieu des clartés d'un feu pur & durable,
Dieu mit avant les tems son trône inébranlable.
Le ciel est sous ses pieds; de mille astres divers
Le cours toujours reglé l'annonce à l'univers.
La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & divisés, composent son essence.
Ses saints dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enyvrés à jamais,
Pénétrés de sa gloire, & remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa majesté suprême.
Devant lui sont ces dieux, ces brulans séraphins,
A qui de l'univers il commet les destins.
Il parle, & de la terre ils vont changer la face,
Des puissances du siécle ils retranchent la race,
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conseils éternels accusent la hauteur.
Ce sont eux, dont la main frappant Rome asservie,
Aux fiers enfans du nord ont livré l'Italie,
L'Espagne aux Africains, Solime aux Ottomans.
Tout empire est tombé, tout peuple eut ses tyrans:
Mais cette impénétrable & juste providence
Ne laisse pas toujours prospérer l'insolence;
Quelquefois sa bonté, favorable aux humains,
Met le sceptre des rois dans d'innocentes mains.
Le père des Bourbons à ses yeux se présente,
Et lui parle en ces mots d'une voix gémissante:
Père de l'univers, si tes yeux quelquefois
Honorent d'un regard les peuples & les rois;
Vois le peuple François à son prince rebelle;
S'il viole tes loix, c'est pour t'être fidelle.

Aveuglé par fon zèle, il te defobéit,
Et penfe te venger alors qu'il te trahit.
Vois ce roi triomphant, ce foudre de la guerre,
L'exemple, la terreur & l'amour de la terre;
Avec tant de vertu, n'as-tu formé fon cœur
Que pour l'abandonner aux piéges de l'erreur ?
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage,
A fon Dieu, qu'il adore, offre un coupable hommage!
Ah ! fi du grand Henri ton culte eft ignoré,
Par qui le Roi des rois veut-il être adoré ?
Daigne éclairer ce cœur, créé pour te connaître,
Donne à l'églife un fils, donne à la France un maître.
Des Ligueurs obftinés confond les vains projets,
Rends les fujets au prince, & le prince aux fujets,
Que tous les cœurs unis adorent ta juftice,
Et t'offrent dans Paris le même facrifice.
L'Eternel à fes vœux fe laiffa pénétrer,
Par un mot de fa bouche il daigna l'affurer.
A fa divine voix les aftres s'ébranlèrent :
La terre en treffaillit, les Ligueurs en tremblèrent.
Le roi, qui dans le ciel avait mis fon appui,
Sentit que le Très-haut s'intéreffait pour lui.
Soudain la vérité, fi long-tems attendue,
Toujours chère aux humains, mais fouvent inconnue,
Dans les tentes du roi defcend du haut des cieux :
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux;
De moment en moment, les ombres qui la couvrent,
Cédent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent :
Bientôt elle fe montre à fes yeux fatisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.
Henri, dont le grand cœur était formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin fa lumière immortelle.
Il avoue avec foi, que la religion
Eft au-deffus de l'homme, & confond la raifon.
Il reconnoît l'églife ici-bas combattue,

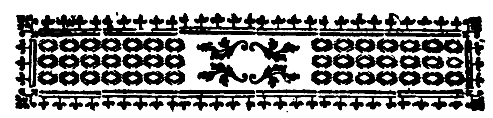
VERS 477. Il y avait dans l'édition de 1727.
Il abjure avec foi ces dogmes féducteurs,
Ingénieux enfans de cent nouveaux docteurs

L'églife

L'Église toujours une, & partout étendue,
Libre, mais sous un chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des Saints, la grandeur de son Dieu;
Le Christ, de nos péchés victime renaissante,
De ses élus chéris nourriture vivante,
Descend sur les autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.
Son cœur obéissant se soumet, s'abandonne
A ces mystères saints dont son esprit s'étonne.
Louis dans ce moment qui comble ses souhaits,
Louis, tenant en main l'olive de la paix,
Descend du haut des cieux vers le Héros qu'il aime;
Au remparts de Paris il le conduit lui même.
Les remparts ébranlés s'entr'ouvent à sa voix:
Il entre au nom du Dieu, qui fait régner les rois,
Les Ligueurs éperdus, & mettant bas leurs armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes,
Les prêtres sont muets, les Seize épouvantés
Envain cherchent pour fuir des antres écartés.
Tout le peuple changé dans ce jour salutaire,
Reconnaît son vrai roi, son vainqueur & son père.
Dès lors on admira ce régne fortuné,
Et commencé trop tard, & trop tôt terminé.
L'Autrichien trembla. Justement desarmée
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée;
La discorde rentra dans l'éternelle nuit:
A reconnaître un roi Mayenne fut réduit;
Et soumettant enfin son cœur & ses provinces,
Fut le meilleur sujet du plus juste des princes.

VERS 498. Ce blocus & cette famine de Paris ont pour époque l'année 1590, & Henri IV n'entra dans Paris qu'au mois de Mars 1594 Il s'étoit fait catholique en juillet 1593, mais il a fallu rapprocher ces trois grands événemens, parce qu'on écrivait un poëm e, & non une histoire.

FIN.



HISTOIRE ABREGÉE

DES ÉVÉNEMENS

Sur lesquels est fondée la fable du Poëme de la Henriade.

Le feu des guerres civiles, dont François II vit les premiéres étincelles, avait embrâsé la France sous la minorité de Charles IX. La religion en était le sujet parmi les peuples, & le prétexte parmi les grands. La Reine Mére, Catherine de Médicis, avait plus d'une fois hazardé le salut du Royaume pour conserver son autorité, armant le parti catholique contre le protestant, & les Guises contre les Bourbons, pour les accabler les uns par les autres.

La France avait alors, pour son malheur, beaucoup de seigneurs trop puissans, & par conséquent factieux, des peuples devenus fanatiques & barbares par cette fureur de parti qu'inspire le faux zèle, des rois enfans, au nom desquels on ravageait l'état. Les batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac, de Montcontour, avaient signalé le malheureux régne de Charles IX. Les plus grandes villes étaient prises, reprises, saccagées tour à tour par les partis opposés. On faisait mourir les prisonniers de guerre par des supplices recherchés. Les églises étaient mises en cendres par les réformés, les temples par les catholiques, les empoisonnemens & les assassinats n'étaient regardés que comme des vengeances d'ennemis habiles.

On mit le comble à tant d'horreurs par la journée de Saint Barthelemi. Henri *le Grand*, alors roi de Navarre, & dans une extrême jeunesse, chef du parti réfor-

mé, dans le sein duquel il était né, fut attiré à la cour avec les plus puissans Seigneurs du parti. On le maria à la princesse Marguerite, sœur de Charles IX. Ce fut au milieu des réjouissances de ces noces, au milieu de la paix la plus profonde, & après les sermens les plus solemnels, que Catherine de Médicis ordonna ces massacres, dont il faut perpétuer la mémoire, toute affreuse & toute flétrissante qu'elle est pour le nom Français, afin que les hommes, toujours prêts à entrer dans de malheureuses querelles de religion, voyent a quel excès l'esprit de parti peut enfin conduire.

On vit donc dans une cour, qui se piquait de politesse, une femme célèbre par les agrémens de l'esprit, & un jeune roi de vingt trois ans, ordonner, de sang froid, la mortt de plus d'un million de leurs sujets. Cette même nation, qui ne pense aujourd'hui à ce crime qu'en frissonnant, le commit avec transport & avec zèle. Plus de cent mille hommes furent assassinés par leurs compatriotes; & sans les sages précautions de quelques personnages vertueux, comme le président Jeannin, le marquis de Saint Hérem, &c, la moitié des Français égorgeait l'autre.

Charles IX ne vêcut pas long-tems après la Saint Barthélemi. Son frére Henri III quitta le trône de la *Pologne*, pour venir replonger la France dans de nouveaux malheurs, dont elle ne fut tirée que par Henri IV, si justement surnommé *le Grand* par la postérité, qui seule peut donner ce titre.

Henri III, en revenant en France, y trouva deux partis dominans. L'un était celui des réformés, renaissant de sa cendre, plus violent que jamais, & ayant à sa tête le même Henri *le Grand*, alors roi de Navarre. L'autre était celui de la Ligue, faction puissante, formée peu-à-peu par les princes de Guise, encouragée par les papes; fomentée par l'Espagne, s'accroissant tous les jours par l'artifice des moines, consacrée en apparence par le zèle de la religion catholique, mais ne tendant qu'à la rebellion. Son chef était le duc de Guise, surnommé *le Balafré*, prince d'une réputation éclatante, & qui ayant plus de grandes qualités que de bonnes, semblait né pour

changer la face de l'état dans ce tems de troubles.

Henri III, au lieu d'accabler ces deux partis sous le poids de l'autorité royale, les fortifia par sa faiblesse. Il crut faire un grand coup de politique en se déclarant le chef de la Ligue, mais il n'en fut que l'esclave. Il fut forcé de faire la guerre pour les intérêts du duc de Guise, qui le voulait détrôner, contre le roi de Navarre son beau-frére, son héritier présomptif, qui ne pensait qu'à rétablir l'autorité royale, d'autant plus qu'en agissant pour Henri III, à qui il devait succéder, il agissait pour lui même.

L'armée que Henri III envoya contre le roi son beau-frere, fut battue à Coutras, son favori Joyeuse y fut tué. Le Navarrois ne voulut point d'autre fruit de sa victoire, que de se reconcilier avec le roi. Tout vainqueur qu'il était, il demanda la paix, & le roi vaincu n'osa l'accepter, tant il craignait le duc de Guise & la Ligue. Guise, dans ce tems-là même, venait de dissiper une armée d'Allemands. Ces succès du *Balafré* humiliérent encore davantage le roi de France, qui se crut à la fois vaincu par les ligneurs & par les réformés.

Le duc de Guise enflé de sa gloire, & fort de la faiblesse de son souverain, vint à Paris malgré ses ordres. Alors arriva la fameuse journée des Barricades, où le peuple chassa les gardes du roi, & où le monarque fut obligé de fuir de sa capitale. Guise fit plus, il obligea le roi de tenir les états généraux du royaume à Blois, & il prit si bien ses mesures, qu'il était près de partager l'autorité royale, du consentement de ceux qui représentaient la nation, & sous l'apparence des formalités les plus respectables. Henri III reveillé par ce pressant danger, fit assassiner au château de Blois cet ennemi si dangereux, aussi-bien que son frére le cardinal, plus violent & plus ambitieux encore que le duc de Guise.

Ce qui était arrivé au parti protestant, après la Saint Barthelemi, arriva alors à la Ligue. La mort des chefs ranima le parti. Les ligueurs levérent le masque, Paris ferma ses portes. On ne songea qu'à la vengeance. On regarda Henri III comme l'assassin des défenseurs de la religion, & non comme un roi, qui avait puni ses

sujets coupables. Il fallut que Henri III, pressé de tous côtés, se réconciliât enfin avec le Navarrois. Ces deux princes vinrent camper devant Paris ; & c'est là que commence la *Henriade*.

Le duc de Guise laissait encore un frère ; c'était le duc de Mayenne, homme intrépide, mais plus habile qu'agissant, qui se vit tout d'un coup à la tête d'une faction instruite de ses forces, & animée par la vengeance & par le fanatisme.

Presque toute l'Europe entra dans cette guerre. La célèbre Elisabeth, reine d'Angleterre, qui était pleine d'estime pour le roi de Navarre, & qui eut toujours une extrême passion de le voir, le secourut plusieurs fois d'hommes, d'argent, de vaisseaux ; & ce fut Duplessis-Mornay qui alla toujours en Angleterre solliciter ces secours. D'un autre côté, la branche d'Autriche qui régnait en Espagne, favorisait la Ligue dans l'espérance d'arracher quelques dépouilles d'un royaume déchiré par la guerre civile. Les papes combattaient le roi de Navarre, non seulement par des excommunications, mais par tous les artifices de la politique, & par les petits secours d'hommes & d'argent que la cour de Rome peut fournir.

Cependant Henri III allait se rendre maître de Paris, lorsqu'il fut assassiné à Saint-Cloud par un moine Dominicain, qui commit ce parricide dans la seule idée qu'il obeissait à Dieu, & qu'il courait au martyre ; & ce meurtre ne fut pas seulement le crime de ce moine fanatique, ce fut le crime de tout le parti. L'opinion publique, la créance de tous les ligueurs, était qu'il fallait tuer son roi, s'il était mal avec la cour de Rome. Les prédicateurs le criaient dans leurs mauvais sermons ; on l'imprimait dans tous ces livres pitoyables qui inondaient la France, & qu'on trouve à peine aujourdhui dans quelques bibliothèques, comme des monumens curieux d'un siècle également barbare & pour les lettres & pour les mœurs

Après la mort de Henri III, le roi de Navarre, Henri *le Grand*, reconnu roi de France par l'armée, eut à soutenir toutes les forces de la Ligue, celles de Rome,

de l'Espagne, & son royaume à conquérir. Il bloqua, il assiéga Paris à plusieurs reprises. Parmi les plus grands hommes qui lui furent utiles dans cette guerre, & dont on a fait quelqu'usage dans ce poëme, on compte les maréchaux d'Aumont & de Biron, le duc de Bouillon, &c. Duplessis-Mornay fut dans la plus intime confidence jusqu'au changement de religion de ce prince; il le servait de sa personne dans les armées; de sa plume contre les excommunications des papes, & de son grand art de négocier, en lui cherchant des secours chez tous les princes protestans.

Le principal chef de la Ligue était le duc de Mayenne: celui qui avait le plus de réputation après lui, était le chevalier d'Aumale, jeune prince, connu par cette fierté & ce courage brillant, qui distinguaient particuliérement la maison de Guise. Ils obtinrent plusieurs secours de l'Espagne; mais il n'est question ici que du fameux comte d'Egmont, fils de l'amiral, qui amena treize ou quatorze cens lances au duc de Mayenne. On donna beaucoup de combats, dont le plus fameux, le plus décisif & le plus glorieux pour Henri IV, fut la bataille d'Ivry, où le duc de Mayenne fut vaincu, & le comte d'Egmont fut tué.

Pendant le cours de cette guerre, le roi était devenu amoureux de la belle Gabrielle d'Estrées; mais son courage ne s'amollit point auprès d'elle, témoin la lettre qu'on voit encore dans la bibliothèque du roi, dans laquelle il dit à sa maîtresse: „ Si je suis vaincu, „ vous me connaissez assez pour croire que je ne fuirai „ pas; mais ma derniére pensée sera à Dieu, & l'avant-„ derniére à vous.

Au reste, on omet plusieurs faits considérables, qui n'ayant pas de place dans la poëme, n'en doivent point avoir ici. On ne parle ni de l'expédition du duc de Parme en France, qui ne servit qu'à retarder la chute de la Ligue; ni de ce cardinal de Bourbon, qui fut quelque tems un fantôme de roi, sous le nom de Charles X. Il suffit de dire, qu'après tant de malheurs & de désolation, Henri IV se fit catholique, & que les Parisiens, qui haïssaient sa religion, & revéraient sa personne, le reconnurent alors pour leur roi.

IDÉE DE LA HENRIADE.

LE sujet de la *Henriade* est le siége de Paris, commencé par Henri de Valois & Henri *le Grand*, achevé par ce dernier.

Le lieu de la scène ne s'étend pas plus loin que de Paris à Ivry, où se donna cette fameuse bataille, qui décida du sort de la France & de la maison royale.

Le poëme est fondé sur une histoire connue, dont on a conservé la vérité dans les événemens principaux. Les autres moins respectables ont été, ou retranchés, ou arrangés suivant la vraisemblance qu'exige un poëme. On a tâché d'évite en cela le défaut de Lucain, qui ne fit qu'une gazette empoulée, & on a pour garans ces vers de Mr. Despréaux.

Loin ces rimeurs craintifs, dont l'esprit flegmatique
Garde dans leurs fureurs un ordre didactique.

. . . .

Pour prendre Lille, il faut que Dôle soit rendu.

. . . .

Et que leur vers exact, ainsi que Mezeray,
Ait fait tomber déja les remparts de Courtray.

On n'a fait même que ce qui se pratique dans toutes

les tragédies, où les événemens sont pliés aux régles du théâtre.

Au reste, ce poëme n'est pas plus historique qu'aucun autre. Le *Camouens*, qui est le Virgile des Portugais, a célébré un événement dont il avait été témoin lui-même. Le Tasse a chanté une croisade connue de tout le monde, & n'en a omis ni l'hermite Pierre, ni les processions. Virgile n'a construit la fable de son Enéïde que des fables reçues de son tems, & qui passaient pour l'histoire véritable de la descente d'Enée en Italie.

Homère, contemporain d'Hésiode, & qui par conséquent vivait environ cent ans après la prise de Troie, pouvait aisément avoir vu dans sa jeunesse des vieillards qui avaient connu les héros de cette guerre. Ce qui doit même plaire davantage dans Homère, c'est que le fond de son ouvrage n'est point un roman, que les caractères ne sont point de son imagination, qu'il a peint les hommes tels qu'ils étaient, avec leurs bonnes & leurs mauvaises qualités, & que son livre est le monument des mœurs de ces tems reculés.

La *Henriade* est composée de deux parties; d'événemens réels dont on vient de rendre compte, & de fictions. Ces fictions sont toutes puisées dans le systême du *merveilleux*, telles que la prédiction de la conversion de Henri IV, la protection que lui donne Saint Louis, son apparition, le feu du ciel détruisant ces opérations magiques, qui étaient alors si communes, &c. Les autres sont purement allégoriques. De ce nombre, sont le voyage de la discorde à Rome, la politique, le fanatisme personnifiés, le temple de l'amour, enfin, les passions & les vices,

. . . .

Prenant un corps, une ame, un esprit, un visage.

. . . .

Que si l'on a donné, dans quelques endroits, à ces passions personnifiées les mêmes attibuts que leur donnaient les payens, c'est que ces attributs allégoriques ont trop connus pour être changés. L'amour a des fléches, la justice a une balance dans nos ouvrages les

lus chrétiens, dans nos tableaux, dans nos tapisseries, sans que ces représentations ayent la moindre teinture de paganisme : le mot *d'Amphitrite* dans notre Poësie, ne signifie que la *mer*, & non *l'épouse* de Neptune. *Les champs de Mars* ne veulent dire que la *guerre*, &c. S'il est quelqu'un d'un avis contraire, il faut le renvoyer encore à ce grand maître Mr. Despréaux, qui dit :

C'est d'un scrupule vain s'allarmer sottement ;
Bientôt ils défendront de peindre la prudence,
De donner à Thémis, ni bandeau, ni balance,
Et le tems qui s'enfuit une horloge à la main ;
De figurer aux yeux la guerre au front d'airain :
Et partout des discours, comme une idolâtrie,
Dans leur faux zèle iront chasser l'allégorie.

Ayant rendu compte de ce que contient cet ouvrage, on croit devoir dire un mot de l'esprit dans lequel il a été composé. On n'a voulu ni flatter ni médire. Ceux qui trouveront ici les mauvaises actions de leurs ancêtres, n'ont qu'à les réparer par leur vertu. Ceux dont les aïeux y sont nommés avec éloge, ne doivent aucune reconnoissance à l'auteur, qui n'a eu en vue que la vérité ; & le seul usage qu'ils doivent faire de ces louanges, c'est d'en mériter de pareilles.

Si l'on a, dans cette nouvelle édition, retranché quelques vers qui contenaient des vérités dures contre les papes qui ont autrefois deshonoré le Saint Siége par leurs crimes, ce n'est pas qu'on fasse à la cour de Rome l'affront de penser qu'elle veuille rendre respectable la mémoire de ces mauvais pontifes. Les Français qui condamnent les méchancetés de Louis XI. & de Catherine de Médicis, peuvent parler sans doute avec horreur d'Alexandre VI. Mais l'auteur a élagué ce morceau, uniquement parce qu'il était trop long, & qu'il y avait des vers dont il n'était pas content.

C'est dans cette seule vue qu'il a mis beaucoup de noms à la place de ceux qui se trouvent dans les premiéres éditions, selon qu'il les a trouvés plus convenables à son sujet, ou que les noms mêmes lui ont paru plus so-

nores. La feule politique dans un poëme doit être de faire de bons vers. On a retranché la mort d'un jeune Boufflers, qu'on fuppofait tué par Henri IV, parce que dans cette circonftance la mort de ce jeune homme femblait rendre Henri IV un peu odieux, fans le rendre plus grand. On a fait paffer Dupleffis-Mornay en Angleterre auprès de la reine Elifabeth, parce qu'effectivement il y fut envoyé, & qu'on s'y reffouvient encore de fa négociation. On s'eft fervi de ce même Dupleffis-Mornay dans le refte du poëme, parce qu'ayant joué le rôle de confident du roi dans le premier chant, il eût été ridicule qu'un autre prît fa place dans les chants fuivans : de même qu'il ferait impertinent dans une tragédie, dans Bérénice, par exemple, que Titus fe confiât à Paulin au premier acte, & à un autre au cinquiéme. Si quelques perfonnes veulent donner des interprétations malignes à ces changemens, l'auteur ne doit point s'en inquiéter. Il fait, que quiconque écrit eft fait pour effuyer les traits de la malice.

Le point le plus important eft la religion, qui fait en grande partie le fujet du poëme, & qui en eft le feul dénouement.

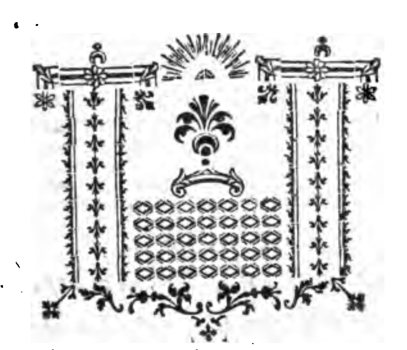
L'Auteur fe flatte de s'être appliqué en beaucoup d'endroits avec une précifion rigoureufe, qui ne peut donner aucune prife à la cenfure : tel eft, par exemple, ce morceau fur la Trinité :

La puiffance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & divifés, compofent fon effence.

Et celui ci :

Il reconnaît l'églife ici-bas combattue,
L'églife toujours une & par tout étendue;
Libre, mais fous un chef, adorant en tout lieu
Dans le bonheur des Saints la grandeur de fon Dieu;
Le Chrift, de nos péchés, victime renaiffante,
De fes élus chéris nourriture vivante,
Defcend fur les autels à fes yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu fous un pain qui n'eft plus.

Si l'on n'a pu s'exprimer par tout avec cette exactitude théologique, le lecteur raisonnable y doit suppléer. Il y aurait une extrême injustice à examiner tout l'ouvrage comme une thèse de théologie. Ce poëme ne respire que l'amour de la religion & des loix : on y déteste également la rebellion & la persécution : il ne faut pas juger sur un mot un livre écrit dans un tel esprit.



NOTES HISTORIQUES SUR LA HENRIADE.

CHANT PREMIER.

Page 31. vers 30.

LEs peuples à ses pieds, &c. Le duc d'Anjou fut élu roi de Pologne par les mouvemens que se donna Jean de *Montluc*, évêque de Valence, ambassadeur de France en Pologne, & Henri n'alla qu'à regret recevoir cette couronne : mais ayant appris en 1574 la mort de son frére, il ne tarda point à revenir en France.

Page 31, vers 35.

Quélus & Saint-Maigrin, Joyeuse & d'Espernon.

La note de l'édition de 1723 est très-étendue, & contient même beaucoup de vérités & de curiosités historiques.

Maugiron, S. Maigrin, Joyeuse & d'Espernon.

C'était eux qu'on appellait les mignons de Henri III. Saint Luc, Livarot, Villequier, Duguast, & surtout Quélus, eurent part aussi & à sa faveur & à ses débauches. Il est certain qu'il eut pour ce dernier une passion capable des plus grands excès. Dans sa premiére jeunesse, on lui avait déja reproché ses goûts ; il avait eu une amitié fort équivoque pour ce même

duc de Guise qu'il fit tuer à Blois. Le docteur Boucher, dans son livre, *de justâ Henrici Tertii abdicatione*, ose avancer que la haine de Henri III pour le cardinal de Guise, n'avait d'autre fondement que les refus qu'il en avait essuyés dans sa jeunesse; mais ce conte ressemble à toutes les autres calomnies dont le livre de Boucher est rempli.

Henri III mêlait avec ces mignons la religion à la debauche; il faisait avec eux des retraites, des pélerinages, il se donnait la discipline : il institua la confrerie de la mort, soit pour la mort d'un de ses mignons, soit pour celle de la princesse de Condé, sa maîtresse; les Capucins & les Minimes étaient les directeurs des confrères, parmi lesquels il admit quelques bourgeois de Paris; ces confrères étaient vêtus d'une robe d'étamine noire avec un capuchon. Dans une autre confrérie toute contraire, qui était celle des pénitens blancs, il n'admit que ses courtisans. Il etait persuadé, aussi bien que certains théologiens de son tems, que ces momeries expiaient les péchés d'habitude: on tient que les statuts de ces confrères, leurs habits, leurs régles, étaient des emblêmens de ses amours, & que le poëte Desportes, abbé de Tyron, l'un des plus fins courtisans de ce tems-là, les avait expliqués dans un livre qu'il jetta depuis au feu.

Henri III vivait d'ailleurs dans la mollesse & dans l'afféterie d'une femme coquette; il couchait avec des gants d'une peau particuliére, pour conserver la beauté de ses mains, qu'il avait effectivement plus belles que toutes les femmes de sa cour; il mettait sur son visage une pâte préparée, & une espéce de masque pardessus : c'est ainsi qu'en parle le livre des hermaphrodites, qui circonstancie les moindres détails sur son coucher, sur son lever & sur ses habillemens. Il avait une exactitude scrupuleuse sur la propreté dans la parure : il était si attaché à ces petitesses, qu'il chassa un jour le duc d'Espernon de sa présence, parce qu'il s'était présenté devant lui sans escarpins blancs, & avec un habit mal boutonné.

Louis de Maugiron, Baron d'Ampus, dont il est ici quef-

tion, était l'un des mignons pour qui Henri III eut le plus de faiblesse : c'était un jeune homme d'un grand courage & d'une grande espérance ; il avait fait de fort belles actions au siége d'Issoire, où il avait eu le malheur de perdre un œil. Cette disgrace lui laissait encore assez de charmes pour être infiniment du gout du roi ; on le comparait à la princesse d'Eboli, qui étant borgne comme lui, était dans le même-tems maîtresse de Philippe II roi d'Espagne On dit que ce fut pour cette princesse & pour Maugiron, qu'un Italien fit ces quatre beaux vers renouvellés depuis.

Lumine Acon dextro, capta est Leonida sinistro,
Et poterat formâ vincere uterque Deos;
Parve puer, lumen quod habes, concede puellæ,
Sic tu cæcus Amor, sic erit illa Venus.

Maugiron fut tué le 27 d'avril 1578, en servant Quélus dans sa querelle.

Paul Stuard de Caussade de Saint-Maigrin, gentilhomme d'auprès de Bordeaux, fut aimé de Henri III, autant que Quélus & Maugiron, & mourut d'une maniére aussi tragique; il fut assassiné le 21 Juillet de la même année, dans la rue S. Honoré, sur les onze heures du soir, en revenant du Louvre. Il fut porté à ce même hôtel de Boissy, où étaient morts ses deux amis, & il y mourut le lendemain de 34 blessures qu'il avait reçues la vieille. Le duc de Guise le Balafré fut soupçonné de cet assassinat, parce que Saint-Maigrin s'était vanté d'avoir couché avec la duchesse de Guise. Les mémoires du tems rapportent que le duc de Mayenne fut reconnu parmi les assassins, à sa barbe large & à sa main faite en épaule de mouton. Le duc de Guise ne passait pourtant point pour un homme trop févère sur la conduite de sa femme, & il n'y a pas d'apparence que le duc de Mayenne, qui n'avait jamais fait aucune action de lâcheté, se fût avili jusqu'à se mêler dans une troupe de vingt assassins pour tuer un seul homme.

Le roi baisa Saint-Maigrin, Quélus & Maugiron

après leur mort, les fit raser, & garda leurs blonds cheveux; il ôta de sa main à Quélus des boucles d'oreilles qu'il lui avait attachées lui-même. Mr. de l'Etoile dit que ces trois mignons moururent sans aucune religion, Maugiron en blasphêmant, Quélus en disant à tous momens : Ah! mon roi, mon roi! *sans dire un seul mot de Jesus-Christ, ni de la Vierge.* Ils furent enterrés à Saint-Paul; le roi leur fit élever dans cette église trois tombeaux de marbre, sur lesquels étaient leurs figures à genoux; leurs tombeaux furent chargés d'épitaphes en prose & en vers, en latin & en français; on y comparait Maugiron à Horatius Coclès & à Annibal, parce qu'il était borgne comme eux. On ne rapporte point ici ces épitaphes, quoiqu'elles ne se trouvent que dans les antiquités de Paris, imprimées sous le regne de Henri III. Il n'y a rien de remarquable ni de trop bon dans ces monumens; ce qu'il y a de meilleur est l'épitaphe de Quélus.

Non injuriam, sed mortem patienter tulit.

Il ne put souffrir un outrage,
Et souffrit constament la mort.

Page 32, vers 39.

Des Guises cependant. C'étaient deux fréres, l'un Henri duc de Guise, fils de celui qui fut tué à Orléans par Poltrot, & lui-même tué à Blois par ordre de Henri III en 1588; l'autre était Louis de Lorraine cardinal de Guise, tué à Blois aussi-bien que son frére. Le duc de Guise surtout était le chef de la Ligue, & contraignit Henri III d'abandonner & le Louvre & Paris, à la journée des Barricades. C'est ce qui est exprimé par le vers 46 de la page suivante, *Du Louvre*, &c.

Page 37, vers 150.

On a choisi, dit M. de Voltaire, le duc de Sully,

parce qu'il était de la religion prétendue-réformée ; qu'il fut toujours inséparablement attaché à sa religion & à son maître, & que depuis même il alla ambassadeur en Angleterre. Il naquit à Rosny en 1559. & mourut à Villebon en 1641. Ainsi il avait vu Henri II & Louis XIV. Il fut grand-voyer & grand-maître de l'artillerie, grand-maître des ports en France, surintendant des finances, duc & pair & maréchal de France. C'est le seul homme à qui on ait jamais donné le bâton de maréchal, comme une marque de disgrace. Il ne l'eut qu'en échange de la charge de grand maître de l'artillerie, que la reine régente lui ôta en 1634 Il était très brave homme de guerre, & encore meilleur ministre, incapable de tromper le roi, & d'être trompé par les financiers ; il fut inflexible pour les courtisans dont l'avidité est insatiable, & qui trouvaient en lui une rigueur conforme à l'humeur économe de Henri IV. Ils l'appelaient le *Négatif*, & l'on disait que le mot de *oui* n'était jamais dans sa bouche Avec cette vertu sévère il ne plut qu'à son maître, & le moment de la mort de Henri IV fut celui de sa disgrace. Le roi Louis XIII le fit revenir à la cour quelques années après pour lui demander ses avis. Il y vint, quoiqu'avec répugnance. Les jeunes courtisans qui gouvernaient Louis XIII voulurent, selon l'usage, donner des ridicules à ce vieux ministre, qui reparaissait dans une jeune cour avec des habits & des airs de modes passés depuis long tems. Le duc de Sully qui s'en apperçut, dit au roi : Sire, quand le roi votre pere, de glorieuse mémoire, me faisait l'honneur de me consulter, nous ne commencions à parler d'affaire, qu'au préalable on n'eût fait passer dans l'antichambre les baladins & les bouffons de la cour.

Il composa dans la sollitude de Sully des mémoires dans lesquels régne un air d'honnête homme, avec un style naïf, mais trop diffus.

On y trouve quelques vers de sa façon qui ne valent pas plus que sa prose. Voici ceux qu'il composa en se retirant de la cour, sous la régence de Marie de Médicis.

Adieu maisons, châteaux, armes, canons du roi,
Adieu conseils, trésors déposés à ma foi,
Adieu munitions, adieu grands équipages,
Adieu tant de rachats, adieu tant de ménages,
Adieu faveurs, grandeurs, adieu le tems qui court,
Adieu les amitiés & les amis de cour, &c.

Il ne voulut jamais changer de religion ; cependant il fut des premiers à conseiller à Henri IV d'aller à la messe. Le cardinal du Perron l'exhortant un jour à quitter le calvinisme, il lui répondit : Je me ferai catholique quand vous aurez supprimé l'évangile ; car il est si contraire à l'église romaine, que je ne peux pas croire que l'un & l'autre ayent été inspirés par le même esprit.

Le pape lui écrivit un jour une lettre remplie de louanges sur la sagesse de son ministère ; le pape finissait sa lettre comme un bon pasteur, par prier Dieu qu'il ramenât sa brebis égarée, & conjurait le duc de Sully de se servir de ses lumières pour entrer dans la bonne voie. Le duc lui répondit sur le même ton ; il l'assurait qu'il priait Dieu tous les jours pour la conversion de Sa Sainteté. Cette lettre est dans ses mémoires : *tiré de l'édition de* 1723. Mais la substitution du nom de Mornay, que le poëte a mis en la place de celui de Sully, a obligé l'auteur d'y mettre une autre remarque qu'on trouve dans les notes au bas des pages.

Page 42, vers 292.

En voyant l'Angleterre, en secret il admire, &c.

Dans l'édition de 1723, la rencontre du Vieillard se fait en Angleterre, au lieu que dans les autres éditions elle se fait dans l'isle de Jersay ; & voici la note de Mr de Voltaire sur cet endroit dans son édition de 1723, qui regarde ce prétendu voyage de Henri IV en Angleterre.

Ceux qui n'approuvent point cet épisode, peuvent dire qu'il ne paraît pas permis de mêler ainsi le men-

songe à la vérité dans une histoire si récente; que les savans dans l'histoire de France en doivent être choqués, & les ignorans peuvent être induits en erreur : que si les fictions ont droit d'entrer dans un poëme épique, il faut que le lecteur les reconnoisse aisément pour telles; que quand on personnifie les passions, que l'on peint la politique & la discorde allant de Rome à Paris, l'amour enchaînant Henri IV, &c. personne ne peut-être trompé à ces peintures; mais que lorsque l'on voit Henri IV passer la mer pour demander du secours à une princesse de sa religion, on peut croire facilement que ce prince a fait effectivement ce voyage; qu'en un mot, un tel épisode doit être moins regardé comme une imagination de poëte, que comme un mensonge d'historien.

Ceux qui sont du sentiment contraire, peuvent opposer à ces raisons, que non-seulement il est permis à un poëte d'altérer l'histoire dans les faits qui ne sont pas des faits principaux; mais qu'il est impossible de ne le pas faire; qu'il n'y a jamais eu d'événement dans le monde tellement disposé par le hazard, qu'on pût en faire un poëme épique sans y rien changer; qu'il ne faut pas avoir plus de scrupule dans le poëme que dans la tragédie, où l'on pousse beaucoup plus loin la liberté de ces changemens; car si l'on était trop servilement attaché à l'histoire, on tomberait dans le défaut de Lucain qui a fait une gazette en vers, au lieu d'un poëme épique. A la vérité, il serait ridicule de transporter des événemens principaux & dépendans les uns des autres, de placer la bataille d'Ivry avant la bataille de Coutras, & la S. Barthelemi avec les Barricades. Mais l'on peut bien faire passer secrettement Henri IV en Angleterre, sans que ce voyage, qu'on suppose ignoré des Parisiens mêmes, change en rien la suite des événemens historiques. Les mêmes lecteurs qui sont choqués qu'on lui fasse faire un trajet de mer de quelques lieues, ne seraient point étonnés qu'on le fît aller en Guienne, qui est quatre fois plus éloignée. Que si Virgile a fait venir en Italie Enée, qui n'y alla jamais; s'il la rendu amoureux de Didon qui vivait trois cens ans après lui,

on peut sans scrupule faire rencontrer ensemble Henri IV & la reine Elisabeth, qui s'estimaient l'un & l'autre, & eurent toujours un grand desir de se voir. Virgile, dira-t-on, parlait d'un tems très-éloigné : il est vrai ; mais ces événemens, tout reculés qu'ils étaient dans l'antiquité, étaient fort connus. L'Iliade & l'histoire de Cartage étaient aussi familières aux Romains, que nous le sont les histoires les plus récentes : il est aussi permis a un poëte Français de tromper le lecteur de quelques lieues, qu'à Virgile de le tromper de trois cens ans. Enfin, ce mêlange de l'histoire & de la fable est une règle établie & suivie, non-seulement dans tous les poëtes, mais dans tous les romans. Ils sont remplis d'aventures, qui à la vérité ne sont pas rapportées dans l'histoire, mais qui ne sont pas démenties par elle. Il suffit, pour établir le voyage de Henri en Angleterre, de trouver un tems où l'histoire ne donne point à ce prince d'autres occupations. Or, il est certain qu'après la mort des Guises, Henri a pu faire ce voyage qui n'est que de quinze jours au plus, & qui peut aisément être de huit. D'ailleurs cet épisode est d'autant plus vraisemblable, que la reine Elisabeth envoya effectivement six mois après à Henri le Grand quatre mille Anglais ; de plus. il faut remarquer qu'il n'y a que Henri IV le héros du poëme, qui puisse conter dignement l'histoire de la cour de France, & qu'il n'y a guères qu'Elisabeth qui puisse l'entendre. Enfin, il s'agit de sçavoir si les choses que se disent Henri IV & la reine Elisabeth, sont assez bonnes pour excuser cette fiction dans l'esprit de ceux qui la condamnent, & pour autoriser ceux qui l'approuvent.

Page 43, vers 313.

Aux murs de Westminster. C'était anciennement un abbaye & une ville unie à celle de Londres, & où il y a maintenant un chapitre de chanoines. C'est dans cette ville que s'assemble le parlement d'Angleterre ; il faut le concours de la chambre des communes, de celle des pairs du royaume & des seigneurs, & le consentement

du roi pour former une loi. *Tiré en partie de l'édition de 1737.*

Page 43, vers 331.

Il apperçoit la Tour. La Tour de Londres est un vaste bâtiment flanqué de plusieurs tours, bâti sur les bords de la Tamise par Guillaume le Conquérant, duc de Normandie, & depuis roi d'Angleterre. C'est dans ce vieux château qu'est l'arsenal, la garde des archives de la couronne, la monnoie, & même la prison des criminels d'état. *Tiré en partie de l'édition de* 1737.

CHANT SECOND.

Page 47, vers 5.

JE ne décide point, &c. Quelques lecteurs peu attentifs pourront s'effaroucher de la hardiesse de ces expressions. Il est juste de ménager sur cela leur scrupule, & de leur faire considérer que les mêmes paroles qui feraient une impiété dans la bouche d'un catholique, sont très-séantes dans celle d'un roi de Navarre : il était alors calviniste; beaucoup de nos historiens mêmes nous le peignent flottant entre les deux religions, & certainement s'il ne jugeait de l'une & l'autre que par la conduite des deux partis, il devait se défier des deux cultes qui n'étaient soutenus alors que par des crimes. On le donne dans tout ce poëme pour un homme de bien, qui cherche de bonne foi à s'éclaircir; par-là on satisfait à l'obligation de tout écrivain qui doit être moral & instructif. *Tiré de l'édition de* 1723.

Page 51, vers 88.

Mon père malheureux, à la cour enchaîné.

Antoine de Bourbon, roi de Navarre, pere du plus

intrépide & du plus ferme de tous les hommes, fut le plus faible & le moins décidé ; il était huguenot & sa femme catholique. Ils changérent tous deux de religion presqu'en même-tems.

Jeanne d'Albret fut depuis huguenote opiniâtre ; mais Antoine chancela toujours dans sa catholicité, jusques-là même qu'on douta dans quelle religion il mourut. Il porta les armes contre les protestans qu'il aimait, & servit Catherine de Médicis qu'il détestait.

Il songea à la régence après la mort de François II. La reine mère l'envoya chercher : Je sai, lui dit-elle, que vous prétendez au gouvernement, je veux que vous me le cédiez tout à l'heure par un écrit de votre main, & que vous vous engagiez à me remettre la régence, si les états vous la déférent. Antoine de Bourbon donna l'écrit que la reine lui demandait, & signa ainsi son deshonneur. C'est à cette occasion que l'on fit ces vers, que j'ai lus dans les manuscrits de Mr. le premier président de Mesmes :

Marc-Antoine, qui pouvait être
Le plus grand seigneur & le maître
De son pays, s'oublia tant,
Qu'il se contenta d'être Antoine,
Servant lâchement une roine.
Le Navarrois en fait autant.

Après la fameuse conjuration d'Amboise, un nombre infini de gentilshommes vinrent offrir leurs services & leurs vies à Antoine de Navarre ; il se mit à leur tête ; mais il les congédia, bientôt en leur promettant de demander grace pour eux. Songez seulement à l'obtenir pour vous, lui répondit un vieux capitaine, la nôtre est au bout de nos épées.

Il mourut à l'âge de 44 ans d'un coup d'arquebuse, reçu dans l'épaule gauche au siége de Rouen où il commandait. Sa mort arriva le 17 Novembre 1562 le 35e jour de sa blessure. L'incertitude qu'il avait eu pendant sa vie le troubla dans ses derniers momens ; & quoiqu'il eût reçu ses sacremens selon l'usage de l'église romaine,

on douta s'il ne mourut point protestant : il avait reçu le coup mortel dans la tranchée dans le tems qu'il pissait. Aussi lui fit-on cette épitaphe :

Ami Français, le prince ici gissant,
Vêcut sans gloire, & mourut en pissant.

Il y en a une dans Mr. le Laboureur qui ressemble à celle-là, & finit par le même hémistiche. Mr. Jurieu assure, que lorsque Louis, prince de Condé était en prison à Orléans, le roi de Navarre son frère allait solliciter le cardinal de Lorraine, & que celui-ci recevait assis & couvert le roi de Navarre qui lui parlait debout & nue tête : je ne sçai où Mr. Jurieu a pu déterrer ce fait. *Tiré de l'édition de* 1723.

Page 51, vers 93

Condé qui vit en moi le seul fils de son frère.

La remarque de l'édition de 1723 est trop curieuse pour ne la pas mettre ici. La voici donc.

Louis de Condé, frére d'Antoine roi de Navarre, le septiéme & dernier des enfans de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, fut un de ces hommes extraordinaires, nés pour le malheur & pour la gloire de leur patrie. Il fut long-tems le chef des réformés, & mourut, comme l'on fait, à Jarnac. Il avait un bras en écharpe le jour de la bataille. Comme il marchait aux ennemis, le cheval du comte de la Rochefoucault son beau-frere, lui donna un coup de pied qui lui cassa la jambe. Ce prince, sans daigner se plaindre, s'adressa aux gentilshommes qui l'accompagnaient : apprenez, leur dit-il, que les chevaux fougueux nuisent plus qu'ils ne servent dans une armée. Un moment après il leur dit, avec un bras en écharpe & la jambe cassée, le prince de Condé ne craint point de donner la bataille, puisque vous le suivez, & chargea dans le moment

Brantôme dit qu'après que le prince se fut rendu pri-

fortiner à *Dargence* dans cette bataille, arriva un très-honnête & très brave gentilhomme, nommé Montesquiou, qui ayant demandé qui c'était, comme on lui dit que c'était Monsieur le prince de Condé : *Tuez, tuez, mordieu*, dit-il, & lui tira un coup de pistolet dans la tête. Ce prince était bossu & petit, & cependant plein d'agrémens, spirituel, galant, aimé des femmes. On fit sur lui ce vaudeville :

Ce petit homme tant joli,
Toujours cause & toujours rit,
Et toujours baise sa mignonne.
Dieu gard de mal ce petit homme.

La maréchalle de S. André se ruina pour lui, & lui donna entr'autres présens la terre de Vallery, qui depuis est devenüe la sepulture des princes de la maison de Condé.

Jamais général ne fut plus aimé de ses soldats ; on en vit à Pont-à Mousson un exemple étonnant. Il manquait d'argent pour ses troupes, & surtout pour les Reitres qui étaient venus à son secours, & qui menaçaient de l'abandonner. Il osa proposer à son armée qu'il ne payait point, de payer elle même l'armée auxiliaire ; & ce qui ne pouvait jamais arriver que dans une guerre de religion, & sous un général tel que lui, toute son armée se cotisa jusqu'au moindre goujat.

Il fut condamné sous François II à Orléans à perdre la tête ; mais on ignore si l'arrêt fut signé. La France fut étonnée de voir un pair, prince du sang, qui ne pouvait être jugé que par la cour des pairs, les chambres assemblées, obligé de répondre devant des commissaires ; mais ce qui parut le plus étrange, fut que ces commissaires mêmes fussent tirés du corps du parlement. C'était Christophe de Tou, depuis premier président, & pere de l'historien, Barthelemi Faye, Jacques Viole, conseillers, Bourdin procureur-général, & du Tillet greffier, qui tous, en acceptant cette commission, dérogeaient à leurs droits, si jamais on leur eût voulu donner à eux-mêmes dans l'occasion, d'au-

tres juges que leurs juges naturels. On prétend que Madame Renée de France, fille de Louis XII, & duchesse de Ferrare, qui arriva en France dans ce même tems, ne contribua pas peu à empêcher l'exécution de l'arrêt.

Il ne faut pas omettre un artifice de cour dont on se servit pour perdre ce prince, qui se nommait Louis. Ses ennemis firent frapper une médaille qui le représentait : il y avait pour légende, Louis XIII, *roi de France*. On fit tomber cette Médaille entre les mains du connétable de Montmorenci, qui la montra tout en colére au roi, persuadé que le prince de Condé l'avait fait frapper. *Tiré en partie de l'édition de* 1727. Il est parlé de cette médaille dans *Brantôme* & dans *Vigneuil de Marville*.

Page 52, vers 107.

Coligny, de Condé le digne successeur, &c.

Gaspard de Coligny, amiral de France, fils de Gaspard de Coligny, maréchal de France, & de Louise de Montmorenci, sœur du connétable, né à Châtillon le 16 Février 1516. Après la mort du prince de Condé, il fut déclaré chef du parti des réformés en France. Catherine de Médicis & Charles IX. surent l'attirer à la cour pour le mariage de Henri IV & de Marguerite de Valois, sœur de Charles IX & de Henri III. Il fut massacré le jour de la S. Barthelemi; c'était principalement à ce seigneur qu'on en voulait. *Tiré en partie de l'édition de* 1727. Mais je ne veux pas omettre ici la remarque de l'édition de 1723. La voici.

Quelques personnes ont reproché à l'auteur de la Henriade d'avoir fait son héros dans le second chant, d'un huguenot révolté contre son roi, & accusé par la voix publique de l'assassinat de François de Guise. Cette critique louable est fondée sur l'obéissance au souverain, qui doit faire le principal caractère d'un héros Français : mais il faut considérer que c'est ici Henri IV qui parle; il avait fait ses premiéres campagnes sous l'amiral qui lui avait tenu lieu de pere. Il avait été accoutumé à le respecter, & ne devait ni

qui ne pouvait le ſoupçonner d'aucune action indigne d'un grand homme, ſurtout après la juſtification publique de Coligny qui ne pouvait point paraître douteuſe au roi de Navarre.

A l'égard de la révolte, ce n'était point à ce prince à regarder comme un crime dans l'amiral, ſon union avec la maiſon de Bourbon contre des Lorrains & une Italienne. Quant à la religion, il étaient tous deux proteſtans ; & les huguenots dont Henri IV était le chef, regardaient l'amiral comme un martyr.

Page 54, vers 167.

Je ne ſuis point injuſte, & je ne prétens pas
A Médicis encore imputer ſon trépas.

Jeanne d'Albret attirée à Paris avec les autres huguenots, mourut après cinq jours d'une fiévre maligne : le tems de ſa mort, les maſſacres qui la ſuivirent, la crainte que ſon courage aurait pû donner à la cour ; enfin ſa maladie qui commença après avoir acheté des gants & des colets parfumés chez un parfumeur nommé René, venu de Florence avec la reine, & qui paſſait pour un empoiſonneur public, tout cela fit croire qu'elle était morte de poiſon. On dit même que ce René ſe vanta de ſon crime, & oſa dire publiquement qu'il en préparait autant à deux grands ſeigneurs qui ne s'en doutaient pas.

Mezerai dans ſa grande hiſtoire ſemble favoriſer cette opinion, en diſant que les chirurgiens qui ouvrirent le corps de la reine ne touchérent point à la tête, où l'on ſoupçonnait que le poiſon avait laiſſé des traces trop viſibles. On n'a point voulu mettre ces ſoupçons dans la bouche de Henri IV, parce qu'il eſt juſte de ſe défier de ces idées qui n'attribuent jamais la mort des grands à des cauſes naturelles. Le peuple, ſans rien approfondir, regarde toujours comme coupables de la mort d'un prince ceux à qui cette mort eſt utile. On pouſſa la licence de ces ſoupçons juſqu'à accuſer Catherine de Médicis de la mort de ſes propres enfans ; cependant il n'y a ja-

mais eu de preuves, ni que ces princes, ni que Jeanne d'Albret, dont il est ici question, soient morts empoisonnés.

Il n'est pas vrai, comme le prétend Mézerai, qu'on n'ouvrit point le cerveau de la reine de Navarre; elle avait recommandé expressément qu'on visitât avec exactitude cette partie après sa mort. Elle avait été tourmentée toute sa vie de grandes douleurs de tête, accompagnées de demangeaisons, & avait ordonné qu'on cherchât soigneusement la cause de ce mal, afin qu'on pût le guérir dans ses enfans s'ils en étaient atteints. La *Chronologie Novennaire* rapporte formellement que Caillard son médecin, & Desnœuds son chirurgien, disséquèrent son cerveau qu'ils trouvérent très sain; qu'ils apperçurent seulement de petites bubes d'eau, logées entre le crâne & la pellicule qui enveloppe le cerveau, ce qu'ils jugérent être la cause des maux de tête dont la reine s'était plainte; ils attestérent d'ailleurs qu'elle était morte d'un abcès formé dans la poitrine. Il est à remarquer que ceux qui l'ouvrirent étaient huguenots, & qu'apparemment ils auraient parlé de poison, s'ils y avaient trouvé quelque vraisemblance. On peut me répondre qu'ils furent gagnés par la cour: mais Desnœuds, chirurgien de Jeanne d'Albret, huguenot passionné, écrivit des libelles contre la cour: ce qu'il n'eût pas fait s'il se fût vendu à elle, & dans ces libelles il ne dit point que Jeanne d'Albret ait été empoisonnée. De plus, il n'est pas croyable qu'une femme aussi habile que Catherine de Médicis, eût chargé d'une pareillle commission un misérable parfumeur qui avait, dit-on, l'insolence de s'en vanter.

Jeanne d'Albret était née en 1530 de Henri d'Albret roi de Navarre, & de Marguerite de Valois, sœur de François I. A l'âge de douze ans Jeanne fut mariée à Guillaume duc de Clèves; elle n'habita pas avec son mari. Le mariage fut déclaré nul deux ans après par le pape Paul III, & elle épousa Antoine de Bourbon. Ce second mariage contracté du vivant du

premier mari, donna lieu depuis aux prédicateurs de la Ligue, de dire publiquement dans leurs sermons contre Henri IV qu'il était bâtard; mais ce qu'il y eut de plus étrange fut, que les Guises, & entr'autres ce François de Guise qu'on dit avoir été si bon chrétien, abusérent de la faiblesse d'Antoine de Bourbon au point de lui persuader de répudier sa femme dont il avait des enfans, pour épouser leur niéce & se donner entiérement à eux. Peu s'en fallut que le roi de Navarre ne donnât dans ce piége. Jeanne d'Albret mourut à 44 ans, le 9 Juin 1572.

Mr. Bayle dans ses réponses aux questions d'un provincial dit, qu'on avait vu de son tems en Hollande le fils d'un ministre nommé Goyon, qui passait pour petit-fils de cette reine. On prétendait qu'après la mort d'Antoine de Navarre, elle s'était mariée en secret à un gentilhomme nommé Goyon, dont elle avait eu ce ministre. *Tiré de l'édition de* 1723.

Page 56, vers 236.

On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort.

Il est impossible de savoir s'il est vrai que Catherine de Médicis ait envoyé la tête de l'amiral à Rome, comme l'assurent les protestans. Mais il est sûr qu'on porta sa tête à la reine avec un coffre plein de papiers, parmi lesquels était l'histoire du tems, écrite de la main de Coligny. La populace traîna son corps par les rues, & le pendit par les pieds avec une chaîne de fer au gibet de Montfaucon.

Le roi eut la cruauté d'aller lui-même avec sa cour à Montfaucon jouir de cet horrible spectacle; quelqu'un lui ayant dit que le corps de l'amiral sentait mauvais, il répondit comme Vitellius: Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.

Le parlement rendit un arrêt contre le mort, par lequel il ordonna que son corps, après avoir été traîné sur une claie, serait pendu en Gréve, ses enfans déclarés roturiers & incapables de posséder aucune

charge, sa maison de Châtillon-sur-Loin rasée, les arbres coupés, &c. & que tous les ans on ferait une procession le jour de la Saint Barthelemi, pour remercier Dieu de la découverte de la conspiration à laquelle l'amiral n'avait pas songé.

Le parlement avait mis quelques années auparavant sa tête à cinquante mille écus. Il est assez singulier que ce soit précisément le même prix qu'il mit depuis à celle du cardinal Mazarin. Le génie des Français est de tourner en plaisanterie les événemens les plus affreux : on débita un petit écrit intitulé ; *Passio Domini nostri Gaspardi Coligny, secundùm Bartholomæum.*

Mezerai rapporte dans sa grande histoire un fait dont il est très-permis de douter : il dit que quelques années auparavant, le gardien du couvent des Cordeliers de Xaintes, nommé Michel Crellet, condamné par l'amiral à être pendu, lui prédit qu'il mourrait assassiné, qu'il serait jetté par les fenêtres, & ensuite pendu lui-même.

De nos jours un financier ayant acheté une terre qui avait appartenu aux Colignis, y trouva dans le parc, à quelques pieds sous terre, un coffre de fer rempli de papiers qu'il fit jetter au feu, comme ne produisant aucun revenu. *Tiré de l'édition de 1723 & de celle de 1737.*

Page 59, vers 292.

Le roi, le roi lui-même, &c. J'ai oui dire au dernier maréchal de Tessé, qu'il avait connu dans sa jeunesse un vieillard de 90 ans, lequel avait été page de Charles IX, & lui avait dit plusieurs fois qu'il avait chargé lui-même la carabine avec laquelle le roi avait tiré sur ses sujets protestans la nuit de la S. Barthelemi. C'est ce que Brantôme ne fait pas difficulté d'avouer lui-même dans ses mémoires. *Tiré presque tout de l'édition de 1737.* Voici l'endroit de Brantôme à la S. Barthelemi. *Quand il fut jour, le roi mit la tête à la fenêtre de sa chambre, & voyait aucuns dans le Fauxbourg S. Germain qui se remuaient & se*

sauvaient : il prit une grande arquebuse de chasse qu'il avait, & en tirait tout plein de coups à eux ; mais en vain, car l'arquebuse ne tirait si loin : incessamment criait : Tuez, tuez.

Voici maintenant la note de l'édition de 1723.

Le roi lui même au milieu des bourreaux.

Charles IX avait eu la barbarie de tirer lui-même avec une arquebuse sur les huguenots qu'il voyait fuir. Plusieurs personnes ont entendu conter à Mr. le maréchal de Tessé, que dans son enfance il avait vû un vieux gentilhomme âgé de plus de cent ans, qui avait été fort jeune dans les gardes de Charles IX. Il interrogea ce vieillard sur la S. Barthelemi, & lui demanda s'il était vrai que le roi eût tiré sur les huguenots. C'était moi, Monsieur, répondit le vieillard, qui chargeais son arquebuse.

Henri IV dit publiquement plus d'une fois, qu'après la S Barthelemi une nuée de corbeaux était venue se percher sur le Louvre, & que pendant sept nuits le roi, lui & toute la cour entendirent des gémissemens & des cris épouvantables à la même heure. Il racontait un prodige encore plus étrange. Il disait que quelques jours avant les massacres, jouant aux dez avec le duc d'Alençon & le duc de Guise, il vit des gouttes de sang sur la table, que par deux fois ils les fit essuyer, que deux fois elles réparurent, & qu'il quitta le jeu saisi d'effroi.

Page 60, vers 305.

De Caumont, jeune enfant, l'étonnante aventure, &c.

Le jeune Caumont dont il est ici question, qui échappa à la S. Barthelemi, est le fameux maréchal de la Force, qui depuis se fit une si grande réputation, & qui a vêcu jusqu'à l'âge de 84 ans. Il a laissé des mémoires qui n'ont point été imprimés, & qui doivent être encore dans la maison de la Force. Mézerai dans sa

grande histoire dit que son père, son frère & lui couchaient dans un même lit, que son père & son frère y furent massacrés, & qu'il échappa comme par miracle, &c. C'est sur la foi de cet historien que j'ai mis en vers cette aventure.

Les circonstances dont Mézerai appuye son récit ne me permettaient pas de douter de la vérité du fait, tel qu'il le rapporte : mais depuis, Monsieur le duc de la Force m'a fait voir les mémoires manuscrits de ce même maréchal de la Force écrits de sa propre main. Le maréchal y conte son aventure d'une autre façon; cela fait voir comme il faut se fier aux historiens.

Voici l'extrait des particularités curieuses, que le maréchal de la Force raconte de la S. Barthelemi.

Deux jours avant la Saint Barthelemi, le roi avait ordonné au parlement de relâcher un officier qui était prisonnier à la conciergerie, le parlement n'en ayant rien fait, le roi avait envoyé quelques-uns de ses gardes enfoncer les portes de la prison, & tirer de force le prisonnier ; le lendemain le parlement vint faire ses remontrances au roi. Tous ces Messieurs avaient mis leurs bras en écharpe pour faire voir à Charles IX qu'il avait estropié sa justice. Tout cela avait fait beaucoup de bruit, & au commencement du Massacre on persuada d'abord aux huguenots, que le tumulte qu'ils entendaient venait d'une sédition excitée dans le peuple à l'occasion de l'affaire de cet officier.

Cependant un maquignon qui avait vû le duc de Guise entrer avec des satellites chez l'amiral de Coligny, & qui se glissant dans la foule, avait été témoin de l'assassinat de ce seigneur, courut aussi-tôt en donner avis au sieur de *Caumont de la Force*, à qui il avoit vendu dix chevaux huit jours auparavant.

La Force & ses deux fils logeaient au fauxbourg S. Germain, aussi-bien que plusieurs calvinistes ; il n'y avait point encore de pont qui joignit ce fauxbourg à la ville. On s'était saisi de tous les batteaux par ordre de la cour pour faire passer des assassins

dans le fauxbourg. Ce maquignon se jette à la nage, passe à l'autre bord & avertit Mr. de la Force de son danger. La Force était déja sorti de sa maison, il avait encore eu le tems de se sauver : mais voyant que ses enfans ne venaient pas, il retourna les chercher. A peine est-il rentré chez lui que les assassins arrivent : un nommé Martin à leur tête entre dans sa chambre, le desarme lui & ses deux enfans, & lui dit avec des sermens affreux qu'il faut mourir. La Force lui proposa une rançon de deux mille écus, le capitaine l'accepte ; la Force lui jure de la payer dans deux jours, & aussi-tôt les assassins, après avoir tout pillé dans sa maison, disent à la Force & à ses enfans de mettre leurs mouchoirs en croix sur leurs chapeaux, leur font retrousser leur manche droite sur l'épaule : c'était la marque des meurtriers. En cet état ils leur font passer la riviére & les aménent dans la ville. Le maréchal de la Force assûre qu'il vit la riviére couverte de morts, son pere, son frere & lui aborderent devant le Louvre : là ils virent égorger plusieurs de leurs amis, & entr'autres le brave de Piles, pere de celui qui tua en duel le fils de Malherbe. De-là le capitaine Martin mena ses prisonniers dans sa maison, rue des Petits-Champs, fit jurer à la Force que ni lui ni ses enfans ne sortiraient point de-là avant d'avoir payé les deux mille écus, les laissa en garde à deux soldats suisses, & alla chercher quelques autres calvinistes à massacrer dans la ville.

L'un des deux suisses touché de compassion, offrit aux prisonniers de les faire sauver. La Force n'en voulut jamais rien faire, il répondit qu'il avait donné sa parole, & qu'il aimait mieux mourir que d'y manquer : une tante qu'il avait lui trouva les deux mille écus, & l'on allait les délivrer au capitaine Martin, lorsque le comte de Coconas, celui-là même à qui depuis on coupa le col, vint dire à la Force que le duc d'Anjou demandait à lui parler. Aussi-tôt il fit descendre le pere & les enfans nue tête & sans manteau. La Force vit bien qu'on le menait à la mort ; il suivit Coconas en le priant d'épargner ses deux en

ſans innocens. Le plus jeune âgé de treize ans, qui s'appellait Jacques Nompar, & qui a écrit ceci, éleva la voix, & reprocha à ces meurtriers leur crime, en leur diſant qu'ils en ſeraient punis de Dieu. Cependant les deux enfans ſont menés avec leur pere au bout de la rue des Petits-Champs; on donne d'abord pluſieurs coups de poignard à l'aîné, qui s'écrie: *Ah! mon pere, ah! mon Dieu, je ſuis mort*; dans le même moment le pere tombe percé de coups ſur le corps de ſon fils. Le plus jeune couvert de leur ſang, mais qui par un miracle étonnant n'avait reçu aucun coup, eut la prudence de s'écrier auſſi: *Je ſuis mort*; il ſe laiſſa tomber entre ſon pere & ſon frere, dont il reçut les derniers ſoupirs. Les meurtriers les croyant tous morts s'en allerent en diſant: *Les voilà bien tous trois.* Quelques malheureux vinrent enſuite dépouiller les corps; il reſtait un bas de toile au jeune de la Force, un marqueur du jeu de paulme du Verdelet voulut avoir ce bas de toile; en le tirant il s'amuſa à conſidérer le corps de ce jeune enfant: *Hélas!* dit-il, *c'eſt bien dommage, celui-ci n'eſt qu'un enfant, que pouvait il avoir fait?* Ces paroles de compaſſion obligerent le petit de la Force à lever doucement la tête, & à lui dire tout bas: je ne ſuis pas encore mort; ce pauvre homme lui répondit: *Ne bougez, mon enfant, ayez patience.* Sur le ſoir il le vint chercher, il lui dit: *Levez-vous, ils n'y ſont plus*, & lui mit ſur les épaules un méchant manteau. Comme il le conduiſait, quelqu'un des bourreaux lui demanda; *Qui eſt ce jeune garçon? C'eſt mon neveu*, lui dit-il, *qui s'eſt enyvré, vous voyez comme il s'eſt accommodé, je m'en vais bien lui donner le fouet.* Enfin le pauvre marqueur le mena chez lui, & lui demanda 30 écus pour ſa récompenſe. De là le jeune de la Force ſe fit conduire déguiſé en gueux juſqu'à l'arſenal, chez le maréchal de Biron ſon parent, grand-maître de l'artillerie; on le cacha quelque tems dans la chambre des filles; enfin ſur le bruit que la cour le faiſait chercher pour s'en défaire, on le fit ſauver en habit de page ſous le nom de Baupuy.

CHANT TROISIÉME.

Page 72, vers 300.

Le roi le fit lui-même immoler à sa vûe.

LE duc de Guise fut tué le vendredi vingt-troisiéme Décembre de l'an 1558, à huit heures du matin. Les historiens disent qu'il lui prit une faiblesse dans l'anti-chambre du roi, parce qu'il avait passé la nuit avec une femme de la cour, c'était Madame de Noirmoutier, selon la tradition. Tous ceux qui ont écrit la relation de cette mort, disent que ce prince, dès qu'il fut entré dans la chambre du conseil, commença à soupçonner son malheur par les mouvemens qu'il apperçut. D'Aubigné rapporte qu'il rencontra d'abord dans cette chambre *d'Espinac*, archevêque de Lyon, son confident. Celui-ci qui en même-tems se douta de quelque chose, lui dit en présence de Larchant capitaine des gardes, à propos d'un habit neuf que le duc portait: Cet habit est bien leger au tems qui court, vous en auriez dû prendre un plus fourré. Ces paroles prononcées avec un air de crainte, confirmérent celle du duc. Il entra cependant par une petite allée dans la chambre du roi, qui conduisait à un cabinet dont le roi avait fait condamner la porte. Le duc ignorant que la porte fût murée, leve, pour entrer, la tapisserie qui la couvrait; dans le moment plusieurs de ces Garçons qu'on nommait les quarante-cinq, le percent avec des poignards que le roi avait distribués lui-même. Les meurtriers se nommaient la Bastide, Montsery, S. Malin, S. Godin, S. Capautel, Halfrenas, Herbelade, avec Lognac leur capitaine.

Montsery ou Montsivry fut celui qui donna le premier coup: il fut suivi de Lognac, de la Bastide & de S. Malin, qui se jetterent en même-tems sur le duc.

On montre encore dans le château de Blois une pierre de la muraille contre laquelle il s'appuya en tombant, & qui fut la premiére teinte de son sang. Quelques Lorrains en passant par Blois ont baisé cette pierre, & la raclant avec un coûteau en ont emporté précieusement la poussière.

On ne parle point dans le poëme de la mort du cardinal de Guise, qui fut aussi tué à Blois ; il est aisé d'en voir la raison, c'est que le détail de l'histoire ne convient point à l'unité du poëme, parce que l'intérêt diminue à mesure qu'il se partage. *Edition de* 1723.

Page 72. vers 323.

Cette grandeur sans borne, à ses desirs si chère,
Le console aisément de la perte d'un frère.

On lit dans la grande histoire de Mézerai, que le duc de Mayenne fut soupçonné d'avoir écrit une lettre au roi, où il l'avertissait de se défier de son frère. Ce seul soupçon suffit pour autoriser le caractère qu'on donne ici au duc de Mayenne, caractère à un ambitieux, & surtout à un chef de parti.

CHANT QUATRIÉME.

Page 86, vers 251.

Cet heureux tems n'est plus, le sénat de la France.
Eteint presque en mes mains les foudres que je lance.

ON sait que pendant les guerres du treizième siécle entre les empereurs & les pontifes de Rome, Grégoire IX eut la hardiesse non-seulement d'excommunier l'empereur Frédéric II, mais encore d'offrir la couronne impériale à Robert frere de Saint Louis. Le parlement de France assemblé, répondit au nom du

roi que ce n'était pas au pape à déposséder un souverain, ni au frere d'un roi de France de recevoir de la main d'un pape une couronne sur laquelle ni lui, ni le Saint Pere n'avaient aucun droit. En 1570 le parlement sédentaire donna un fameux arrêt contre la bulle *In Cœna Domini*. On connaît ses remontrances célèbres sous Louis XI, au sujet de la pragmatique-sanction, qu'on sollicitait ce prince d'abolir dans ses états; celles qu'il fit à Henri III contre la bulle scandaleuse de Sixte-Quint, qui appellait la maison regnante, génération bâtarde, &c. & sa fermeté constante à soutenir nos libertés contre les prétentions de la cour de Rome. *Tiré de l'édition de* 1737.

« Mais qu'il me soit permis d'ajouter ici quelques „ observations sur cette remarque. Premiérement, „ il ne s'agit point de parlement du tems de Saint „ Louis, le parlement n'ayant été fixé que dans le „ commencement du quatorzième siécle. L'histoire marque que ce furent les envoyés de Saint Louis qui firent à ceux du pape la réponse du roi, & ils firent „ connaître depuis à l'empereur Fréderic II, que comme la couronne de France vient par un droit successif, il était plus glorieux d'être roi de France que „ d'être empereur; dignité qui ne s'obtient que par „ l'élection, & qu'il suffisait à Robert d'être frere d'un „ aussi grand prince que le roi de France. „

NB. Cette note avec des guillemets est de Mr. l'abbé Lenglet, & l'auteur de la Henriade a avoué que cet abbé avait raison, & que l'auteur des premiéres notes avait attribué au parlement de Paris ce qui ne lui appartient pas.

Page 90, vers 373.

La discorde a choisi seize séditieux, &c.

Ce n'est point à dire qu'il n'y eût que seize particuliers séditieux, comme l'a marqué l'abbé le Gendre dans sa petite histoire de France; mais on les nomma Seize, à cause des seize quartiers de Paris qu'ils

gouvernaient par leurs intelligences & leurs émissaires. Ils avaient mis d'abord à leur tête seize des factieux de leur corps. Les principaux étaient Bussy-le-Clerc, gouverneur de la bastille, ci-devant maître en fait d'armes, la Bruyère lieutenant particulier, le commissaire Louchard, Emmonot & Morin, procureurs, Oudinet, Passart, & surtout Senaut commis au greffe du parlement, homme de beaucoup d'esprit, qui le premier développa cette question obscure & dangereuse, du pouvoir qu'une nation peut avoir sur son roi. Je dirai, en passant, que Senaut était pere du Pere Senaut, cet homme éloquent, qui est mort général des prêtres de l'oratoire en France. *Tiré en partie de l'édition de 1737 & de 1740.*

CHANT CINQUIÈME.

Page 98, vers 53.

Clément dans la retraite, &c.

LA fiction qui regne dans ce cinquième chant, & qui peut-être pourra paraître trop hardie à quelques lecteurs, n'est point nouvelle. La malice des Ligueurs & le fanatisme des moines de ce tems, fit passer pour certain dans l'esprit du peuple ce qui n'est ici qu'une invention du poëte.

L'on imprima & l'on débita publiquement une relation du martyre de frère Jacques Clément, dans laquelle on assurait qu'un ange lui avait apparu, & lui avait ordonné de tuer le tyran, en lui montrant une épée nue. Il est resté depuis un soupçon dans le public, que quelques confrères de Jacques Clément abusant de la faiblesse de ce misérable, lui avaient eux mêmes parlé pendant la nuit, & avaient aisément troublé sa tête, échauffée par le jeûne & par la superstition. Quoiqu'il en soit, Clément se prépara au parricide, com-

me un bon chrétien ferait au martyre, par les mortifications & par la priére. On ne peut douter qu'il n'y eût de la bonne foi dans son crime ; c'est pourquoi on a pris le parti de le représenter plutôt comme un esprit faible, séduit par sa simplicité, que comme un scélérat déterminé par son mauvais penchant.

Jacques Clément sortit de Paris le dernier Juillet 1589, & fut amené à Saint Cloud par la Guêle procureur général. Celui-ci, qui soupçonnait un mauvais coup de la part de ce moine, l'envoya épier pendant la nuit dans l'endroit où il était retiré. On le trouva dans un profond sommeil : son breviaire était auprès de lui, ouvert & tout gras, au chapitre du meurtre d'Holopherne par Judith. On a eu soin dans le poëme de présenter l'exemple de Judith à Jacques Clément, à l'imitation des prédicateurs de la Ligue, qui se servaient de l'écriture sainte pour prêcher le patricide. *Tiré de l'édition de* 1723.

Page 107, vers 301.

Harlay. C'était Achilles de Harlay qui était alors gardé à la bastille par Bussy-le-Clerc. Jacques Clément présenta au roi une lettre de la part de ce magistrat. On n'a point su si la lettre était supposée ou non ; c'est ce qui est étonnant dans un fait de cette importance, & c'est ce qui me ferait croire que la lettre était véritable, & qu'on l'aurait surprise au premier président de Harlay : autrement on aurait fait sonner bien haut cette fausseté contre la Ligue. *Tiré en quelque chose de l'édition de* 1737.



CHANT SIXIÉME.

LE sixiéme & le septiéme chant sont ceux où M. de Voltaire a fait plus de changemens. * ; celui qui était le sixiéme dans la premiére édition de 1723, est le septiéme dans l'édition de Londres in-4° & dans les autres qui l'ont suivie; ainsi le commencement de ce chant est tiré du chant neuviéme de l'édition de 1723. Il est bon d'abord de remarquer que comme on a plus d'égard dans un poëme épique à l'ordonnance du dessein qu'à la chronologie, on a placé immédiatement après la mort de Henri III les états de Paris, qui ne se tinrent effectivement que quatre ans après. C'est ce que l'auteur explique plus en détail dans la remarque sur le neuviéme chant, dans l'édition de 1723 : La voici.

Il y aura sans doute des lecteurs qui seront étonnés de la suppression de plusieurs événemens considérables dans le neuviéme chant, & de quelques dérangemens de chronologie qu'ils y trouveront. Cette matiére mérite d'être éclaircie.

Ce chant contient trois faits principaux. 1. Les états de Paris. 2. Le siége de cette ville. 3. La conversion de Henri IV qui occasionna la réduction de cette ville. Mais ce dernier article est reservé pour le chant dixiéme dans les éditions ordinaires.

Selon la vérité de l'histoire, Henri le Grand assiégea Paris quelque tems après la bataille d'Ivry en 1590 au mois d'Avril. Le duc de Parme lui en fit lever le siége au mois de Septembre. La Ligue long-tems après en 1593 assembla les états pour élire un roi à la place du cardinal

---

* NB. Que quand on imprima la Henriade en 1723 sous le nom de la Ligue, cet ouvrage n'était pas encore achevé. Il fut imprimé même avec beaucoup de lacunes, sur une copie qui fut dérobée à l'auteur, & beaucoup altérée à l'impression.

de Bourbon, qu'elle avait reconnu sous le nom de Charles X, & qui était mort depuis deux ans & demi, & sur la fin de la même année 1593, au mois de Juillet, le roi fit son abjuration dans S. Denis, & n'entra dans Paris qu'au mois de Mars 1594.

De tous ces événemens, on a supprimé l'arrivée du duc de Parme & le prétendu regne de Charles, cardinal de Bourbon : il est aisé de s'appercevoir que faire paraître le duc de Parme sur la scène, eût été avilir Henri IV le héros du poëme, & agir précisément contre le but de l'ouvrage : ce qui serait une faute impardonnable

A l'égard du cardinal de Bourbon, ce n'était pas la peine de blesser l'unité si essentielle dans tout ouvrage épique, en faveur d'un roi en peinture tel que ce cardinal : il serait aussi inutile dans le poëme qu'il le fut dans le parti de la Ligue. En un mot on passe sous silence le duc de Parme, parce qu'il était trop grand, & le cardinal de Bourbon, parce qu'il était trop petit. On a été obligé de placer les états de Paris avant le siége, parce que si on les eût mis dans leur ordre, on n'aurait pas eu les mêmes occasions de mettre dans leur jour les vertus du Héros : on n'aurait pas pû lui faire donner des vivres aux assiégés, ni le faire aussi-tôt récompenser de sa générosité. D'ailleurs les états de Paris ne sont point du nombre des événemens, qu'on ne peut déranger de leur point chronologique : la poësie permet la transposition de tous les faits, qui ne sont point écartés les uns des autres d'un grand nombre d'années, & qui n'ont entr'eux aucune liaison nécessaire. Par exemple, je pourrais, sans qu'on eût rien à me reprocher, faire Henri IV amoureux de Gabrielle d'Estrées du vivant de Henri III, parce que la vie & la mort de Henri III n'ont rien de commun avec l'amour de Henri IV pour Gabrielle d'Estrées. Les états de la Ligue sont dans le même cas par rapport au siége de Paris : ce sont deux événemens absolument indépendans l'un de l'autre Ces états n'eurent aucun effet : on n'y prit nulle résolution, ils ne contribuérent en rien aux affaires du parti, le hazard aurait pû les assemler avant

le siége comme après, & ils sont bien mieux placés avant le siége dans le poëme : de plus, il faut considérer qu'un poëme épique n'est pas une histoire : on ne sçaurait trop présenter cette règle aux lecteurs qui n'en seraient pas instruits.

Loin ces rimeurs craintifs, dont l'esprit flegmatique
Garde dans ses fureurs un ordre didactique :
Qui chantant d'un héros les exploits éclatans,
Maigres historiens, suivront l'ordre des tems.
Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue.
Pour prendre Dole, il faut que Lille soit rendue,
Et que leur vers exact, ainsi que Mezeray,
Ait fait tomber déja les remparts de Courtray, &c.

CHANT SEPTIÈME.

Page 134, vers 269.

& vous, brave amazone.

VOici ce qu'on a écrit de plus raisonnable sur la Pucelle d'Orléans : c'est Monstrelet, auteur contemporain qui parle.

En l'an 1428 vint devers le roi Charles de France à Chinon où il se tenait, une pucelle, jeune fille âgée de vingt ans, nommée Jeanne, laquelle était vêtue & habillée en guise d'homme, & était née des parties entre Bourgogne & Lorraine d'une ville nommée Droimi, à présent Domremi, assez près de Vaucouleur ; laquelle pucelle Jeanne fut grand espace de tems chambrière en une hôtellerie, & était hardie de chevaucher chevaux, les mener boire, & faire telles autres apertises & habiletés que jeunes filles n'ont point accoutumé de faire, & fut mise à voie, & envoyée devers le roi par un chevalier nommé Messire Robert de Baudrencourt, capitaine de par le roi, de Vaucouleur, &c.

On fait comment on se servit de cette fille pour ranimer le courage des Français, qui avaient besoin d'un miracle: il suffit qu'on l'ait crue envoyée de Dieu pour qu'un poëte soit en droit de la placer dans le ciel avec les heros. Mézeray dit tout bonnement que *Saint Michel, le prince de la milice céleste*, apparut à cette fille, &c. Quoiqu'il en soit, si les Français ont été trop crédules sur la pucelle d'Orléans, les Anglais ont été trop cruels en la faisant brûler : car ils n'avaient rien à lui reprocher que son courage & leurs défaites.

Je voudrais bien ajouter un mot de remarque à ce sujet, sans faire néanmoins une dissertation Peut-on s'empêcher de louer le courage & la résolution si prudente & si bien concertée d'une fille de vingt ans, élevée & nourrie dans la campagne, uniquement occupée à la garde des moutons, fille simple dans les mœurs, toujours sage dans sa conduite & dans ses réponses, sans se démentir en rien tant qu'elle fut à la tête de nos armées? Elle avait paru devant le roi en 1429 avec une fermeté & une résolution extraordinaire; mais toujours cependant avec une modestie convenable à son sexe & à son âge. Elle lui promit de délivrer la ville d'Orléans, & de le conduire à Reims pour y être sacré : ce qu'elle exécuta avec autant de prudence que de vigueur. N'est-ce pas un prodige de voir que les idées d'une pauvre fille sans talens & sans expérience, renversent les desseins les mieux concertés de ces hommes prudens, & même si bien établis dans le royaume, & que par une conduite simple, mais généreuse, elle énerve les forces les plus redoutables que l'on connût alors? Cependant bien des auteurs du tems même avouent qu'il y eut quelque chose de surnaturel dans la conduite de cette fille : c'est ce qui est examiné dans le livre de *l'histoire justifiée contre les romans*.



CHANT HUITIÉME.

Page 151, vers 96.

Et par Armand détruite aussi-tôt qu'élevée.

ON voit dans l'édition de 1723 ce qui suit.

Sanci, brave guerrier, ministre, magistrat.

Sur quoi l'auteur fait une remarque très-curieuse au sujet de Mr. de Sanci.

Nicolas de Harlay de Sanci fut successivement conseiller au parlement, maître des requêtes, ambassadeur en Angleterre & en Allemagne, colonel général des Suisses, premier maître d'hôtel du roi, surintendant des finances, & réunit ainsi en sa personne le ministère, la magistrature & le commandement des armées. Il était fils de Robert de Harlay, conseiller au parlement, & de Jacqueline Morvilliers; il naquit en 1546, & mourut en 1629.

N'étant encore que maître des requêtes, il se trouva dans le conseil de Henri III, lorsqu'on délibérait sur les moyens de soutenir la guerre contre la Ligue; il proposa de lever une armée de Suisses. Le conseil qui savait que le roi n'avait pas un sol, se moqua de lui. *Messieurs*, dit Sancy, *puisque de tous ceux qui ont reçu du roi tant de bienfaits, il ne s'en trouve pas un qui veuille le secourir, je vous déclare que ce sera moi qui leverai cette armée.* On lui donna sur le champ la commission & point d'argent, & il partit pour la Suisse. Jamais négociation ne fut si singulière: d'abord il persuada aux Genevois & aux Suisses de faire la guerre au duc de Savoie, conjointement avec la France: il leur promit de la cavalerie qu'il ne leur donna point: il leur fit lever dix mille hommes d'infanterie, & les engagea

de plus à donner cent mille écus. Quand il se vit à la tête de cette armée, il prit quelques places au duc de Savoie : ensuite il sut tellement gagner les Suisses, qu'il engagea l'armée à marcher au secours du roi. Ainsi on vit pour la première fois les Suisses donner des hommes & de l'argent.

Sanci dans cette négociation dépensa une partie de ses biens, il mit en gage ses pierreries, & entr'autres ce fameux diamant nommé le Sanci, qui est à présent à la couronne.

Ce diamant qui passait pour le plus beau de l'Europe, avait d'abord appartenu au malheureux roi de Portugal Dom Antoine, chassé de son pays par Philippe II. Dom Antoine s'était réfugié en France, n'ayant pour tout bien qu'une selle garnie de pierreries, & un petit coffre dans lequel il y avait quelques diamans. Celui dont il est question est un diamant assez large, qu'il mettait à son chapeau, & qu'il aimait beaucoup. Ce fut celui dont il se défit le dernier : il le mit en gage entre les mains de Sanci qui lui prêta quarante mille francs sur cet effet. Le roi n'étant point en état de rendre cette somme, le diamant demeura à Sanci qui fut honteux d'avoir, pour une somme si modique, une piéce d'un si grand prix. Il envoya dix mille écus au roi Dom Antoine, & eût pû même en donner davantage.

Sanci étant surintendant des finances sous Henri IV, fut disgracié au rapport de Monsieur de Thou, parce qu'il avait dit à la duchesse de Beaufort, que ses enfans ne seraient jamais que des fils de P. Il y a plus d'apparence que le roi lui ôta les finances, parce qu'il s'accommodait beaucoup mieux de Rosny. Sanci même ne fut point disgracié, puisque le roi en 1604 le nomma chevalier de l'ordre.

Il s'était fait catholique quelque tems après Henri IV, disant qu'il fallait être de la religion de son prince. C'est sur cela que d'Aubigné, qui ne l'aimait pas, composa l'ingénieuse & mordante satyre intitulée : *La confession catholique de Sanci*, imprimée avec le journal de Henri III.

Il y a dans l'edition de 1723 une remarque qui n'est point dans les autres éditions, parce que l'on en a supprimé les vers qui y ont donné lieu : la voici cependant.

Ce ne fut point à Ivry, ce fut au combat d'Aumale que Henri IV fut blessé : il eut la bonté depuis de mettre le soldat qui l'avait blessé dans ses gardes.

Le Lecteur s'apperçoit bien sans doute que l'on n'a pû parler de tous les combats de Henri le Grand, dans un poëme où il faut observer l'unité d'action. Ce prince fut blessé à Aumale, il sauva la vie au maréchal de Biron à Fontaine Françaife. Ce sont-là des événemens qui méritent d'être mis en œuvre par le poëte ; mais il ne peut les placer dans les tems où ils sont arrivés : il faut qu'il rassemble, autant qu'il peut, ces actions séparées, qu'il les rapporte à la même époque ; en un mot, qu'il compose un tout de diverses parties, sans cela il est absolument impossible de faire un poëme épique fondé sur une histoire.

Henri IV ne fut donc point blessé à Ivry ; mais il courut un grand risque de la vie ; il fut même enveloppé de trois cornettes Walonnes, & y aurait péri s'il n'eût été dégagé par le maréchal d'Aumont & par le duc de la Trimouille. Les siens le crurent mort quelque tems, & jettèrent de grands cris de joie, quand ils le virent revenir l'épée à la main tout couvert du sang des ennemis.

Je remarquerai qu'après la blessure du roi à Aumale, Duplessis Mornay lui écrivit : SIRE, *Vous avez assez fait l'Alexandre, il est tems que vous fassiez le César, c'est à nous à mourir pour Votre Majesté, & ce vous est gloire, à vous, SIRE, de vivre pour nous ; & j'ose vous dire, que ce vous est devoir.*



TRADUCTION

D'UNE LETTRE

De Mr. ANTOINE COCCHI, Lecteur de Pise, à Mr. RINUCCINI, Secrétaire d'Etat de Florence, sur la HENRIADE.

SElon moi, Monsieur, il y a peu d'ouvrages plus beaux que le poëme de la Henriade, que vous avez eu la bonté de me prèter.

J'ose vous dire mon jugement avec d'autant plus d'assurance, que j'ai remarqué qu'ayant lû quelques pages de ce poëme à gens de différentes conditions & de différent génie, & adonnés à divers genres d'érudition, tout cela n'a point empêché la Henriade de plaîre également à tous; ce qui est la preuve la plus certaine que l'on puisse rapporter de sa perfection réelle.

Les actions chantées dans la Henriade regardent, à la vérité, les Français plus particuliérement que nous; mais comme elles sont véritables, grandes, simples, fondées sur la justice, & entremêlées d'incidens qui frappent, elles excitent l'attention de tout le monde.

Qui eſt celui qui ne ſe plaîrait point à voir une rébellion étouffée, & l'héritier légitime du trône s'y maintenir, en aſſiégeant ſa capitale rebelle, en donnant une ſanglante bataille, & en prenant toutes les meſures dans leſquelles la force, la valeur, la prudence & la généroſité brillent à l'envi?

Il eſt vrai que certaines circonſtances hiſtoriques ſont changées dans le Poëme; mais outre que les véritables ſont notoires & récentes, ces changemens étant ajuſtés à la vraiſemblance, ne doivent point embarraſſer l'eſprit d'un lecteur tant ſoit peu accoutumé à conſidérer un poëme comme l'imitation du poſſible & de l'ordinaire, liés enſemble par des fictions ingénieuſes.

Tout l'éloge que puiſſe jamais mériter un poëme pour le bon choix de ſon ſujet, eſt certainement dû à la Henriade, d'autant plus que par une ſuite naturelle il a été néceſſaire de raconter le Maſſacre de la Saint Barthelemi, le Meurtre de Henri III, la Bataille d'Yvri, & la Famine de Paris: événemens tous vrais, tous extraordinaires, tous terribles, & tous repréſentés avec cette admirable vivacité qui excite dans le ſpectateur & de l'horreur & de la compaſſion: effets que doivent produire pareilles peintures, quand elles ſont de main de maître.

Le nombre d'acteurs dans la Henriade n'eſt pas grand; mais ils ſont tous remarquables dans leurs rôles, & extrêmement bien dépeints dans leurs mœurs.

Le caractère du héros Henri IV, est d'autant plus incomparable, que l'on y voit la valeur, la prudence militaire, l'humanité & l'amour s'entredisputer le pas, & se le céder tour à tour, & toujours à propos pour sa gloire.

Celui de Mornay, son ami intime, est certainement rare ; il est représenté comme un philosophe savant, courageux, prudent & bon.

Les êtres invisibles, sans l'entremise desquels les poëtes n'oseroient entreprendre un poëme, sont bien ménagés dans celui-ci, & aisés à supposer : tels sont l'ame de S. Louis & quelques passions humaines personnifiées ; encore l'Auteur les a-t-il employées avec tant de jugement & d'économie, que l'on peut facilement les prendre pour des allégories.

En voyant que ce poëme soutient toujours sa beauté, sans être farçi, comme tous les autres, d'une infinité d'agens surnaturels, cela m'a confirmé dans l'idée que j'ai toujours eue, que si l'on retranchoit de la Poësie Epique ces personnages imaginaires, invisibles & tout-puissans, & qu'on les remplaçât comme dans les Tragédies, par des personnages réels, le poëme n'en deviendroit que plus beau.

Ce qui m'a d'abord fait venir cette pensée, c'est d'avoir observé que dans Homére, Virgile, le Dante, l'Arioste, le Tasse, Milton, & en un mot, dans tous ceux que j'ai lus, les plus beaux endroits de leurs poëmes ne sont pas ceux où ils font agir & parler les

Dieux, le Diable, le Destin & les Esprits; au contraire, tout cela souvent fait rire, sans jamais produire dans le cœur ces sentimens touchans qui naissent de la représentation de quelque action insigne, proportionnée à la capacité de l'homme, notre égal, & qui ne passe point la sphère ordinaire des passions de notre ame.

C'est pourquoi j'ai admiré le jugement de ce Poëte, qui, pour enfermer sa fiction dans les bornes de la vrai-semblance & des facultés humaines, a placé le transport de son héros au ciel & aux enfers, dans un songe dans lequel ces sortes de visions peuvent paraître naturelles & croyables.

D'ailleurs, il faut avouer que sur la constitution de l'univers, sur les loix de la nature, sur la morale, & sur l'idée qu'il faut se former du mal & du bien, des vertus & du vice, le poëte sur tout cela a parlé avec tant de force & de justesse, que l'on ne peut s'empêcher de reconnoître en lui un génie supérieur & une connoissance parfaite de tout ce que les Philosophes modernes ont de plus raisonnable dans leur sistême.

Il semble rapporter toute sa science à inspirer au monde entier une espéce d'amitié universelle, & une horreur générale pour la cruauté & pour le fanatisme.

Egalement ennemi de l'irréligion, le poëte dans les disputes que notre raison ne sauroit décider, qui dépendent de la révélation, adjuge

adjuge avec modestie & solidité la préférence à notre doctrine romaine, dont il éclaircit même plusieurs obscurités.

Pour juger de son style, il seroit nécessaire de connoître toute l'étendue & la force de la langue, habileté à laquelle il est presque impossible qu'un étranger puisse atteindre, & sans laquelle il n'est pas possible d'approfondir la pureté de la diction.

Tout ce que je puis dire là-dessus, c'est qu'à l'oreille ses vers paraissent aisés & harmonieux, & que dans tout le Poëme je n'ai trouvé rien de puéril, rien de languissant, ni aucune fausse pensée; défauts dont les plus excellens poëtes ne sont pas tout-à-fait exempts.

Dans Homère & Virgile on en voit quelques-uns, mais rares: on en trouve beaucoup dans les principaux, ou pour mieux dire, dans tous les poëtes de langues modernes, sur tout dans ceux de la seconde classe de l'antiquité.

A l'égard du style, je puis encore ajouter une expérience que j'ai faite, qui donne beaucoup à présumer en sa faveur. Ayant traduit ce Poëme couramment, en le lisant à différentes personnes, je me suis apperçu qu'elles en ont senti toute la grace & la majesté: indice infaillible que le style en est très-excellent. Aussi l'Auteur se sert-il d'une noble simplicité & briéveté pour exprimer des choses difficiles & vastes, sans néanmoins rien laisser à desirer pour leur entière intelligence; talent bien

rare, & qui fait l'essence du vrai sublime.

Aprés avoir fait connaître en général le prix & le mérite de ce poëme, il est inutile d'entrer dans un détail particulier de ses beautés les plus éclatantes. Il y en a, je l'avoue, plusieurs dont je crois reconoître les originaux dans Homére, & sur-tout dans l'Iliade, copiés depuis avec différens succès par tous les poëtes postérieurs; mais on trouve aussi dans ce Poëme une infinité de beautés qui semblent neuves & appartenir en propre à la Henriade.

Telle est, par exemple, la noblesse & l'allégorie de tout le chant V. l'endroit où le Poëte représente l'infâme Meurtre de Henri III. & sa juste réflexion sur ce misérable assassin, *p.* 107. de cette édition.

C'est encore quelque chose de nouveau dans la poësie, que le discours ingénieux qu'on lit au milieu de la *p.* 128. *& suiv.* sur les châtimens à subir aprés la mort.

Il ne me souvient pas non plus d'avoir vu ailleurs ce beau trait qu'il met *page* 154. dans le caractère de Mornay: *qu'il combat, sans vouloir tuer personne.*

La mort du jeune d'Ailly, *page* 155. *& suiv.* massacré par son pere sans en être connu, m'a fait verser des larmes, quoique j'eusse lu une avanture un peu semblable dans le Tasse, mais celle de Mr. de Voltaire étant décrite avec plus de précision, m'a paru nouvelle & plus sublime.

Les vers des *p.* 158 & 159, sur l'amitié, sont

d'une beauté inimitable, & rien ne les égale, si ce n'est la description de la modestie de la belle d'Estrées, *pag*. 170 *&* 171.

Enfin, dans ce Poëme sont répandues mille graces, qui démontrent que l'Auteur, né avec un goût infini pour le beau, s'est perfectionné encore davantage par une application infatigable à toutes sortes de Sciences, afin de devoir sa réputation moins à la nature qu'à lui-même.

Plus il y a réussi: plus il est obligeant à lui envers notre Italie, d'avoir dans un discours à la suite de son Poëme, préféré notre Virgile & notre Tasse à tout autre Poëte, quoique nous n'osions nous-même les égaler à Homére, qui a été le premier fondateur de la belle poësie.

Une legère indisposition & de petites affaires, m'ont empêché, Monsieur, d'obéir plutôt à l'ordre que vous m'avez donné de vous rendre compte de cet ouvrage. J'espère que vous m'en pardonnerez le délai, en vous suppliant de me croire avec respect, Monsieur, votre, &c.



DISSERTATION SUR LA MORT DE HENRI IV.

LE plus horrible accident qui ſoit jamais arrivé en Europe, a produit les plus odieuſes conjectures. Preſque tous les mémoires du tems de la mort de Henri IV, jettent également des ſoupçons ſur les ennemis de ce bon roi, ſur les courtiſans, ſur les Jéſuites, ſur ſa maîtreſſe, ſur ſa femme même. Ces accuſations durent encore, & on ne parle jamais de cet aſſaſſinat ſans former un jugement téméraire. J'ai toujours été étonné de cette facilité malheureuſe, avec laquelle les hommes les plus incapables d'une méchante action aiment à imputer les crimes les plus affreux aux hommes d'état, aux hommes en place. On veut ſe venger de leur grandeur en les accuſant; on veut ſe faire valoir en racontant des anecdotes étranges. Il en eſt de la converſation comme d'un ſpectacle, comme d'une tragédie, dans laquelle il faut attacher par de grandes paſſions & par de grand, crimes.

Des voleurs aſſaſſinent *Vergier* dans la rue; tout Paris accuſe de ce meurtre un grand prince. Une rougeole pourprée enleve des perſonnes conſidérables, il faut qu'elles ayent été toutes empoiſonnées. L'abſurdité de l'accuſa-

tion, le défaut total de preuves, rien n'arrête; & la calomnie passant de bouche en bouche, & bientôt de livre en livre, devient une vérité importante aux yeux de la postérité toujours crédule. Depuis que je m'applique à l'histoire, je ne cesse de m'indigner contre ces accusations sans preuve, dont les historiens se plaisent à noircir leurs ouvrages.

La mère de Henri IV mourut d'une pleurésie; combien d'auteurs la font empoisonner par un marchand de gants qui lui vendit des gants parfumés, & qui était, dit-on, l'empoisonneur à brevet de Catherine de Médicis. On ne s'avise guères de douter que le pape Alexandre VI ne soit mort du poison qu'il avait préparé pour le cardinal Corneto, & pour quelques autres cardinaux dont il voulait, dit-on, être l'héritier. Guicciardin, auteur contemporain, auteur respecté, dit qu'on imputait la mort de ce pontife à ce crime & à ce châtiment du crime, il ne dit pas que le pape fût un empoisonneur, il le laisse entendre, & l'Europe ne l'a que trop bien entendu.

Et moi j'ose dire à Guicciardin: *L'Europe est trompée par vous, & vous l'avez été par votre passion.* Vous étiez l'ennemi du pape, vous avez trop cru votre haine & les actions de sa vie. Il avait, à la vérité, exercé des vengeances cruelles & perfides contre des ennemis aussi perfides & aussi cruels que lui; de-là vous concluez qu'un pape de soixante & quatorze ans n'est pas mort d'une façon naturelle; vous

prétendez, ſur des rapports vagues, qu'un vieux ſouverain dont les coffres étaient remplis alors de plus d'un million de ducats d'or, voulût empoiſonner quelques cardinaux pour s'emparer de leur mobilier; mais ce mobilier était-il un objet ſi important? Ces effets étaient preſque toujours enlevés par les valets de chambre avant que les papes puſſent en ſaiſir quelques dépouilles. Comment pouvez-vous croire qu'un homme prudent ait voulu hazarder, pour un auſſi petit gain, une action auſſi infâme, une action qui demande des complices, & qui tôt ou tard eût été découverte? Ne dois-je pas croire le journal de la maladie du pape plutôt qu'un bruit populaire? Ce journal le fait mourir d'une fiévre double-tierce. Il n'y a pas le moindre veſtige de preuve de cette accuſation intentée contre ſa mémoire. Son fils Borgia tomba malade dans le tems de la mort de ſon pére, voilà le ſeul fondement de l'hiſtoire du poiſon. Le père & le fils ſont malades en même-tems, donc ils ſont empoiſonnés: ils ſont l'un & l'autre de grands politiques, des princes ſans ſcrupule, donc ils ſont atteints du poiſon même qu'ils deſtinaient à douze cardinaux. C'eſt ainſi que raiſonne l'animoſité, c'eſt la logique d'un peuple qui déteſte ſon maître; mais ce ne doit pas être celle d'un hiſtorien. Il ſe porte pour juge, il prononce les arrêts de la poſtérité: il ne doit déclarer perſonne coupable ſans des preuves évidentes.

Ce que je dis de Guicciardin, je le dirai des mémoires de Sully au ſujet de la mort de Henri IV. Ces mémoires furent compoſés par des ſecrétaires du duc de Sully alors diſgracié par Marie de Médicis; on y laiſſe échapper quelques ſoupçons ſur cette princeſſe, que la mort de Henri IV faiſait maîtreſſe du royaume, & ſur le duc d'Eſpernon qui ſervit à la faire déclarer régente. Mezeray, plus hardi que judicieux, fortifie ces ſoupçons, & celui qui vient de faire imprimer le ſixième tome des mémoires de Condé, fait ſes efforts pour donner au miſérable Ravaillac les complices les plus reſpectables. N'y a-t-il donc pas aſſez de crimes ſur la terre, faut-il encore en chercher où il n'y en a point?

On accuſa à la fois le pére Alagona Jeſuite, oncle du duc de Lerme, tout le conſeil Eſpagnol, la reine Marie de Médicis, la maîtreſſe de Henri IV, madame de Verneuil, & le duc d'Eſpernon. Choiſiſſez donc. Si la maîtreſſe eſt coupable, il n'y a pas d'apparence que l'épouſe le ſoit; ſi le conſeil d'Eſpagne a mis dans Naples le couteau à la main de Ravaillac, ce n'eſt donc pas le duc d'Eſpernon qui l'a ſéduit dans Paris, lui que Ravaillac appaillait *catholique à gros grain*, comme il eſt prouvé au procès, lui qui n'avait jamais fait que des actions généreuſes, lui qui d'ailleurs empêcha qu'on ne tuât Ravaillac à l'inſtant qu'on le reconnut tenant ſon couteau ſanglant, & qui voulut qu'on le réſervât à la queſtion & au ſupplice.

Il y a des preuves, dit Mezeray, que des Prêtres avaient mené Ravaillac jusqu'à Naples. Je réponds qu'il n'y a aucune preuve. Consultez le procès criminel de ce monstre, vous y trouverez tout le contraire. Je ne sai quelles dépositions vagues d'un nommé du Jardin & d'une Descomans, ne sont pas des allégations à opposer aux aveux que fit Ravaillac dans les tortures. Rien n'est plus simple, plus ingenu, moins embarrassé, moins inconstant, rien par conséquent de plus vrai que toutes ses réponses. Quel intérêt aurait-il eu à cacher les noms de ceux qui l'auraient abusé ? Je conçois bien qu'un scélérat associé à d'autres scélérats de sa trempe, céle d'abord ses complices. Les brigands s'en font un point d'honneur; car il y a de ce qu'on appelle honneur jusques dans le crime : cependant ils avouent tout à la fin. Comment donc un jeune homme qu'on aura séduit; un fanatique à qui on aura fait accroire qu'il sera protégé, ne décélerait-il pas ses séducteurs ? Comment dans l'horreur des tortures n'accuserait-il pas les imposteurs qui l'ont rendu le plus malheureux des hommes ? N'est-ce pas-là le premier mouvement du cœur humain ?

Ravaillac persiste toujours à dire dans ses interrogatoires ? *J'ai cru bien faire en tuant un roi qui voulait faire la guerre au pape ; j'ai eu des visions, des révélations ; j'ai cru servir Dieu : je reconnais que je me suis trompé, & que je suis coupable d'un crime horrible, je n'y ai*

été jamais excité par perſonne. Voilà la ſubſtance de toutes ſes réponſes. Il avoue que le jour de l'aſſaſſinat il avait été dévotement à la meſſe ; il avoue qu'il avait voulu pluſieurs fois parler au roi, pour le détourner de faire la guerre en faveur des princes hérétiques ; il avoue que le deſſein de tuer le roi l'a déja tenté deux fois, qu'il y a réſiſté ; qu'il a quitté Paris pour ſe rendre le crime impoſſible ; qu'il y eſt retourné vaincu par ſon fanatiſme. Il ſigne l'un de ſes interrogatoires, *François Ravaillac.*

Que toujours dans mon cœur
Jeſus ſoit le vainqueur.

Qui ne reconaît, qui ne voit à ces deux vers dont il accompagna ſa ſignature, un malheureux dévot dont le cerveau égaré était empoiſonné de tous les venins de la Ligue ?

Ses complices étaient la ſuperſtition & la fureur qui animérent Jean Chatel, Pierre Barrière, Jacques Clément. C'était l'eſprit de Poltrot qui aſſaſſina le duc de Guiſe ; c'étaient les maximes de Baltazar Gerard, aſſaſſin du grand prince d'Orange. Ravaillac avait été Feuillant, & il ſuffiſait alors d'avoir été moine pour croire que c'était une œuvre méritoire de tuer un prince ennemi de ſa religion. On s'étonne qu'on ait attenté pluſieurs fois ſur la vie de Henri IV le meilleur des rois ; on devrait s'étonner que les aſſaſſins n'ayent pas été en plus grand nombre. Chaque ſuperſtitieux avait continuellement devant les yeux Aode aſſaſſi-

nant le roi des Philiſtins, Judith ſe proſtituant à Holoferne pour l'égorger dormant entre ſes bras, Samuel coupant par morceaux un roi priſonnier de guerre, envers qui Saül n'oſait violer le droit des nations. Rien n'avertiſſait alors que ces cas particuliers étaient des exceptions, des inſpirations, des ordres exprès qui ne tiraient point à conſéquence, on les prenait pour la loi générale. Tout encourageait à la démence, tout conſacrait le parricide. Il me paraît enfin bien prouvé par l'eſprit de ſuperſtition, de fureur & d'ignorance qui dominait, & par la connoiſſance du cœur humain, & par les interrogatoires de Ravaillac qu'il n'eut aucun complice. Il faut ſurtout s'en tenir à ſes confeſſions faites à la mort devant les juges. Ces confeſſions prouvent expreſſément que Jean Chatel avait commis ſon parricide dans l'eſpérance d'être moins damné, & Ravaillac dans l'eſpérance d'être ſauvé.

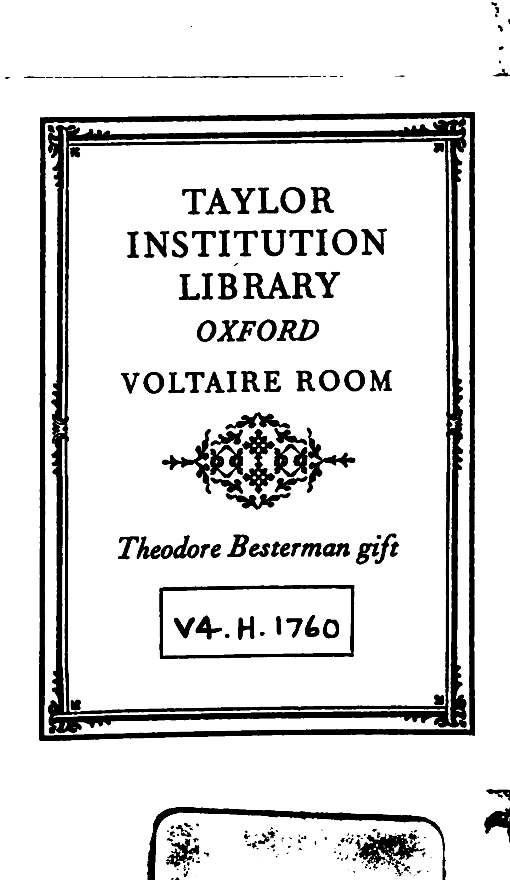
Il le faut avouer, ces monſtres étaient fervens dans la foi. Ravaillac ſe rcommande en pleurant à St. François ſon patron & à tous les ſaints : il ſe confeſſe avant de recevoir la queſtion ; il charge deux docteurs auxquels il s'eſt confeſſé, d'aſſurer le greffier que jamais il n'a parlé à perſonne du deſſein de tuer le roi ; il avoue ſeulement qu'il a parlé au pére d'Aubigny Jeſuite de quelques viſions qu'il a eues, & le pére d'Aubigny dit trés-prudemment qu'il ne s'en ſouvient pas ; enfin le criminel jure juſqu'au dernier moment ſur ſa damnation éter-

nelle, qu'il eſt le ſeul coupable, & il le jure plein de repentir. Sont-ce-là des raiſons ? Son-ce-là des preuves ſuffiſantes.

Cependant l'éditeur du ſixième tome des mémoires de Condé inſiſte encore ; il recherche un paſſage des mémoires de l'Etoile, dans lequel on fait dire à Ravaillac dans la place de l'exécution : *On m'a bien trompé quand on m'a voulu perſuader que le coup que je ferais ſerait bien reçu du peuple, puiſqu'il fournit lui-même des chevaux pour me déchirer.* Premiérement ces paroles ne ſont point rapportées dans le procès-verbal de l'exécution. Secondement, il eſt vrai peut-être que Revaillac dit, ou voulut dire : *On m'a bien trompé quand on me diſait, le roi eſt haï, on ſe réjouira de ſa mort.* Il voyait le contraire, & que le peuple le regrettait ; il ſe voyait l'objet de l'horreur publique, il pouvait bien dire, on m'a trompé. En effet, s'il n'avait jamais entendu juſtifier dans les converſations le crime de Jean Châtel, s'il n'avait pas eu les oreilles rebattues des maximes fanatiques de la Ligue, il n'eût jamais commis ce parricide. Voilà l'unique ſens de ces paroles. Mais les a-t-il prononcées ? Qui l'a dit à Mr. de l'Etoile ? Un bruit de ville qu'il rapporte prévaudra-t-il ſur un procès-verbal ? Dois-je en croire Mr. de l'Etoile qui écrivait le ſoir tous les contes populaires qu'il avait entendus le jour ? Défions-nous de tous ces journaux qui ſont des recueils de tout ce que la renommée débite.

Je lus, il y a quelques années, dix-huit tomes in-folio des mémoires du feu marquis de Dangeau, j'y trouvai ces propres paroles : « La
» reine d'Eſpagne Marie-Louiſe d'Orléans eſt
» morte empoiſonnée par le marquis de Manſ-
» feld, le poiſon avait été mis dans une tour-
» te d'anguilles; la Dona qui mangea la deſ-
» ſerte de la reine en eſt morte auſſi, trois ca-
» meriſtes en ont été malades, le roi l'a dit ce
» ſoir à ſon petit couvert. « Qui ne croirait un tel fait, circonſtancié, appuyé du témoignage de Louis XIV, & rapporté par un courtiſan de ce monarque, par un homme d'honneur qui avait ſoin de recueillir toutes les anecdotes? Cependant il eſt très-faux que la Dona Molina ſoit morte alors, il eſt tout auſſi faux qu'il y ait eu trois cameriſtes malades, & non moins faux que Louis XIV ait prononcé des paroles auſſi indiſcretes. Ce n'étoit point Mr. de Dangeau qui faiſait ces malheureux mémoires, c'était un vieux valet de chambre imbécille qui ſe mêlait de faire à tort & à travers des gazettes manuſcrites de toutes les ſottiſes qu'il entendait dans les anti-chambres. Je ſuppoſe cependant que ces mémoires tombaſſent dans cent ans entre les mains de quelque compilateur, que de colomnies alors ſous preſſe? Que de menſonges répétés dans tous les journaux! Il faut tout lire avec défiance. Ariſtote avait bien raiſon, quand il diſait, que *le doute eſt le commencement de la ſageſſe.*

FIN.



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM
Theodore Besterman gift
V4.H.1760

